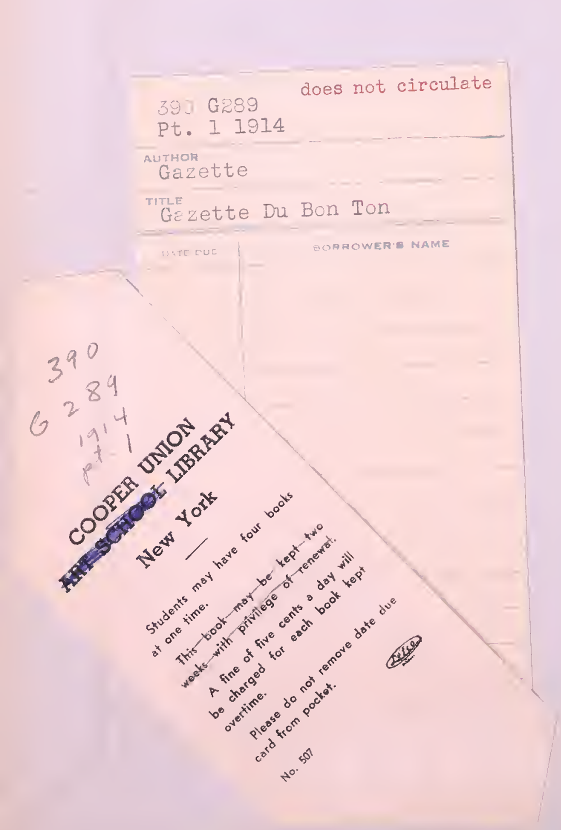

does not circulate
390 G289
Pt. 1 1914
AUTHOR
Gazette
TITLE
Gazette Du Bon Ton
DATE DUE
BORROWER'S NAME
390
G289
1914
pt 1
COOPER UNION
ART SCHOOL LIBRARY
New York
Students may have four books at one time.
This book may be kept two weeks with privilege of renewal.
A fine of five cents a day will be charged for each book kept overtime.
Please do not remove date due card from pocket.
No. 507

GAZETTE
DU
BON TON

ARTS, MODES
&
FRIVOLITÉS

LUCIEN VOGEL, Directeur.

1914

Tome I



Paris
LIBRAIRIE CENTRALE DES BEAUX-ARTS
2, Rue de l'Échelle

TABLE DES MATIÈRES

PREMIER SEMESTRE

(Janvier à Juin 1914)



TABLE DES ARTICLES



TABLE DES PLANCHES HORS-TEXTE

✤ ✤ ✤

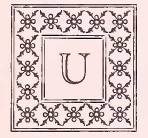


GAZETTE

DU

BON TON

A NOS LECTEURS



N grand nombre de nos abonnés se sont plaints que le dernier numéro de la première année de la *Gazette du Bon Ton* ne coïncide pas avec la fin de l'année 1913, et le premier numéro de la seconde année avec le commencement de l'année 1914. Nous jugions nous-mêmes regrettable d'être obligés de faire chevaucher chacun de nos volumes sur deux années, notre premier numéro ayant paru le 15 novembre 1912.

Pour obvier à cet inconvénient, nous avons retardé l'apparition du n° 12 de la *Gazette du Bon Ton*, que nos lecteurs ont reçu au commencement de Novembre et nous publions aujourd'hui le n° 1 de la seconde année, qui est notre numéro de janvier.



LA GAZETTE DU BON TON

Noël 1913 — *SOMMAIRE* — Janvier 1914

PLANCHES HORS-TEXTE

Saint-[Ger]main-[en]-Laye



PAVILLON HENRI IV

CURE D'AIR



Saint-Germain-en-Laye

Paris

HOTEL ASTORIA

Champs-Élysées

Confort, tranquillité — Prix modérés

Strasbourg

Grand Hôtel de la Ville de Paris

Hôtel de famille de 1er ordre

E. HAMPELE, propriétaire et directeur

Venise

:: Excelsior :: Palace Hôtel

Ouvert d'Avril à fin Octobre

Tir au pigeon - Grand Kursaal - Casino

Paris

HOTEL MATIGNON

Rond-Point des Champs-Élysées

6, Avenue Matignon

Paris

Hôtel Edouard VII

Rue Edouard-VII

Rendez-vous des élégances.

Grindelwald

Hôtel Baer

Hôtel de 1er ordre



Chez MERCIER Frères

Tapissiers-Décorateurs

100, Rue du Faubourg Saint-Antoine, PARIS



Le BUCHERON du BON DIEU

Un jour Jésus se promenait en Gaule avec Saint-Exupère. Il faisait un temps abominable et l'on ne voyait plus les chemins tellement il était tombé de neige. Comme le soir arrivait ils aperçurent un feu sur une colline. Et en approchant ils virent des villageois qui gesticulaient autour en poussant des cris d'allégresse.

Jésus demanda à Saint-Exupère qui était du pays, pourquoi ils paraissaient si joyeux. Saint-Exupère lui répondit que c'était la fête d'un certain Belen, très populaire chez ces pauvres gens; qu'il était pour eux comme le Soleil et une sorte de dieu du Feu.

Jésus réfléchit et dit à son compagnon: « Nous sommes très loin de la Terre-Sainte; je vois que nous avons fait beaucoup de chemin, car mon nom n'est pas arrivé jus-



=qu'ici. Il faut leur apprendre ce qui est arrivé.

—Mais, dit Saint-Ex=upère, ils ne vous croiront pas.

—Ce sont des enfants, répondit Jésus; vous leur raconterez mon histoire, et vous leur direz: « La preuve que je vous apporte la vérité, c'est que voici des joujoux et des Images que mon Maître vous envoie. Voici le Bœuf et voi=ci l'Ane, voici Melchior et Balthazar, voici la Vierge Marie, toute encadrée, et voici de beaux cantiques pour remplacer vos cris. Rentrez chez vous et jetez l'andouille dans la marmite; vous trouverez sur la pierre de l'Atre les bûches que Noël a taillées pour vous dans la forêt com=munale...

(En disant ces mots, Jésus la bonté même, tou=cha de son bâton un flocon de neige, d'où le Père Noël sortit avec sa cognée et son couteau de poche)

Puis, continuant: « Noël sera mon Bûcheron sacré! Il taillera aussi pour eux dans le chêne et le sapin des escabeaux pour s'as=seoir autour des flammes, un joli souffler pour les faire danser, et tandis qu'elles danseront, ils mange=ront des crêpes. Et ils compren=



dront cela, S! Exupère, car, en vérité je vous le dis, il ne fait
pas un temps à mettre un chien dehors ! »

×

Et il advint comme Il l'avait dit.
Et c'est ainsi que la Bûche de Noël rem:
=plaça sur la pierre de l'Atre le brasier
de Belen sur la colline.
Et les paysans assis en cercle, fumant leur
pipe, regardaient leurs fem=
=mes qui faisaient sauter les
crêpes dans la poêle ; ils é:
=taient reconnaissants de
toutes ces choses au divin
Maître, et ils disaient :
« Le père Noël est bien plus
amusant que Belen ! »
Si bien qu'ils ne pen:
=sèrent bientôt plus du
tout à ce Belen ; ils ai=
=maient mieux leur Noël
qui était un brave Dieu du Feu, bonhomme et familier ;
un peu païen comme eux d'ailleurs, et, si l'on peut dire, un
contrebandier du Catéchisme., mais si pittoresque !
Et puis il n'apportait jamais que de bonnes choses et des
bonnes nouvelles : une dinde pour mettre à la broche,
deux sous de marrons, une paire de sabots, et un petit sa=
=pin tout vert avec des oranges pendues après !

×

Aussi, les paysans se prirent à aimer et même à ado:
=rer Jésus qui avait remplacé le farouche Belen par le bon



père Noël. Et pour mieux l'adorer, ils bâtirent dans cha=
=que village, une maison pour lui tout seul, une maison plus grande que les autres. Elle est bien plus belle que la mairie, et que la maison du percepteur. C'est la plus belle maison du village; elle est remplie de fleurs, de parfums de musiques. Il y a des carreaux en couleur et un coq doré tout en haut du toit! et ils lui donnèrent le nom d'église. Une grande corde traverse le plafond et tombe sur les dal=
=les. Quand on se pend après on entend les cloches qui sonnent.

Et le soir où Noël fait le tour des cheminées, quand la cloche sonne minuit, tout le monde accourt à l'église pour admirer l'image de Jésus et bénir son souvenir. Et ils pensent: « Comme il a bien fait de venir au monde, le divin Enfant! Sans lui, nous n'aurions jamais connu le Père Noël; sans lui nous ne mangerions pas d'oie rôtie, ni de crêpes ni de boudin! Que son nom soit béni à travers les siè=
=cles des siècles!

Georges Delaw.



LA ROSE D'OR

La rose d'or est un bijou d'or et de pierreries que le Pape bénit chaque année, la nuit de Noël, et offre le 25 mai à une reine ou princesse souveraine.

C'EST la nuit de Noël, l'an 1902. Au sommet du Vatican, dans des combles qui sont un palais plus austère au-dessus d'autres palais plus somptueux, le vieillard est enfin seul.

Sa chambre, grande et nue, où des livres rares se perdent sur le lapis des consoles immenses, sa chambre est éclairée par la lueur d'une lampe d'or qui fume plus qu'elle ne brille.

Le pape a fini de manger la côtelette froide de porc de Carpinetto que, chaque soir, dans une assiette précieuse

aux armes de Louis XIV, il dépèce de ses doigts, sans fourchette.

Le maître de chambre a essuyé la table de travail, enlevé le plateau de laque bleue et s'est retiré.

Léon XIII est aux dernières limites de la vie et de la gloire : trente-cinq ans de captivité ont donné à ce prêtre, mince et blanc comme la colonne de marbre posée sur l'autel du Dieu vengeur, la majesté avec la magnificence royale. Il peut repasser en sa mémoire la longue et solennelle ascension vers l'apothéose dans laquelle il va s'éteindre. Il voit la reine d'Angleterre, l'auguste aïeule des rois et des reines, la femme la plus reine qui ait porté une couronne sur un front calme; il la voit écrivant au pape adversaire de sa foi les lettres de l'admiration. Il revit cette audience donnée par lui à l'empereur allemand. L'entrevue devait durer vingt minutes; elle se prolongea deux heures par la volonté de Guillaume II, tenu sous le charme.

Il pense à la jeune République française, dont il a calmé les élans et séduit les minis tres.

Il se voit au milieu du Sacré Collège, au milieu des Ambassadeurs. Et parmi ces vieillards chenus, vêtus de pourpre ou brodés d'or, sur ce fond de chevelures blanchies étagées autour de lui, il apparaît, lui, le hiérarque, se détachant comme une perle orientée, au-dessus d'un fouillis d'or et de gemmes.

Le miroir qui domine la console aux pieds de sphinx, à la table de lapis, ce miroir, don de Bonaparte à Pie VII, montre au pape le visage du pape : de beau qu'il a été, de fin



et régulier, le visage est devenu translucide, presque divin. Tout ce qui avait paru splendide aux foules, dès le début du règne, dans la majesté de la *Sedia* et la gloire des *Flabelli*, tout ce qui étonnait les regards dans ce regard, est devenu doux et invincible. Les rois hérétiques, les princes schismatiques, les ministres démocrates s'inclinent devant cette tête qui a l'éclat d'une flamme.

Le pape voit ses yeux qui, du fond de la glace, lui renvoient leur double éclair. Il voit aussi le saphir profond, présent du sultan des Turcs, qui brille à un doigt de sa dextre et le saphir éteint sa couleur à côté des yeux. La neige des cheveux s'est transformée, autour du petit bonnet de moire blanche, en une vaporeuse auréole semblable à celle que les peintres mettent au front des Bienheureux.

Le chef de la religion est devenu une céleste figure,

calme et placide, dominant les trônes et les autels. En Léon XIII, ce n'est pas la fonction qui a fini par absorber l'homme. La fonction ne se voit plus sous les pieds du vieillard, comme un socle serait inaperçu sous quelque draperie du chevalier Bernin.

Nul monarque au monde n'est plus souverain de geste et d'attitude que ce prêtre, né pauvre gentilhomme dans une ferme de la montagne. Courbé sous la douleur de sa captivité volontaire, Léon XIII est, en majesté, l'égal de François-Joseph d'Autriche, descendant de cent empereurs, victime sublime du destin contraire.

Mais Léon XIII a cessé de se voir dans la glace profonde. Il a introduit ses mains sèches et tremblantes dans les mitaines de soie blanche, qui servent depuis le matin et ne serviront plus le lendemain. Il a posé sur la table la grande tabatière parée de brillants enchâssant le portrait du premier roi des Belges, son ami.

De la petite clé d'acier damasquinée, attachée par un ruban blanc au bouton de la robe blanche, le pape ouvre un tiroir, et dans ce tiroir prend un écrin. Il fait sauter le couvercle de la boîte et en tire avec amour une fleur d'or qui se



balance sur une tige ciselée. Au bord des pétales, au cœur des feuilles, les pierres éclatent en leurs couleurs joyeuses. Le vieillard passe le bijou à la flamme de sa lampe. Une à une, il examine les gemmes : les rubis ont la chaleur du sang qui jaillit; les émeraudes ont la douceur des jeunes feuilles; les saphirs semblent avoir été coupés dans le ciel d'un jour d'été; les diamants sont d'une eau si profonde qu'ils paraissent bleus, comme les neiges au soleil.



Le pape est heureux : la rose d'or est belle cette année. Le bijou mystique sera digne de celui qui l'offre et de celle qui le recevra. Car ce vieillard proche du siècle, penché sur les bords de l'éternité, a le privilège des jeunes princes amoureux. Il peut tous les ans envoyer à la princesse de son choix le don mystique, la rose où son âme de pasteur éternel a versé des bénédictions.

Ce prêtre, hors du temps et du monde, ce captif qui a la couleur du premier arc de la lune, prépare, la nuit de Noël, des feuilles d'or et des fleurs de pierreries pour la divinité d'une femme.

N'est-ce pas une survivance du paganisme vaincu, dans le christianisme vainqueur? Les déesses en marbre des galeries du Vatican ne doivent-elles pas tressaillir sur leurs socles? Le pape sourit une dernière fois à la rose, prend une feuille de ce papier lourd et mat où une colombe se détache en filigrane, et qui est le papier du pape. Il prend la plume de cygne qui dort dans l'encre et il écrit :

« Je veux que soit cherché sur le *Gotha* le nom de la dernière née des princesses royales en Europe et je veux lui donner la rose de 1903. »

Puis le pape remet la fleur dans le tabernacle de satin blanc, au fond du tiroir que ferme la clef damasquinée, et il reprend la lecture d'un rapport diplomatique sur les relations du Saint-Siège et du Brésil.

« ... Cinq mois plus tard, la volonté de Léon XIII était éteinte ; les fleurs de mai étaient sans couleur pour ses yeux que la mort allait fermer. Les cardinaux désobéissaient déjà et, malgré l'ordre du pape encore vivant, la rose d'or fut envoyée à une princesse régnante, sans grâce et sans jeunesse. »

Jean de BONNEFON.





NOËL
A LA FRANÇAISE

Je ne veux ni fête au cabaret, ni agapes fastueuses en un cadre étranger, pour célébrer Noël; certes non. Je suivrai la tradition et je rechercherai la douceur de ces quelques instants, dans une réunion d'âmes proches de la mienne, qui goûteront aux vieux rites français plus d'enchantement spirituel et physique que tous ceux, nombreux à pareille heure, qui, dans le bruit des fêtes publiques, vont oublier les formules héréditaires.

Telle la reine Berthe filant son lin, je préparerai, moi, le repas de Noël, ce bon vieux repas où l'oie grasse, les foies de volaille et les entremets cuits, recuits et mijotés s'assaisonneront de quelques vieilles bouteilles de derrière les fagots.

Sur la nappe, blanche et miroitante, j'évoquerai le coin d'un parc sous la neige, avec, autour du grand miroir ovale, les groupes de statuettes blanches, plus blanches encore sous l'avalanche et le givre, répondant au groupe du milieu.

De place en place, les caisses d'orangers minuscules, chargées de neige, retiendront en girandoles les petites fleurs qui éclaireront la table.

Si ma fantaisie change à la dernière heure, je ferai revivre le brillant défilé des Mages et l'étable qui inspira Botticelli, avec ses groupements colorés et mirifiques; j'éteindrai alors toutes les lumières et, seules, scintilleront dans les



collines, parmi les chemins menant à la crèche, les mille petites lampes d'un peuple en fête, veillant à l'annonce du Messie.

Pour que toute la maison ait un air de joyeux accueil, depuis l'antichambre jusqu'aux salons, je suspendrai aux corniches les longues théories de lys blancs et de lys d'or qu'en mon enfance nous gardions jalousement pour célébrer Marie au joli mois de mai... et, une fois cette atmosphère créée, atmosphère de pureté dans la volupté, je veillerai moi-même aux cuisines, afin que revive, ne fût-ce qu'une nuit, cette saveur très ancienne que nos aïeux, hommes de vie pondérée et normale, aimaient à l'égal de l'amour : la bonne chère...

Autour de l'oie traditionnelle, vers laquelle se tournent avant tout nos appétits recueillis, je combinerai deux menus, qu'à plaisir, jusqu'au dernier moment, je laisserai en attente.

D'abord celui-ci, débutant par une purée de cresson en potage, où, comme un bijou blanc et poli, un œuf poché ornera chaque assiette... Viendront ensuite des truites en gelée, servies coupées comme une gelée de volaille, dans une vasque d'argent. Puis l'oie ou la dinde, qu'escortera une salade de branches de céleri coupées en cubes et de noix pilées masquées par une épaisse sauce



à la crème. Des truffes ? Après, peut-être, cuites à l'étouffé, nous amenant à l'entremets inattendu d'un cantaloup creusé en puits, d'où nous retirerons les fruits les plus rares, coupés en morceaux et glacés.

D'une tenue plus légère, pour les amis au régime, j'aime assez l'autre menu, où le potage est un consommé froid, et l'entrée un jambon posé sur un tapis d'œufs aux truffes. Après la dinde, que le plus fâcheux dyspeptique ne renoncerait pas à déguster en ce jour, on servira une salade, dite à la Russe, cachée dans des pommes « canada », dont la partie du haut a été décapitée pour les creuser, et que l'on croquera avec la salade.

Un *Mont-Blanc* de crème glacée dissimulant à l'intérieur une purée de chocolat chaude, pour précéder les fruits, voilà ce que, à l'abri du froid et du snob, j'inviterai à venir manger ceux que j'aime et qui m'aiment.

Nos atours seront aussi charmants que possible, mais nous rejetterons loin, pour cette soirée, les voiles décadents et pompeux. Nous voudrons des simplicités blanches à traîne souple, sur lesquelles une longue écharpe d'argent coulera, infinie et profonde, comme le symbole de la figure divine que nous glorifions ce soir.

Jeanne Ramon-Fernandez.



MANGER...



IL y a un bon ton pour tout. S'habiller, se déshabiller, conter fleurette, se promener, aller dans le monde, ce sont là des choses, pour qu'une femme ne les oublie pas, qu'il sied de faire selon les règles. Et chaque peuple a les siennes propres. Mais il n'y a qu'une façon honnête de manger, de savoir manger, qui est de manger bien. L'honorable lord Hawcett donna de cet art, naguère, à M. Jacques Boulenger, qui nous les rapporta fidèlement, quelques préceptes et un exemple, j'oserai dire universel et mondial.

Le bon ton du bien manger a ceci de particulier qu'il est par excellence le bon ton cosmopolite, le vrai bon ton des nations. La vieille politesse française et la décence britannique ont passé par là, et ont répandu par le vaste monde leurs délicates traditions. Car ce n'est pas vrai que dans la bonne société, en Allemagne, on porte les mets à sa bouche avec la pointe du couteau, ni que, en Italie, le macaroni soit meilleur quand on l'a pétri dans ses mains. Et ne demandez pas à un Russe quel goût a la chandelle,



il vous répondrait qu'il n'en mange pas, et pour le vodka, que son palefrenier en est dégoûté. Paris, Berlin, Rome, Moscou et Londres ont les mêmes palaces, où le même usage est de mode : ne pas parler la bouche pleine, boire avec des lèvres essuyées, ne point laper la sauce avec la mie de pain, et laisser fort soigneusement quelque morceau inachevé dans son assiette, même s'il était bon — c'en sont, et vous les connaissez, les grandes vérités et l'essentiel. — Boire une gorgée de bon vin dans la bouche de sa maîtresse, quand ce serait avec une paille, c'est d'un amant, ce n'a jamais été d'un amateur très raffiné de crus parfaits et authentiques.

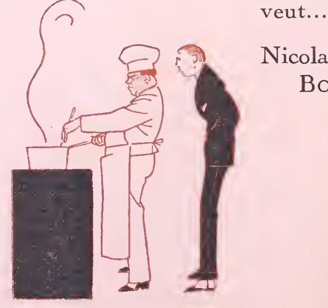
Mais j'entends aussi que bien manger, cela consiste encore à se faire l'estomac du pays où l'on est. Vertu difficile que l'adaptation culinaire ! On fera bien, quand on voyage, de laisser chez soi ces élégantes dyspepsies que M. Barrès a mises à la mode voici quelques lustres. J'entends que l'on voit mal un pays si l'on n'en goûte la cuisine. Foin du monsieur renfrogné qui, dans Rome, à la Concordia, faute de savoir lire la carte italienne, demande deux œufs sur le plat ! Est-ce la peine d'aller à Florence, cher monsieur Jean-Louis Vaudoyer, si

dès le premier soir on néglige d'aller goûter chez Mellini de certain lièvre à la sauce aigre-douce, dont vous donnâtes, en prose, la recette? — A Venise, je tiens qu'il y a trois choses : Tiepolo, Saint-Marc, et, au Vapore, les *scampi*, qui sont des crustacés à mi-chemin entre la crevette et la langoustine, animal succulent pour ce qu'il est nourri de vieux doges, depuis des siècles, au creux des lagunes...

Francfort a ses saucisses au poivre rouge, roulées dans une peau qui résiste ; Mayence a sa choucroute, qu'arrose à souhait le vin délicat de la Moselle ou des bords du Rhin. Celui qui naît au Venusberg a du piquant — et je sais bien ce que le chevalier Tannhæuser allait chercher sur ce mont bachique, mais il y rencontra la belle déesse. — Rien de plus savoureux qu'une grillade qu'on a vu saisir, à Haymarket, devant le noble feu de bois. — L'Espagne même a des piments et, servi dans des dés à coudre, un chocolat à la cannelle, bigre! — qui...

Tout cela est fort bon, et vous y goûterez, Monsieur, car vous mangerez de tout, et boirez sec, désormais. En 1914, les estomacs seront excellents. Le bon ton le veut...

Nicolas BONNECHOSE.





Petits manteaux pour aller à la messe de minuit

Ils étaient trois, dont un nègre, Gaspar, Balthasar et Melchior, qui portaient la myrrhe, le cinname et l'encens, conduits par une étoile étincelante. C'étaient des rois très bien habillés, munificents et magnifiques, dorés sur tranches comme des missels, couronnés et revêtus de brocatelles ravissantes, de velours, de damas et de satins miraculeux; du moins c'est ainsi qu'on les voit peints aux pieds du petit Enfant-Dieu, dans les tableaux de sainteté. Comme on leur avait dit que le Seigneur était descendu sur la terre, ils s'étaient mis à sa recherche pour l'adorer, et ils avaient revêtu leurs plus beaux atours. Je pense que ces bons rois, sages comme des mages qu'ils étaient, ont, depuis ces temps reculés, trouvé leur place en Paradis.

C'est à vous aussi, Madame, la même grâce que je souhaite. Pour y atteindre, vous honorerez donc le Seigneur avec la dévotion qui convient. Cela n'a jamais été de bien



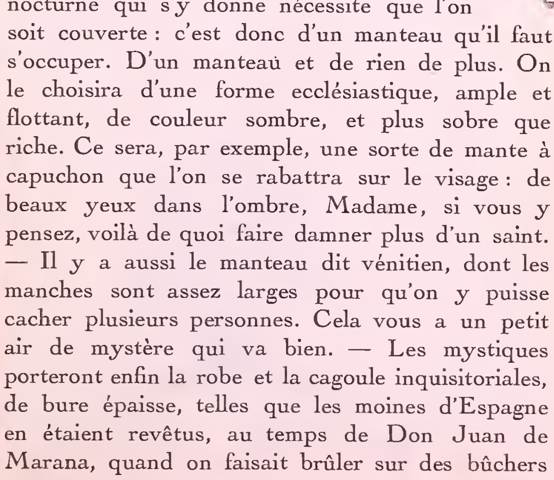
bon ton d'en dire pis que pendre; l'athéisme vous pue la canaille à plein nez — et voici d'ailleurs — Dieu merci! que la réaction est à la mode. Vous assistez donc à l'office, le dimanche, à une heure de l'après-midi: c'est la messe élégante, on y va au sortir du lit. Mais une fois par an, vous le savez, c'est à minuit qu'on dit la messe, à cause que ce jour-là tombe l'anniversaire de la naissance du fils de Dieu. C'est là une cérémonie émouvante et touchante au plus haut degré. Il y faut paraître; c'est un beau spectacle, où l'on retrouve sa petite enfance tout à coup revenue et présente, et les tendres réminiscences des joyeux cantiques d'autrefois:

Il est né le divin enfant,
Chantez hautbois, résonnez musettes...

L'encens monte en bleuâtres volutes vers les hauts chapitaux dorés. Il y a l'orgue qui répand des flots de musique, avec sa large voix de bronze, le chœur des voix enfantines, la petite clochette d'argent... Le bon curé a mis sa chape la plus ornementée, et dans un coin du chœur on a disposé la crèche avec Jésus sur la paille, l'âne et le bœuf, saint Joseph et les trois rois mages... L'église est elle-même ornée avec splendeur et magnificence. Il faut, Madame, l'imiter, et vous faire belle. C'est vrai que la seule odeur des vertus plaît à Dieu, mais Dieu sans doute a du plaisir à contempler d'en haut la plus parfaite de ses créatures.

Vous serez donc bien habillée pour l'aller voir. Et j'appelle bien habillée celle qui se vêt avec décence, d'une manière appropriée à tous ses actes. Foin de ces pompeuses personnes dont toute l'affaire est d'étonner en tout, et qui vont à la messe comme au théâtre. Je tiens que, pour une dame, paraître en robe de bal à l'église, épaules nues, perles et fourrures, c'est d'un goût beaucoup plus mauvais que se montrer en robe tailleur à l'Opéra. La modestie est de toutes les vertus chrétiennes la plus touchante et la plus difficile. Il faudra donc être modestement vêtue pour aller à l'église, ce soir-là plus qu'un autre.

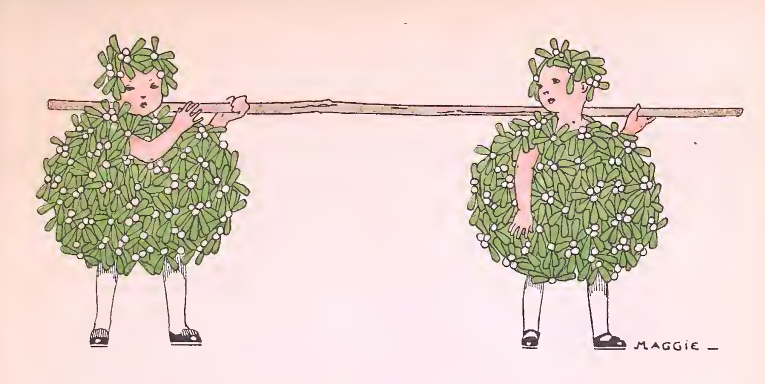
Il fait froid le 25 décembre, à minuit. La messe nocturne qui s'y donne nécessite que l'on soit couverte : c'est donc d'un manteau qu'il faut s'occuper. D'un manteau et de rien de plus. On le choisira d'une forme ecclésiastique, ample et flottant, de couleur sombre, et plus sobre que riche. Ce sera, par exemple, une sorte de mante à capuchon que l'on se rabattra sur le visage : de beaux yeux dans l'ombre, Madame, si vous y pensez, voilà de quoi faire damner plus d'un saint. — Il y a aussi le manteau dit vénitien, dont les manches sont assez larges pour qu'on y puisse cacher plusieurs personnes. Cela vous a un petit air de mystère qui va bien. — Les mystiques porteront enfin la robe et la cagoule inquisitoriales, de bure épaisse, telles que les moines d'Espagne en étaient revêtus, au temps de Don Juan de Marana, quand on faisait brûler sur des bûchers



les belles sorcières mauresques; telles aussi qu'en ont, sur le tombeau des ducs de Bourgogne, les suppliants et les pleureurs... Tous ces vêtements que je vous recommande et dont vous trouverez, Madame, à l'entour de ces lignes, l'image précise et diverse, vous aurez cette joie de ne pouvoir les mettre et les porter qu'une fois dans l'année. — Je consens volontiers, d'ailleurs, que dessous, vous soyez le plus magnifiquement dévêtue — voire toute nue, s'il vous plaît ainsi, comme la reine de Saba. Vous savez bien qu'après la messe, on va souper. Il faut bien être un peu décolletée pour manger du bon boudin blanc et sabler d'honnête champagne. Mais ceci est une autre affaire.

Émile HENRIOT.





RÊVE DE NOËL

Le jeune Jeannot est costumé en berger. C'est pour aller à une fête, donnée autour d'un arbre de Noël, et où il compte s'amuser. Son costume de berger n'est pas compliqué : une chemise très courte, une peau de chevrette, un galurin de feutre grand comme une tasse renversée, et un très long bâton qui l'embarrasse.



Autour de cet arbre de Noël, Jeannot s'est beaucoup amusé. Il a poussé de grands cris, fait des rondes, si bien tapé sur un tambour que le tambour est maintenant crevé; il a écouté aussi, bouche bée, yeux écarquillés, un rossignol mystérieux, enfermé dans une boîte peinte, et qu'on faisait chanter en le remontant comme



une pendule. Il a sucé des bonbons qui avaient le goût de la rose et de la pomme. Il a aussi pincé une petite fille, costumée en bergère, parce que cette petite fille, brusquement, s'est précipitée sur lui pour l'embrasser.

Maintenant, il dort, dans le coin d'un canapé confortable, l'estomac un peu poissé par les gâteaux. Il n'a pas quitté son chapeau ni son alpenstock. Et, pendant qu'il dort, son troupeau, représenté par un seul mouton à profil de vieille femme, veille sur lui.

Quand Jeannot dort, il rêve, et voici ce qu'il rêve :

Il est, comme un vrai berger, étendu dans un champ, au pied d'un arbre bien plus grand que son bâton, bien plus grand que le sapin autour duquel il dansait tout à l'heure. C'est un arbre bizarre : il a, comme feuilles, des étoiles, de belles et innombrables étoiles en papier clinquant, et dont chaque pointe porte un rayon, qui tremble en luisant. Brusquement, une de ces étoiles, la plus grande et la plus brillante, tombe sur la tête de Jeannot, qui n'a pas peur du tout. Il se lève, cette étoile le coiffant, et sait, à n'en pas douter, qu'il est devenu, lui, Jeannot, un arbre pareil à l'arbre d'où est tombée l'étoile; mais, naturellement, un arbre beaucoup moins grand. Et, bien qu'il soit devenu arbre, Jeannot gambade, couvert de branches, de

pommes et d'étoiles, dans la plaine et dans la nuit.

C'est ainsi qu'il rencontre deux autres petits Jeannots, identiquement semblables. Très affairés et pressés, ces deux Jeannots paraissent suspendus à un bâton; ils sont ronds comme des mappemondes, et leurs jambes agiles se démènent rapidement, portant des boules où le Jeannot qui rêve reconnaît les perles laiteuses du gui.

Ces trois Jeannots en rencontrent bientôt un quatrième : un gros Jeannot tranquille, qui marche paresseusement, les mains dans les poches de son manteau fourré. Il a un épais bonnet orné de grains de raisin, enfoncé profondément, et porte avec une extrême désinvolture, sur l'oreille, un rameau de houx, étincelant de baies. C'est le pesant et compact plum-pudding; en anglais, il leur demande son chemin, qu'il a perdu, car il est ivre de rhum.

Ce chemin, c'est un cinquième Jeannot qui le lui indique. Insupportable cinquième Jeannot! Il ne cesse pas d'agiter une crécelle, pour faire croire aux autres qu'il est grillon; et il répète comme un fou : « Emmenez-moi chez vous, messieurs, emmenez-moi! Ne savez-vous pas que je porte bonheur? »

Ainsi le Jeannot-sapin, les Jeannots-boules-de-gui, le Jeannot-plum-pudding et le Jeannot-grillon, à travers la nuit de Noël, vont-ils jusqu'à la ville. C'est là que, en passant devant une rôtisserie, ils entendent des clameurs épouvantables. Ils se précipitent et arrachent aux mains d'un rôtisseur sanguinaire, une

belle oie blanche et épouvantée. L'oie se sauve dans la rue, une fourchette et un couteau plantés dans le derrière. Elle ouvre son bec pour dire merci à ses sauveteurs, qui reconnaissent, charmés, un sixième Jeannot, celui qui passe pour si bête, et qui, pour une fois, a quitté son bonnet d'âne afin de revêtir cet allégorique costume d'oie.

A ce moment, le Jeannot-berger, qui dort en rêvant sur son canapé, a l'impression, dans son sommeil, qu'on lui chatouille le bout du nez avec une plume d'oie. Et déjà il commence à regretter d'avoir sauvé le Jeannot si bête. Il tend la main pour attraper l'oie, qu'il se propose de fesser. Aussitôt il se réveille. Ce qu'il tient à la main, c'est la mèche de cheveux blonds de la petite fille impertinente; elle trouve drôle de taquiner Jeannot en le chatouillant ainsi. Jeannot, à demi endormi encore, regarde le gentil visage penché vers le sien. Il se dit confusément qu'il a été très niais, tout à l'heure, en pinçant cette petite fille si gentille, et qu'il aurait bien mieux fait de l'embrasser, comme elle lui demandait. Cette fois, elle ne lui demande rien du tout. Aussi l'embrasse-t-il de bon cœur, oubliant aussitôt son rêve, qui ne vaut pas, trouve-t-il, une si charmante réalité.



J.-.L Vaudoyer.



LES ARBRES DE NOËL

ILS ne sont pas bien vieux, chez nous, les arbres de Noël; autrefois, en France, c'était avec d'amples mangeailles et d'énormes lampées qu'on fêtait la naissance de l'Enfant; maintenant c'est avec des palmes et des guirlandes. Cette coutume — je n'ose dire cette mode — est venue dans les familles avec les miss et les frauleins envers qui Marcel Prévost s'est montré un peu injuste. En tout cas, ces « anges gardiens » (cette fois sans ironie) ont bien fait d'apporter, dans leurs bras ailés, les jolis arbustes tout frissonnants de filigranes, de lumières, de friandises ou de bijoux que les enfants attendent, relégués à l'écart dans la salle d'études ou la nursery.

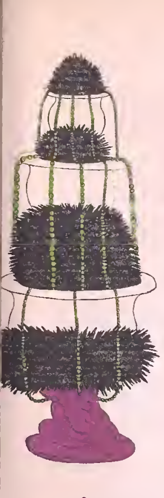
Il y a quelques jours encore, le petit arbre était en pleine terre, tout petit, tout frêle, se serrant, comme un bébé, contre le grand pin qui, près de lui, dressait dans le ciel ses aiguilles toujours vertes. D'un coup de bêche adroit on l'a déraciné, on l'a empaqueté dans une bourriche, — comme si c'était un faisan ou un lièvre, — et

porté chez le fleuriste avec des milliers d'autres. C'est une petite forêt qui s'est mise en marche vers la grande ville, mais ce n'est pas celle de Macbeth, et nulle menace ne s'y cache.

Ils causent entre eux, les arbres de Noël, et s'ils regrettent un peu la terre natale, l'air vivace qu'ils respiraient sous le ciel blanc de décembre et les couches légères d'argent que le gel ou la neige étendaient sur leurs barbes, ils sont assez vite séduits par leur nouvelle existence. Chez le fleuriste, l'atmosphère est parfumée; aux aromes des roses, des œillets, des lilas ou des orchidées, se mêlent d'autres senteurs plus fines et plus rares: celles qui se dégagent des fourrures et des toilettes des belles dames occupées à choisir le *Christmas tree* sur lequel s'attacheront ce soir les fils électriques qui l'enserreront d'un filet chatoyant et clair.



Et voilà l'arbre parti pour son aventure nouvelle; l'auto l'emporte, traverse un pays de féerie, le Paris de Noël, à l'heure où les magasins étincellent, où les confiseurs, les bijoutiers, les marchands de comestibles, sont pleins d'acheteurs, où le Boulevard pétille et s'agite en cohue. Mais il faut rentrer, et le guidon du mécanicien incline la 40 chevaux vers les solitudes ombreuses de l'avenue Henri-Martin. Là, le valet de pied montera en grand mystère l'arbre sacré autour duquel vont s'empresser des mains féminines pour arranger et disposer les doux présents. Je ne voudrais pas affirmer pourtant qu'un œil d'enfant aux aguets

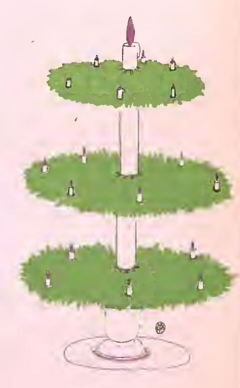


n'ait deviné le nouvel hôte qui arrivait encapuchonné dans ses toiles d'emballage. Vite aux autres un signe discret d'entente... Mais il ne faut pas avoir l'air de savoir, et l'on ne paraît pas étonné si maman et mademoiselle restent si longtemps enfermées, et si les femmes de chambre et les domestiques s'affolent, si les coups de sonnette se combinent avec les appels de téléphone.

* * *

L'arbre de Noël est plus riche et plus somptueux qu'autrefois, mais il n'en subsiste pas moins et c'est le principal ; car il y a encore des joujoux et des enfants. Quand la porte enfin s'ouvre, la ruée vers la table, l'assaut des branches chargées, la joie et le triomphe sont les mêmes qu'autrefois. C'est joli à voir, ces cheveux blonds qui flottent, ces mollets nus qui gambadent, joli à entendre, ces rires.

L'exquise maman qui, du bout de ses ciseaux d'or, coupe les fils, détache les objets désirés, distribue les bonheurs, sera vêtue d'une délicate robe en style d'été, car la serre où l'arbre se dresse est d'une tiédeur un peu humide qui fait pâmer les odontoglossum et baigne tous les membres dans une température presque tropicale. C'est un svelte enroulement de mauves et d'ors d'où s'érigent les bras nus et dont, aux pieds, l'échancrure laisse paraître le dessin soyeux d'une jambe fine.



Des amies surviennent et s'intéressent à ces plaisirs enfantins. Celle-ci, pourtant, porte en son cœur le ressentiment d'une récente infi-

délité maritale, celle-là le regret de l'heure si douce, passée dans les bras de l'ami; sur le front de cette autre pèse la gravité du plus lourd des maux: le souci d'argent. Toutes, malgré cela, s'égayent et sourient, pendant que l'arbre se dépouille, que sa parure s'arrache et que les petits sauvages connaissent la volupté du pillage.

Demain, on essaiera de ressusciter l'arbre, on lui prêtera des jouets désuets, des colifichets de l'an passé; puis les petits oublieront; les arbres de Noël n'ont pas de lendemain et, malgré les tendresses qui l'accueillirent, celui-ci sèchera bientôt dans un grenier ou dans une cave, et ne sera plus qu'une sorte de balai desséché qu'un matin on jettera au feu.

⁂

Mais, en somme, que voulez-vous qu'on fasse d'un balai... si ce n'est le rôtir?

François de NION.



LES SOUPERS DE NOEL



NOËL est une nuit unique dans toute l'année; car c'est la seule nuit où tout le monde veille. Les maisons restent éclairées, les portes s'ouvrent au premier signe. Et cette conséquence en entraîne une autre : c'est la nuit où tout le monde soupe. Et même ce souper est pour beaucoup de personnes la principale religion de cette fête. Qu'elle célèbre l'événement le plus considérable et le plus merveilleux de toute l'histoire du monde; que la fête chrétienne soit elle-même superposée à une fête païenne de solstice d'hiver, on peut l'oublier; mais tout le monde sait que c'est la nuit du réveillon. Le réveillon est nécessaire, rituel, presque religieux.

Pour une partie de nos contemporains, le réveillon se passe au restaurant. On retient sa place ; les salles regorgent de petites tables, entre lesquelles on circule à peine.



On ne saurait songer à rien commander, et on se voit servir le repas commun. Toutes les femmes sont parées. On distingue assez bien deux ou trois tables voisines : le reste se perd dans un halo rose et doré. On ne peut pas parler à cause du bruit, ni manger à cause du



désordre. Et on regarde les autres se nourrir.

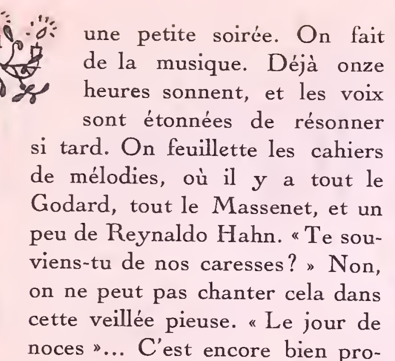
Quelquefois, au milieu d'une file, il se trouve une table où l'on est gai; tout le monde la considère avec scandale, avec envie, avec prière, comme si un peu de cette gaieté pouvait se répandre et arriver jusqu'à vous. Il ne faut pas l'espérer : une morne torpeur allonge les visages; un engourdissement agréable délie les membres. Tout à coup quelqu'un dit: « Il est tard. » Une jeune femme dit : « Je suis complètement grise ». On se lève, une voix crie : « Vestiaire ! », et c'est tout.

Il en est d'autres qui organisent pour ce jour-là une partie fine chez eux, avec quelques amis: c'est le réveillon d'atelier. Il en est qui se costument, pour se faire rire. L'horrible de ces parties préméditées, c'est que chacun arrive avec la conviction qu'il doit s'amuser éperdument. Aussitôt un ennui immense et une contrainte glacée s'abattent sur l'assemblée, et l'on ne commence à se divertir qu'au moment où on ne songe plus qu'on est là pour cela.



J'imagine une petite ville de province. L'usage est de se coucher à dix heures. Mais cette nuit-là il faut attendre minuit. On a organisé en famille



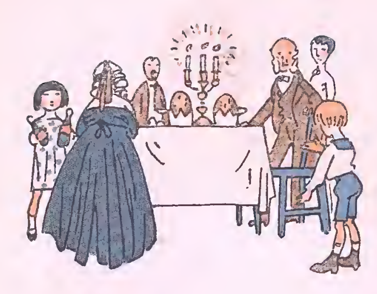


une petite soirée. On fait de la musique. Déjà onze heures sonnent, et les voix sont étonnées de résonner si tard. On feuillette les cahiers de mélodies, où il y a tout le Godard, tout le Massenet, et un peu de Reynaldo Hahn. « Te souviens-tu de nos caresses ? » Non, on ne peut pas chanter cela dans cette veillée pieuse. « Le jour de noces »... C'est encore bien profane. Alors on chante « les Coccinelles », « l'Heure exquise »... Et quelqu'un dit : « Allons, mes enfants, il est temps de venir à l'église. » On entre, au milieu des lumières multipliées. Il y a ce jour-là, dans les bas côtés, un flot de gens qu'on n'y voit jamais ; et l'orgue ne se lasse pas d'imiter le flageolet.



On revient : les plus sobres boivent un doigt de champagne ; les enfants ont les yeux brillants. Pensez qu'ils sont à table, et à quelle heure ! Et tout à coup ils tombent, le nez dans l'assiette. J'en sais qui avaient inventé d'offrir un réveillon à leurs parents. On leur avait donné carte blanche, et ils s'étaient tirés à merveille de leur rôle d'amphitryons. Ils siégeaient au milieu de la table, graves comme

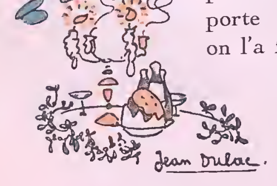




de grandes personnes. Les parents étaient au rang des invités, et on faisait beaucoup de frais pour eux. Tout alla bien jusqu'au dessert : mais là, les nouveaux maîtres de maison s'endormirent à table, et il fallut les porter dans leur lit.

Et puis les années passent. Les enfants deviennent parents à leur tour, et les parents sont grands-parents. Mais les habitudes du foyer ne changent point; et c'est aux grands-parents maintenant qu'on offre le réveillon et l'arbre de Noël. Le temps a seulement interverti les rôles. Les enfants, parvenus dans la force de l'âge, conduisent vers la table parée une mère à cheveux blancs, qui n'a plus coutume de se coucher si tard. Ils se souviennent, ce soir-là, des soirs pareils qui, en se succédant d'année en année, ont marqué les étapes de leur vie.

Ils voient, comme s'ils la mesuraient d'un coup d'œil, cette suite des ans qui élève les uns, et pousse les autres au déclin. Mais qu'importe de croître ou de décliner, quand on l'a fait ensemble? Il n'y a rien de changé; seulement, maintenant, ce sont les parents qui s'endorment un peu au dessert.



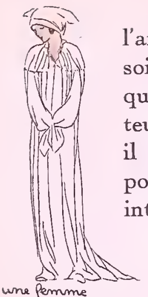
Henry Bidou.


Comedie francaise : inauguration du plafond.

LE GOUT AU THÉATRE

LES théâtres — quelques-uns du moins — ont fait comme les écoliers. Avant de commencer la nouvelle année de travail, ils se sont munis d'un matériel neuf. Au lieu des livres frais et des cahiers blancs qu'on se procure chez le libraire, ils ont fait emplette de tentures, de meubles, et de morceaux décoratifs. Le *Théâtre-Français* depuis la rentrée n'a guère offert qu'une attraction inédite : le plafond de M. Besnard. Pour orner le théâtre des *Bouffes-Parisiens*, M. Bernstein a choisi des tapis d'un bleu sombre, des abat-jour ingénieusement roses, des velours et des brochés de ce rouge ancien qui est si moderne. Et cependant, tandis que les salles se décorent, la mise en scène continue à se simplifier.

Chez Gémier, Mme Suzanne Després a joué *Hamlet* devant un fond de décor neutre, immuable durant la pièce entière, et qui pouvait tour à tour, sans que l'attention du public fût distraite, accompagner la scène du spectre, celle des comédiens, ou celle du cimetière. Trois arcs nus séparés par des montants, des rideaux masquant les baies latérales,

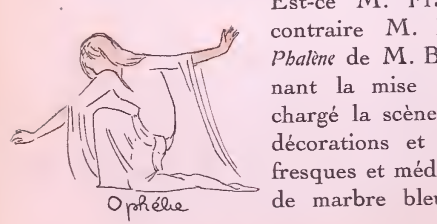

une femme tuée par la douceur

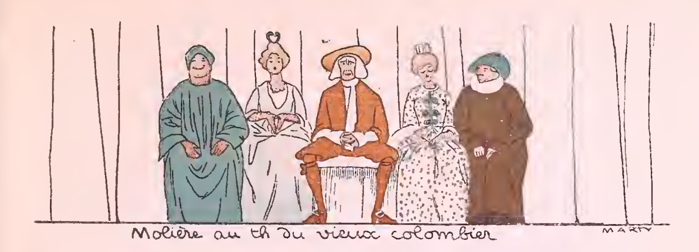
l'arceau du milieu encadrant soit des draperies, soit une toile de fond ; puis, au premier plan, quelques accessoires variant suivant la scène : fauteuils, faisceaux d'épées ou tombes entr'ouvertes ; il n'en a pas fallu davantage à M. Jean Variot pour prêter un cadre convenable au jeu réfléchi, intelligent, septentrional de Mme Suzanne Després.

Au *Théâtre du Vieux Colombier*, M. Francis Jourdain a recherché des effets analogues, mais avec un goût encore plus sobre dans ses moyens et plus raffiné dans ses intentions. Pour une pièce exactement contemporaine d'Hamlet, la *Femme tuée par la Douceur* de Thomas Heywood, il a créé des intérieurs dont des plis d'étoffe diversement éclairés, selon la méthode de M. Reinhardt, forment à eux seuls l'architecture, et que garnissent, selon les besoins variables de l'action, un lit, une table à jeu ou un escalier praticable. Il faudra quelque jour discuter de plus près ces procédés à la fois rudimentaires et subtils de la mise en scène moderne. Qui est dans la vérité du goût ?

Polonius Hamlet

Est-ce M. Francis Jourdain, est-ce au contraire M. Paul Iribe qui, pour le *Phalène* de M. Bataille, compliquant et raffinant la mise en scène réaliste, a surchargé la scène d'architectures solides, de décorations et de tapisseries complexes : fresques et médaillons pompéiens, colonnes de marbre bleu, grilles de fer forgé et


Ophélie



Molière au th du vieux colombier

coupes de jade lumineuses?.. Mais il est temps de passer aux robes.

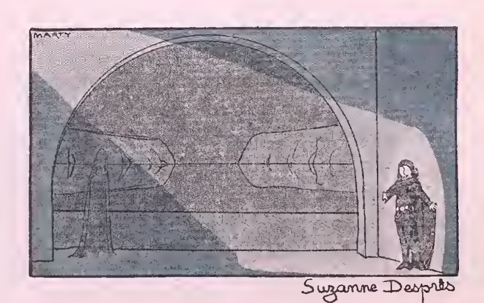
Le mois passé, dans la *Saignée*, au milieu de tableaux tragiques et sanglants, l'*Ambigu* nous avait donné une reconstitution singulièrement instructive des modes de 1870 et de 1880. Instructive on peut juger en quoi : ces modes dont les images nous faisaient sourire ou nous récrier d'horreur il y a seulement deux ans, paraissaient brusquement tolérables, que dis-je ? elles nous paraissaient presque sœurs de celles que nous arborons cette saison. Décolletages étroits et longs garnis de ruches et de plissés, taille longue, mouvement de draperies alourdissant le bas du corps et raccourcissant les jambes, longues manches plates, tout est revenu. Nous ne portons ni crinoline, ni cerceaux, ni tournure, mais nous nous efforçons d'en rendre l'effet par des cerclettes et de lourds bords de fourrure qui rejettent les draperies loin du corps. Nos cheveux tirés sur les tempes et sur le front, nos franges épaisses, nos velours noués autour du cou qui font prévoir le « médaillon » de nos mères, tout y est. Un



portrait de Stevens ou de Renoir, Sarah-Bernhardt par Bastien-Lepage, voilà les images que nous évoquons avec timidité... mais tout de même en petites filles qui ne renient pas leurs mamans.

J'entends bien que les différences entre 1883 et 1913 sont sensibles : les Russes, les Japonais, les Byzantins, M. Poiret ont passé, et il nous en reste quelque chose; mais — et c'est, je crois, une pente inévitable des goûts, des habitudes et des mœurs, — nous retournons après quelques lustres à notre point de départ. Nous avons copié vers 1890 les mantes de Manon et les plis Watteau, de 1900 à 1905 nous avons reproduit le Directoire et l'Empire. Les modes Louis-Philippe nous ont impressionnées un instant, en les mitigeant de XVIIIe siècle. Voici le tour du Second Empire et du début de notre République. Vues du lendemain, les modes d'hier paraissent ridicules; vues d'un peu plus loin (est-ce le secret du temps ou le retour de la sympathie?) elles semblent à nouveau savoureuses et charmantes.

Lise Léon BLUM.



Suzanne Desprès

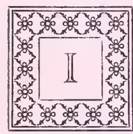


L'ÉLÉPHANT DE NOËL

A la Marquise de Sévigné

LA MODE ET LE BON TON

LE MANTEAU



IL y a des gens qui ont la hantise du bibelot ancien : théière, tabatière, pot à parfums, etc., etc. Moi, j'ai la hantise du manteau, aussi suis-je au comble de mes désirs, puisque, en cet automne tiède et clair, je ne vois de réellement attirant, dans toute la Mode, que les manteaux.

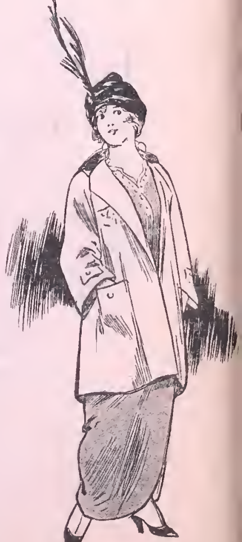
IL m'a souvent pris l'idée de faire collection de manteaux, comme mon amie Marthe fait collection de jouets, et je voyais assez, dans le recul des années, le charme des hautes armoires de verre que Jean Lorrain baptisa « le Vestiaire du Souvenir » remplies de ce que j'avais aimé.

ICI, la cape Louis XV, que nous portons cet hiver, en velours noir, son ampleur rattrapée au-dessous des genoux, et son capuchon simulé autour d'un empiècement rond, non plus gonflant de son relief des épaules que nous voulons de plus en plus dégagées. J'y vois cette variété incroyable, et pourtant réelle, de gandourahs qui ne sont « ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre », de tous les tissus, de toutes les richesses possibles de broderies ou de fourrures inattendues.

LES demi-manteaux y auraient une grande place, parce que toutes les femmes les portent le jour comme le soir : brodés à même d'une broderie mate sur un tissu clair, c'est là ceux qu'on réserve aux théâtres ; mais les mêmes formes se retrouvent pour le jour, ou bien tout en fourrures, ou bien noirs en velours, avec garniture de putois ou de renard.

Les formes de longs châles, en soie brodée, en velours frappé ou uni, ont cela d'original qu'un rang de fronces les resserre au bas des reins ; d'où un mouvement de volant que ne connaissaient pas nos aïeules, dont ce fut pourtant l'unique vêtement.

Les demi-redingotes en broché d'or sur satin blanc, dont les manches sont formées par un rang de fronces passant au-dessus de la taille, seraient bien jolies à porter, mais aussi jolies à conserver derrière ma vitrine idéale !



DANS un compartiment séparé, je garderais

les enveloppements douillets, spéciaux aux réunions de jour et aux circonstances plus simples, qui ne veulent que des tissus forts, mais souples à la fois, résistants à la pluie pour les chasses, confortables pour l'auto, et endurants à la poussière du train.

QU'ILS sont chic, tous ces derniers, et comme ils caractériseront bien une époque de trépidation et d'occupation.

Les uns, constellés de poches grandes et petites qui ne se voient plus, perdues dans un tartan à mille raies ou à carreaux; les autres unis et clairs, sans autre ornement, que leurs piqûres, comme une livrée de voiture, mais dont la précieuse doublure de zibeline qui les enrichit fait d'eux des petites *chambres chaudes!*

ET les courts, très courts vêtements que nous connûmes, en velours et en soie, sous d'autres noms, et que l'on nous fait aujourd'hui, en fourrures, depuis l'hermine jusqu'à la zibeline en passant par tous les animaux possibles, voire le singe! Ne croyez-vous pas qu'ils pourraient, eux aussi, avoir une place dans mon musée captivant, où nous aurions plus tard la vision des silhouettes sans hanches, avec ventres arrondis, des étranges femmes de 1913-1914?

SI une fleur séchée, un ruban décoloré éveillent en nous de lumineux souvenirs auxquels nous sourions avec mélancolie, avec quel doux plaisir nous nous rappellerions les longues et amples redingotes taillées comme des pardessus d'hommes, à basques ondulées et maintenues par un rouleau de fourrure.

ELLES marquent une époque de révolution absolue dans l'esthétique féminine. C'est de leur apparition que date l'abandon total du corset et même de la ceinture. La femme, en adoptant cette jaquette, a adopté du même coup d'être *forte* ou de paraître telle, sans détours; et dans les multitudes de jaquettes à pattes ou à plis, remontées dans le dos ou descendues par une basque en sifflet, elle a décidé de paraître alanguie et sans nerfs, son joli corps ondulant et visible sous la fine cheviotte... C'est tout cela que nous rediraient plus tard, si nous les recueillions, toutes ces soies et ces broderies d'une société disparue, dont elles garderont l'âme futile et charmante à la fois!

NADA.



EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. I. — *Voici trois robes du soir : Celle de gauche est en charmeuse avec une tunique en mousseline de soie bordée de renard bleu. La seconde, en tulle, comporte une large étole en velours de soie doublée d'hermine se rejetant sur l'épaule. Dans celle de droite, la jupe est en satin liberty, la tunique en tulle et le corsage, en brocart, est bordé de fourrure.*

⚜

Pl. II. — *Petits costumes simples pour enfants.*

⚜

Pl. III. — *Costumes travestis d'enfants pour soirée de Noël.*

⚜

Pl. IV. — *Robe d'après-midi de Redfern. La jupe est en velours souple chiffon, drapée devant et se fixant sous une gaine de velours agrémentée de guipure d'argent. La ceinture, en tulle, est nouée par un papillon et la collerette est en tulle noire.*

⚜

Pl. V. — *Ce projet de costume de Worth a été exécuté pour Mme Bartet dans le rôle de Sophonisbe. Il se compose d'une grande chemise en tulle d'orient lamé d'argent, à demi recouverte par un voile de l'Inde brodé, et d'un manteau crème en voile transparent indien. Les cabochons sont d'or et de perles fines et la ceinture est un double collier d'orient.*

⚜

Pl. VI. — *Dans ce costume tailleur de Chéruit, la jaquette est en ratine à écossais de deux tons et la jupe en serge. Une bordure de civette orne le col et les manches, et une petite ceinture, moitié serge et moitié cuir, serre la taille.*

⚜

Pl. VII. — *Cette robe de Dœuillet est une robe pour le tango. Elle est entièrement en taffetas rose glacé, avec un fichu intérieur en tulle et en dentelle d'argent et une jupe à volants garnis de nœuds et de glands d'argent.*

⚜

Pl. VIII. — *Robe d'après-midi de Doucet en velours brun bordée, au corsage et aux jupes, de soie bleue et de fourrure.*

⚜

Pl. IX. — *Manteau de voyage de Paquin en ratine, avec un gilet de velours et un col de fourrure.*

⚜

Pl. X. — *Cette robe du soir de Paul Poiret est composée d'une jupe en satin liberty noir, doublée de liberty blanc, et d'une tunique de tulle de soie bordée de renard noir, avec les manches perlées de diamants et de jais.*

⚜ ⚜

Imp. G. Kadar. *Lucien Vogel, Directeur-Gérant.*



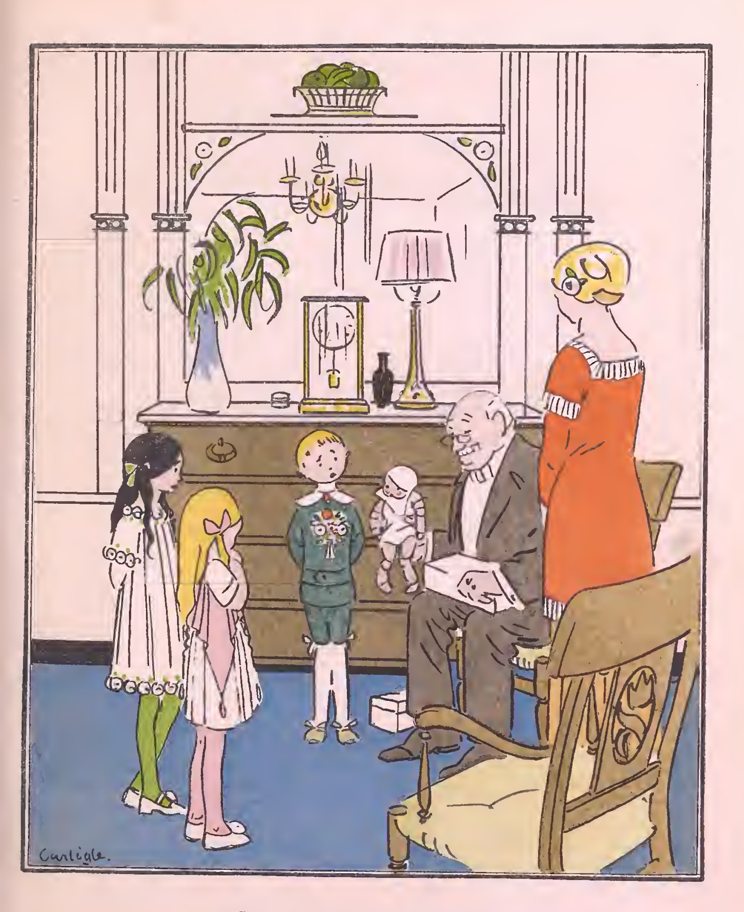
L'ENCENS, LE CINN

Robe



E ET LA MYRRHE

soir



LE BON ONCLE

Costumes d'enfants



L'ARBRE MERVEILLEUX

Costumes d'enfants pour Noël



LES PRÉPARATIFS DE NOEL

Robe d'après-midi de Redfern



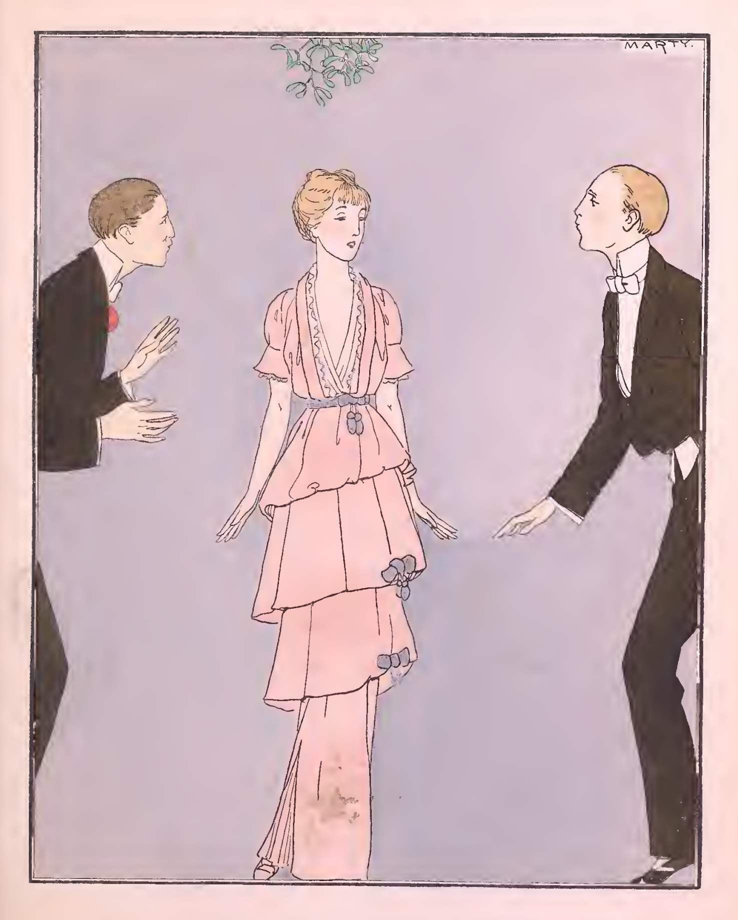
SOPHONISBE

Projet de costume de Worth pour Mme Bartet



LE JARDIN DU PEYROU

Costume tailleur de Chéruit



LES DEUX NIGAUDS

Robe de réveillon de Dœuillet



AH ! LE BEAU GUIGNOL...

Robe d'après-midi de Doucet



LES COLCHIQUES

Manteau de voyage de Paquin





LE COLLIER NOUVEAU

Robe du soir de Paul Poiret

LA GAZETTE DU BON TON

Février 1914 — 2e Année — N° 2

SOMMAIRE

PLANCHES HORS-TEXTE

aint-
main-
eLaye

Saint-Germain-en-Laye



PAVILLON HENRI IV

CURE D'AIR



Paris

HOTEL ASTORIA

Champs-Élysées

Confort, tranquillité — Prix modérés

Grindelwald

Hôtel Baer

Hôtel de 1er ordre

Paris

HOTEL MATIGNON

Rond-Point des Champs-Élysées

6, Avenue Matignon

Paris

Hôtel Edouard VII

Rue Edouard-VII

Rendez-vous des élégances.

tr-
bourg

Grand Hôtel de la Ville de Paris

Hôtel de famille de 1er ordre

E. HAMPELE, propriétaire et directeur

Dijon

Grand Hôtel de la Cloche

Confort moderne



QUELQUES BAGUES

Un bijou Técla complète une robe



Les sept vertus capitales

LA PRODIGALITÉ

La seconde vertu capitale, madame, sera la prodigalité. Attention, toutefois, à quelques nuances! N'est pas prodigue qui veut, d'abord. Puis, comment doit-on l'être, et à qui permet-on de se montrer tel?

Or, avant tout, insistons bien sur le premier point, à savoir que n'est pas prodigue qui veut, ah! certes non. Ainsi l'on vous aura conté assurément des histoires romanesques touchant certains êtres bizarres et un peu suspects, que l'on qualifie de « bohèmes », non sans un juste dédain. Entendez par là des hommes et des femmes qui se trouvent plus ou moins démunis d'argent, et vivent au milieu d'un désordre affreux, sans payer leurs notes, vêtus comme ça se trouve, couchant n'importe où, et mangeant à la six-quatre-deux. Comme ces pauvres diables possèdent parfois quelques sous, et les dépensent aussitôt en dépit du sombre lendemain, on les traite souvent de prodigues : eh bien, c'est une erreur. Nommez ces gens des croquants ou des manants, simplement. Ou plutôt ne les nommez pas du tout, ignorez-les : est-ce qu'on connaît ça?



Car l'on ne commence à s'apercevoir de l'existence d'autrui qu'à partir d'un bon chiffre de rentes : tenez donc le prodigue pour un personnage qui peut vraiment dépenser de grosses sommes, et qui par conséquent les a, ces sommes, puisqu'il les dépense. Bref, le prodigue use de sa fortune, voilà tout. Et quand celle-ci est usée, le prodigue passe dans la canaille : on ne le salue plus.

Conséquence : afin de pouvoir vous montrer prodigue, madame, devenez d'abord très riche. A cet effet, vous n'aurez pas hésité — ou du moins je l'espère — à épouser un vieillard décrépit, mais millionnaire, à capter quelque héritage imposant, enfin vous aurez fait l'indispensable.

Ceci posé, de quelle manière faut-il s'appliquer à dissiper son patrimoine, hypothéquer ses propriétés, semer aux quatre vents la dot de sa fille, etc? La réponse est aisée : il faut tout bonnement ne songer qu'à paraître. Ayez donc force automobiles dernier cri, d'émouvants chevaux de selle, voire de courses, des meubles anciens, des domestiques en quantité, des fleurs partout, un chef de cuisine. Commandez-vous des robes innombrables et des chapeaux étourdissants. Lorsqu'un journal lance une souscription et publie la liste des souscripteurs, envoyez maints billets bleus. Pourtant, n'allez point jeter sottement vos écus par la fenêtre : autre-





ment dit, ne donnez rien aux pauvres obscurs, que ne protègent ni un journal, ni une œuvre présidée par des personnes agréablement titrées. Le pauvre obscur n'est pas comme il faut.

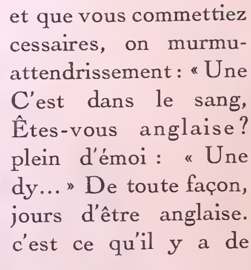
Inutile aussi de garder le chef de cuisine toute la saison : qu'il vienne en extra, cela suffit. Pourquoi bien manger, alors qu'on ne reçoit personne? Les meubles anciens vous épargneront d'en acheter des neufs, souvent plus chers, et dont on se lasse: économie. Si vos chevaux font beaucoup d'effet, ainsi qu'il convient, à quoi servirait-il qu'ils fussent bons? etc. Une prodigue examine de près ses livres de comptes, savez-vous bien.

De même vous ferez-vous exécuter des toilettes pour toutes les heures de la journée comme de la nuit : mais vous vous garderez férocement, par contre, de gaspiller le moindre denier à acquérir des choses inutiles, telles qu'un méchant livre de trois francs, par exemple. Vous vous détournerez, en serrant les cordons de votre bourse, devant les œuvres d'artistes modernes (avec l'art ancien, au moins, l'on est certain de « ne pas faire de faute », selon votre expression

coutumière). Vous ne perdrez pas non plus votre temps ni vos revenus à faire des voyages stupides: vous irez modestement où l'on va, c'est-à-dire à Nice, Deauville, Venise et Saint-Moritz, et voilà tout... Bah! la vie somptueuse revient à meilleur compte encore que le vulgaire ne croit.

Enfin, à quel monde appartenez-vous, madame? Car si vous êtes née dans l'Europe centrale, en Russie, dans l'Amérique du Sud ou aux États-Unis, vous aurez beau semer les louis d'or à poignées sur la route, on déclarera négligemment: « C'est une folle... » et l'on passera, en jugeant cela tout naturel, de la part d'une étrangère, peut-être seulement un peu rasta. Que vous portiez en revanche un nom français, mais dépourvu de titre, ou même de particule, et l'on décrétera encore: « Peuh! elle se décrasse... » Rien de plus.

Au lieu que si vous vous présentez ornée d'un joli titre de marquise, j'imagine, et que vous commettiez les extravagances nécessaires, on murmurera, non sans un léger attendrissement: « Une prodigue, mon cher... C'est dans le sang, que voulez-vous!... » Êtes-vous anglaise? Alors on chuchotera, plein d'émoi : « Une lady... Une vraie lady... » De toute façon, voyez-vous, tâchez toujours d'être anglaise. Parmi nous, en somme, c'est ce qu'il y a de plus sûr pour réussir.



Marcel BOULENGER.



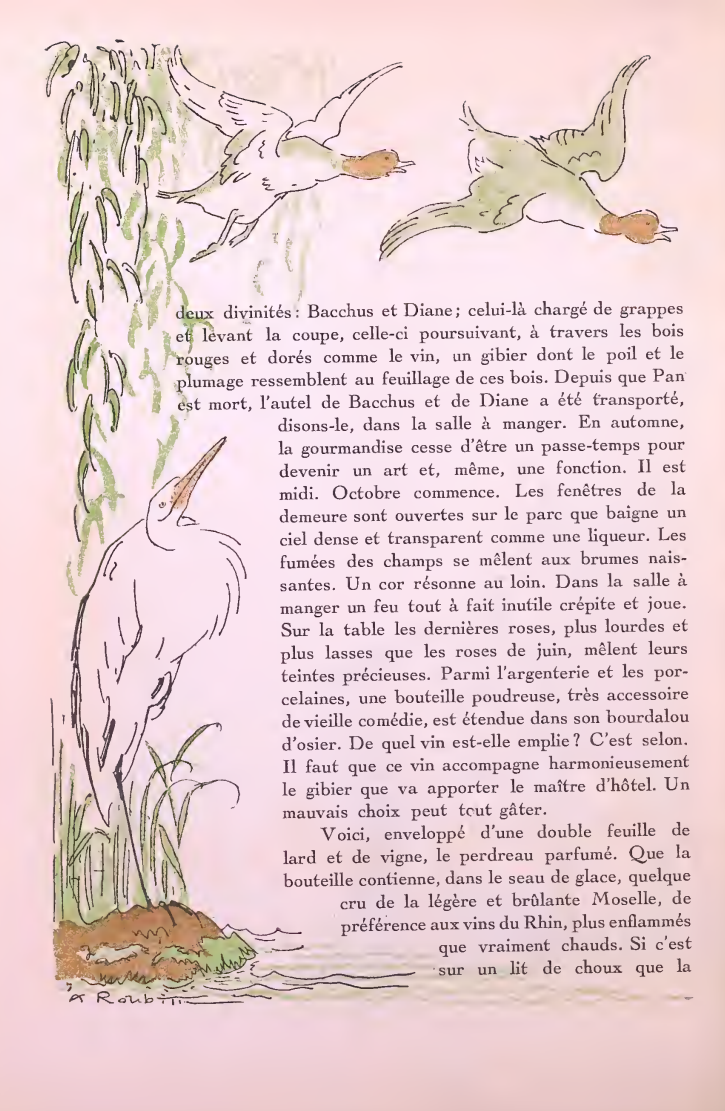
LE VIN ET LE GIBIER

Saint-Lambert, l'auteur des *Saisons,* a écrit, parmi beaucoup d'autres, ces vers :

L'automne a des plaisirs qui manquent à l'été.

C'est un vers qui n'a l'air de rien, mais qui, cependant, dit beaucoup. Et l'on peut même affirmer que les plaisirs de l'été, si l'on met en regard ceux que propose l'automne, sont chétifs et peu nombreux. Car l'automme est à la fois la saison des longs voyages et des longues conversations, celle où l'or des fruits mûrs et des soleils couchants emplit de sa richesse les sens et le cœur ; la saison grave et généreuse où, dans l'espoir, les souvenirs et les projets font alliance. Une bonne allégorie de l'Automne ne serait-elle pas quelque déesse pleine de noblesse et de volupté, ayant, comme Janus, double visage, l'un marqué de traits et d'ombres par le travail de la mémoire, l'autre exprimant le calme et le courage, les profondes résolutions?

L'antiquité, pour représenter cette saison, avait



deux divinités : Bacchus et Diane ; celui-là chargé de grappes et levant la coupe, celle-ci poursuivant, à travers les bois rouges et dorés comme le vin, un gibier dont le poil et le plumage ressemblent au feuillage de ces bois. Depuis que Pan est mort, l'autel de Bacchus et de Diane a été transporté, disons-le, dans la salle à manger. En automne, la gourmandise cesse d'être un passe-temps pour devenir un art et, même, une fonction. Il est midi. Octobre commence. Les fenêtres de la demeure sont ouvertes sur le parc que baigne un ciel dense et transparent comme une liqueur. Les fumées des champs se mêlent aux brumes naissantes. Un cor résonne au loin. Dans la salle à manger un feu tout à fait inutile crépite et joue. Sur la table les dernières roses, plus lourdes et plus lasses que les roses de juin, mêlent leurs teintes précieuses. Parmi l'argenterie et les porcelaines, une bouteille poudreuse, très accessoire de vieille comédie, est étendue dans son bourdalou d'osier. De quel vin est-elle emplie ? C'est selon. Il faut que ce vin accompagne harmonieusement le gibier que va apporter le maître d'hôtel. Un mauvais choix peut tout gâter.

Voici, enveloppé d'une double feuille de lard et de vigne, le perdreau parfumé. Que la bouteille contienne, dans le seau de glace, quelque cru de la légère et brûlante Moselle, de préférence aux vins du Rhin, plus enflammés que vraiment chauds. Si c'est sur un lit de choux que la



perdrix repose, fais déboucher quelque vin d'Anjou; par exemple la Coulée de Sérens, couleur de narcisse, et qui laisse au palais un goût de soleil. Réserve, rouge et blanc, le Bordeaux au faisan rôti. Ce sont tous deux, comme disait Odilon Barrot, des « justes milieux ». Avec le civet de lièvre, tu approcheras des Bourgognes, mais en passant par le Beaujolais. Enfin le Nuits mystérieux, l'opulent Pommard, le Romanée-Conti, cher à Gorenflot, répandront leurs rubis et leurs grenats en l'honneur du lièvre à la sauce aigre-douce, en l'honneur des terrines étagées. Avec le chevreuil et le sanglier tu atteindras le Basse-Bourgogne (Coulanges-la-Vineuse), les vins du Rhône (Châteauneuf-des-Papes) et les vins rouges italiens (Aleatico, Barolo, Barbera). Les vins blancs de ce pavs divin, tels que le Montefiascone et l'Orvieto, seront la compagnie des petits oiseaux cruellement enfilés sur des échardes de bois, odorants de genièvre, de pin et de laurier. Enfin les gibiers d'eau, un peu saumâtres et poissonneux, tels que le vanneau et le pluvier, appelleront impérieusement, peut-être, les capitales bouteilles où le Porto, le Tokay et le Sherry poursuivent, dans de riches ténèbres, des songes chargés de nostalgie.





Et le Champagne, me diras-tu ? Hélas ! le Champagne n'est pas, pour le gibier, un très serviable ami ! Tout au plus s'entendra-t-il avec le perdreau, dans des repas plus éclatants que sérieux. Et ces *cups* au Chablis qui, dans les hautes carafes, sont si jolis à voir, ornés comme un chapeau de dame, de fruits plus brillants que des fleurs ? Une fois la chasse ouverte, laisse de côté le *cup*. Tu le retrouveras avec un plaisir d'autant plus grand au printemps prochain, dans quelque restaurant du Bois, entre les bruits concurrents des tziganes et des autos. Un repas d'automne, offert, au cœur même de leurs domaines, à Bacchus et à Diane, est un événement qui mérite qu'on le considère sans légèreté. Que dis-tu ? Le gibier et le vin te font mal, et ton médecin te les défend ! Oh ! que tu es pusillanime ! Éveille en toi l'esprit de sacrifice, ct dévoue-toi. Déguste cette aile dorée et fumante, ce cuissot compact et moelleux ; vide ce verre où le cœur d'un dieu a, pour toi, versé son sang. Et puis, si cela est nécessaire, l'an prochain, tu iras passer quelques semaines à Vichy, à Vittel, à Châtel-Guyon, où tu boiras, en faisant la grimace, une eau crépitante et fade qui sentira la vase, la grenouille et le roseau.

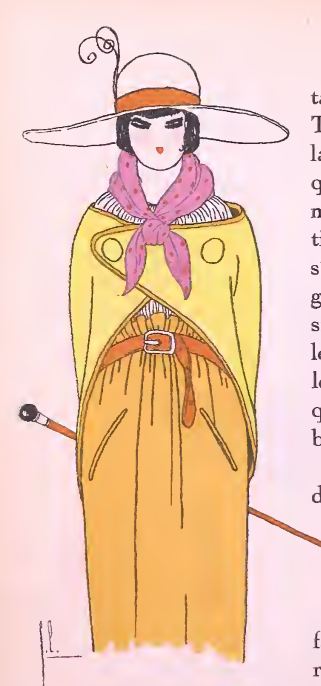
J.-L. VAUDOYER.





SUR LE COSTUME TAILLEUR

Il est évident que le costume tailleur représente notre époque ; dans de lointaines années quand on portraicturera la femme Troisième République, ce sera revêtue d'une stricte jaquette et d'une jupe de serge, car non seulement robe et coiffure se prêtent aux exigences matérielles de celles qui les portent, mais elles répondent encore plus à leur état d'esprit. Les pieuses dames du moyen âge cachaient leur chevelure sous des coiffes, les galantes du dix-huitième échancraient largement leur corsage ; nos contemporaines aux idées avancées, voulant être les égales de l'homme, s'habillent absolument comme lui, car la jupe trop étroite n'a plus l'air actuellement que d'un pantalon trop large. Pourtant la jupe



tailleur n'eut pas d'abord tant d'audace. Timide à son début, elle se tenait longue, large, gardant dans son ampleur gênante quelque chose des entraves du passé, mais elle est devenue tout à fait pratique depuis que le mouvement féministe s'est accentué : à mesure qu'il s'élargissait elle rétrécissait. Depuis l'admission des dames dans les restaurants et les professions libérales, le costume tailleur court, collant, pratique est celui qu'elles portent le plus volontiers, le jour bien entendu, aux heures de mâle activité.

Mais elles auront beau vouloir être des hommes, elles resteront toujours des femmes, ce n'est pas ce bon M. de La Palisse qui en cette occasion répand cette vérité trop connue, mais leur costume favori qui la révèle. En réalité le tailleur féminin devrait suivre le masculin; strict et sévère, il ne devrait, comme lui, que très peu varier, mais allez donc demander tant de constance aux femmes, en matière de mode surtout! N'est-ce pas là que leur caprice règne en grand maître? De sorte que nos contemporaines n'ont qu'une idée: garder le tailleur tout en le modifiant, et le porter tout en ne le portant pas. Elles en jouent comme d'un thème connu ; le tailleur a ses variations,



actuellement il en a de telles qu'il n'est plus guère reconnaissable. Jugé sévère, ennuyeux, de mauvais ton quand il est trop virilisé, il a commencé par s'agrémenter de légers détails. Sur sa ligne nette les boutons ont piqué des notes fantaisistes, des soies plus claires ont égayé le parcours rigide des piqûres, et ces timides essais d'émancipation ayant obtenu le plus grand succès, du détail on a passé à l'ensemble, c'est lui qui peu à peu s'est modifié. On a interprété à la manière féminine le costume masculin : les chasseurs, les marins, les hussards, les étudiants ont prêté leurs vareuses, leurs grands cols, leurs brandebourgs, puis, comme ce champ était forcément limité et que les personnes ainsi vêtues avaient un peu l'air échappées de revues, on s'en est vite fatigué et on est entré carrément en pleine fantaisie. Du reste, rien ne saurait mieux marquer la différence du tailleur d'autrefois avec celui d'aujourd'hui que son mode de confection ; jadis il était exécuté par des hommes, maintenant ce sont des femmes qui le créent, ne gardant que sa division primitive, le tailleur n'est plus maintenant qu'une robe en deux parties : jupe toujours courte, jaquette, boléro ou vareuse s'allongeant ou se raccourcissant selon le physique et le

caprice de celle qui le porte. Les grandes, les majestueuses, sont condamnées à la basque longue, aux couleurs sombres, aux ornements discrets; mais les petites, les trognons, les bouchons, celles pour qui la mode actuelle semble faite, se rattrapent copieusement. Leur fantaisie frise l'excentricité, mais n'oublie pas que par ces temps d'esthétique le costume doit servir à corriger les fautes de dame Nature, aussi celles qui, pourvues de jambes trop courtes désirent les allonger, s'en tiennent presque toujours au boléro; celles qui ont le désir contraire affectionnent la ceinture placée le plus bas possible; les hanches trop minces revêtent la veste persane dont la basque à godets s'ourle de fourrures; les poitrines trop généreuses se dissimulent sous de larges manches orientales. Tous les styles, toutes les époques, toutes les couleurs se retrouvent et se fondent sur le costume tailleur. Il n'est pas jusqu'à la classique amazone qui se soit incroyablement modifiée, et l'ombre de Mlle Guerra se cabrerait de surprise en voyant galoper dans une allée du Bois la Cow-girl que vous voyez ici. Il n'y a du

reste aucune bonne raison pour que nous ne l'y rencontrions pas un de ces matins. Mesdames, vous rirez d'abord d'elle, un peu plus tard vous direz « mais pourquoi pas ? » et vous finirez par la copier très exactement. C'est l'histoire de toutes les modes et il n'y en a pas de plus pittoresque et de plus amusante que celle-ci.

SYLVIAC.





Princesse Lucien Murat

Il faudrait entrer ici avec une plume majuscule.

Mais que dire qu'on ne sache? C'est un triste porteur de nouvelles que celui dont les confidences sont épointées et qui pousse un tremplin sous l'écho.

Si mince qu'elle persuade être plus longue, coiffée par Carpaccio, accoutumée à l'imprévu, elle ressemble à une rime de Banville. Elle invente des choses que la foule décalque et provoque des modes qui vont des cheveux aux pieds, du turban au tango. C'est de son point que se tire la ligne qui aboutit. Mais si on la salue à la source, on adultère ce qu'elle conçoit, et si on perpétue ce qu'elle tente, on pervertit ce qu'elle touche. C'est le péché du rare qu'il se laisse bousiller à la hâte. L'idée qu'elle drape lui revient attifée et le singulier reparaît au pluriel. Le brocart se transforme en pilou, le bombassin en madapolam et le lampas en rapatelle.

Il n'importe. Déjà d'autres fantaisies admirables la requièrent : elle a porté des perruques de couleur, et les femmes des barbares, clignant des yeux

à la façon des musaraignes dans le soleil, se touchant du coude, rognonnent. Demain pourtant ces hordes serviles poseront des toitures en chanvre bleu sur les poutres de leurs cerveaux inhabités. Là encore, elles appliqueront la règle. Qu'elles endimanchent l'exceptionnel, c'est le précepte de leur tribu.

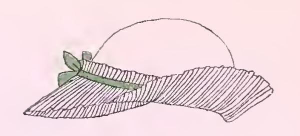
Mais ces simulacres ne rencontrent chez elle aucune corde. Ils ne l'exaltent ni ne l'accablent. Elle est à une égale distance du pinacle et du pilori. Et si, à la pensée du pastiche, elle a libéré un sourire, c'est comme sur l'étang vient s'écarter un cercle, fait d'une bulle oubliée.

Plutôt, dans un atelier qui tire son jour d'un jardin intérieur, elle peint. Debout contre la toile, elle chasse, avec un art certain, les couleurs. Mortes à gauche sur la palette, elles deviennent à droite, confisquées par son pinceau têtu, lumières, transparences. Et brusquement elle épingle l'expression. Elle la prolonge. Elle ramasse tout ce que son modèle sécrète. Elle le confesse intégralement.

Elle ne préfère à ces minutes que celles où l'Orient la talonne. Pour avoir, des Indes au Caucase, en traversant la Perse, poursuivi sept printemps successifs, elle est maintenant cernée par tant d'images et de parfums : les villes de faïence, les frises des chameaux dépassés le jour et qui vous rejoignent à la halte du soir, le thé, l'opium, les porteurs pressés autour des citernes comme des mouches qui tettent un œil, le désert blond, les troupes d'embaumeuses, le Ghilan gonflé d'odeurs de pluie, la mer Caspiennne et le Caucase enfin, où dans ses terres, au milieu des clameurs et des torches. elle est accueillie par des adolescentes à cheval, vêtues de soie, descendues de leurs villages lointains qui sont des colliers roses aux cous musculeux des montagnes.

André PUGET.





LES PLISSÉS

Le Dieu Pan, à la place même où tomba la nymphe Syrinx, dans les eaux du Ladon, coupa, dit-on, les roseaux pour fabriquer un instrument auquel il donna le nom de sa bien-aimée. Et depuis ce temps, quand le bruissement lointain du vent siffle à travers les forêts de pins du Ménale, les pâtres arcadiens croient entendre la flûte de Pan...



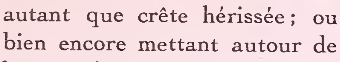
De cette Syrinx antique, naquirent, à n'en pas douter, les frissons harmonieux des voiles appelés « plissés ».

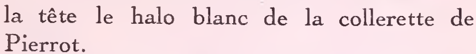
Parfois ils traînent comme les vagues sur l'onde, en un bruissement discret, à la traîne d'une robe; ou bien, imprévus, inégaux, ils s'appliquent au corps, le mettant à nu, tel le voile de Samothrace.



Partout, en ce mois frileux, apparaissent des fins et des moins fins plissés, jouant la

blouse de Jocrisse à l'intérieur d'un habit à gros boutons, ébouriffant le bas d'une manche autant que crête hérissée; ou bien encore mettant autour de la tête le halo blanc de la collerette de Pierrot.





Ils sont féminins, compliqués et chantants, ces étroits tuyaux d'orgue qui font murmurer les étoffes, chacune avec sa mélodie différente, comme les oiseaux dans le feuillage, alors que le printemps fleurit.

Les plissés à l'antique, tels ceux de l'Arige vainqueur, n'auront pas le même chant que les plissés prévus et guindés du gros de Tours ou du broché; de même que les plissés Trajan, disciplinés comme les guerriers du temps, se différencient de ce plissé de jupe *à la paysanne*, ondoyant et léger telle une feuille de fougère.

Ce mirliton de tulle qui monte, régulier et transparent, le long d'une fine silhouette, a l'air du grand escalier de cristal d'un château décrit par Perrault.

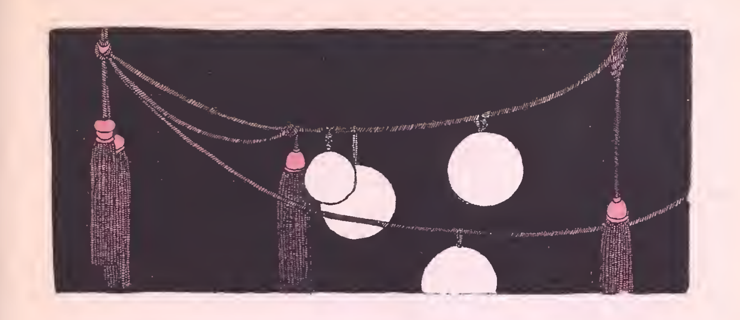
Mais les femmes sont excessives autant qu'inconstantes, pour le plus grand bonheur du marchand de frivolités; aussi, non contentes de plisser leur fichu, de plisser leur jupe et de plisser leurs basques, elles en sont arrivées à plisser leurs

couvre-chefs : chapeaux de lampe, cache-pot, fleuris ou moelleusement enroulés de fourrure, tous, ou peu s'en faut, apportent à la physionomie l'auvent d'une passe inspirée du chalumeau divin.

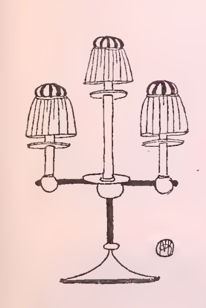
Soit ! plissez et replissez vos dentelles et vos tulles, vos nattés et vos pékins; mais ne plissez jamais ce joli front lumineux et pur comme la fraîche brise matinale, que personnifie le dieu au pied de bouc.

Jeanne Ramon-Fernandez.





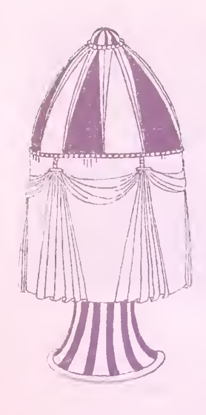
LA FIN DES LUSTRES



Lasses de voir leur joli teint blêmi par le dur éclat des lampes électriques, les mondaines ont déclaré la guerre aux lustres, aux appliques. Plus de lueurs brutales ni de girandoles aveuglantes, il faut qu'une clarté adoucie, tamisée, baigne les recoins ombreux du salon.

On a décroché les fers forgés, les pendeloques de cristal qui paradaient au plafond, et sport nouveau, passe-temps charmant, chaque maîtresse de maison s'ingénie à réaliser pour son home un éclairage inédit...

Il sied, tout d'abord, de disperser ingénieusement les points lumineux. Le lustre banni, les ampoules élec-



triques épandront leur pâle auréole dans les coins les plus inattendus. Il n'est pas actuellement de bibelot transparent, de vase de cristal, qui ne voie son intimité violée par la pénétration des insidieux fils... La plus modeste bonbonnière devient lumignon, les Saxe fragiles, les Sèvres délicats, les doux Copenhague s'enrichissent de commutateurs savamment dissimulés. Et, vers cinq heures, vous voyez soudain la pénombre amicale du salon resplendir de lueurs fantomatiques... Les yeux de tel hibou en forme de vide-poche vous fixent étrangement; l'éléphant de jade, dans sa vitrine, s'illumine mystérieusement, le cheval de verre, ramené de Murano, s'enflamme d'une apothéose glorieuse, et cela réalise des effets chromatiques, insoupçonnés et délicieux.

Ces tentatives artistiques sont aujourd'hui le fin du fin et rien n'est aussi amusant que de combiner les lueurs au mercure ou la lumière froide dans quelque vieux reliquaire orfévré ou au fond des bassinoires de cuivre martelé.

Les anciennes torchères de bois doré, les pieds de lutrins, les candélabres massifs des chapelles désaffectées servent de support à des couronnes d'ampoules.

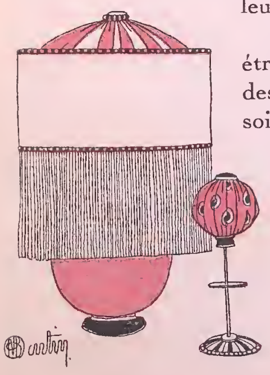
Des colonnes torsadées provenant d'authen-



tiques Trésors soutiennent la course errante des conduits métalliques. Je connais un salon où un vénérable saint Jean-Baptiste en bois sculpté, datant du XVème siècle, promène au haut de son bâton pastoral une petite rampe de lampes à incandescence. Autre part, c'est une Adoration des Mages, Renaissance italienne, qui brille de la somptuosité des ampoules à haut voltage. C'est, à proprement parler, faire prendre à ses visiteurs les Messies pour des lanternes.

Les lampes de Vieux-Chine, les Delft, les Rouen, sont habillés à la mode du jour. Quelque petite cousine peindra de ses mains habiles un vaste abat-jour où seront reproduits à l'aquarelle les motifs décoratifs mêmes de la précieuse potiche.

De superbes pièces de Satzùma sont aussi surmontées d'un monumental abat-jour, et des vols de grues éploieront leur onduleux sillage sur le satin tendu.



Des poteries de Nabeul, des vases étrusques brillent à nouveau sous l'éclat des lampes électriques adouci par les soieries passées des lampas, des brocarts.

Fantaisie délicieuse, voici un vase de cristal où trempent des mimosas et des roses. Au-dessus, trois lampes électriques irisent l'eau dormante, sous la paisible protection d'un dôme satiné. Et les fleurs, pâmées et agonisantes, s'enivrent de la caresse de ce soleil factice.



A gauche, à droite, dans les angles du salon, sur les étagères, dans les vitrines, partout doivent poindre de minuscules sources lumineuses, et l'invité pénétrant dans cet antre mi-obscur, se dirige à tâtons vers la maîtresse de maison, tel le petit Poucet cherchant de ses yeux apeurés la lumière de l'Ogre des légendes.

Tâchez de parvenir au port sans trop briser d'objets précieux ni broyer des pieds féminins non moins précieux... Et surtout n'hésitez pas à accorder en passant vos dévotions au portrait de la maîtresse de céans qui, tel une icone vénérable, resplendit au fond avec, devant son cadre d'or, trois ampoules électriques — non voilées celles-ci...

Et la vasque, discrète, amicale, règne en maîtresse, la vasque translucide et pâle, veinée de fauve ou d'or, onyx, marbre, albâtre ou stuc... Vasques aux courbes harmonieuses, pendues par des chaînettes aux anneaux tressés, ou dressées sur des colonnettes ajourées. Et quelle variété de tonalités changeantes nous offrent ces urnes lumineuses : verres troubles, émaux irisés, cornalines, agates, opales...

Une noble dame de mes amies a, tout récemment, rapporté du Caire, pour s'en faire une vasque électrique, une... tétine de chamelle. Ne souriez pas, c'est authentique... A vrai dire, ce luminaire d'un nouveau genre est d'un chic racorni et un tantinet macabre... Mais il est fort original. N'est-ce point suffisant?

Pierre de TRÉVIÈRES.



LA MODE ET LE BON TON



IL est du meilleur ton d'être en noir cet hiver, et je m'en réjouis, car rien n'est plus seyant et ne peut mieux faire valoir le teint et la taille d'une femme que ces ensembles sombres éclairés d'un peu de tulle blanc, soit en gilet, soit en collerette.

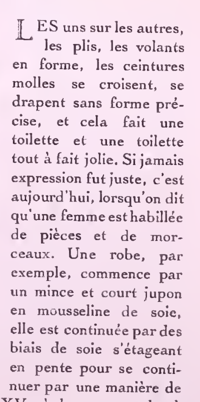
NOUS semblons dire adieu à ces paniers ridicules pour adopter des modes plus classiques, moins *inconnues* peut-être que toutes les folies lancées depuis quelques mois ; il me paraît que la femme se *range* en revenant aux modes « dix-huitième », qui, sans être beaucoup plus raisonnables que les nôtres, du moins étaient plus seyantes... et plus amples.

IL y a cependant un point sur lequel ne s'accordent peut-être pas notre temps et le « dix-huitième », c'est celui de la taille. Nos élégantes portent des plis, des fronces, des décolletés mutins appelant la mouche ; elles portent le tricorne exquis, et tout cela avec une taille orientale... C'est pour le moins inattendu. En tous cas, ce n'est pas plus laid ; ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit. Les femmes ont ainsi l'air de dames de Trianon qu'aurait peintes Jordaens, dans leurs nattés de soie et leurs brocarts feuillagés.

PAR contre, je vois d'autres silhouettes aux attitudes lâchées, entortillées dans une soie noire sur laquelle flotte un vêtement de velours blanc ourlé de fourrures. Ni ouvert, ni fermé, laissant entrevoir un décolleté outré, le devant de ce vêtement qui a l'air trop grand toujours pour celle qui le porte, est piqué à la taille

d'une énorme fleur de soie violente ; c'est un contraste amusant.

LA dentelle ne fut jamais plus triomphante, puisque nous la retrouvons partout : sur les robes d'après-midi, sur celles du soir, sur les fourrures, partout, partout — tout autant que la mousseline de soie — teintes l'une et l'autre dans les coloris de la robe qu'elles accompagnent. On arrive à les mélanger si bien au tissu qu'il est difficile de les distinguer d'une soie ou d'un velours, ce qui est une des jolies adresses de la mode.



LES uns sur les autres, les plis, les volants en forme, les ceintures molles se croisent, se drapent sans forme précise, et cela fait une toilette et une toilette tout à fait jolie. Si jamais expression fut juste, c'est aujourd'hui, lorsqu'on dit qu'une femme est habillée de pièces et de morceaux. Une robe, par exemple, commence par un mince et court jupon en mousseline de soie, elle est continuée par des biais de soie s'étageant en pente pour se continuer par une manière de jaquette Louis XV, à basque ample, à manches courtes et bordées de chinchilla. Une autre, enroulée de soie souple autour des jambes, avec deux petits tabliers de mousseline de soie bordée de zibeline qui monteront derrière se retrousser en un pouf... ce pouf dont il ne faut jamais parler, de peur qu'il ne revienne s'installer parmi nous pour de bon.

LES robes à double effet de transparent sont jolies; on en voit beaucoup avec des tuniques de dentelle ou de tulle brodé qui s'éclairent tout à coup d'une doublure blanche ou rose à mi-partie du corps.

EN somme, rien de nouveau pour le jour durant tout ce mois.

Pour le soir, les corsages de tulle ont tout accaparé. Quand je dis corsage, c'est une façon de parler, car tout au plus un nuage de tulle voile-t-il le buste. Avec la mode qui supprime le corset, vous voyez d'ici ce qui peut rester d'une robe sur le corps, les jupes fendues devant ou sur les côtés laissant de plus en plus voir les jambes.

FRONTS découverts, chapeaux tout petits, campés de travers mais non plus enfoncés, sinon dégageant enfin l'une des tempes pour laisser voir la racine des cheveux.

TOUS les détails de la toilette sont précieux : parapluie, sac et souliers ; chacun de ces détails atteint des prix fous, aussi est-il permis, lorsqu'on suspend à son bras un réticule de mille francs et un parapluie de cinq cents, d'arpenter la rue de la Paix avec un petit trotteur de deux cents francs... « Un tailleur inouï, ma chère, que m'a indiqué Margot avec défense de donner son adresse à d'autres. Je le regrette, hélas ! sinon vous auriez expérimenté sa coupe épatante, ma chère, inouïe, songez donc, deux cents francs, c'est à n'y pas croire. N'est-ce pas qu'il est réussi ?

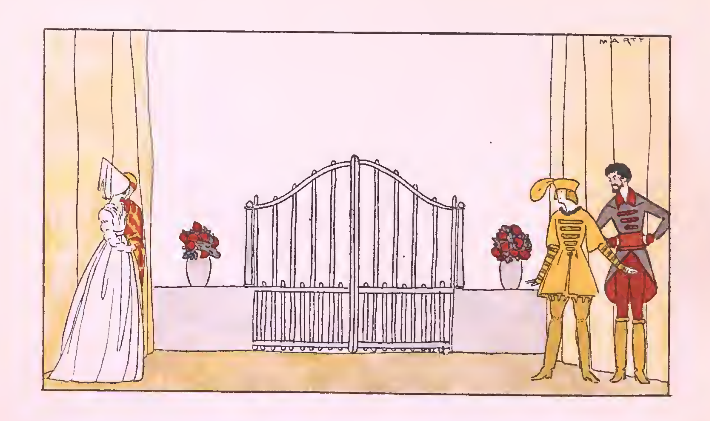
NADA.



LE GOUT AU THÉATRE

C'EN est fait, et la mode est déclarée. Les costumes que l'an passé, au moment du *Minaret,* nous jugions faits tout au plus pour couvrir des sultanes ou des almées, sont devenus la toilette naturelle des femmes et des comédiennes. Nous souffrons, que dis-je, nous exigeons que les draperies s'éloignent du corps, soit qu'elles se relèvent un peu lourdement au-dessus des hanches, soit qu'un bord de fourrure ou une cerclette les en tiennent écartées. Que l'on considère Mme Marthe Régnier ou Mme Lender dans *Institut de Beauté,* Mme Fonteney dans le *Veau d'Or,* ou les élégantes anonymes que l'on croise dans les couloirs, toujours les simples, doubles ou triples volants, évasés à la façon d'abat-jour, s'étagent sur les fourreaux. Seules, Mmes Dorziat et Van Doren, dans *Samson,* échappent à la contagion : la première par la souplesse tranquille et presque rectiligne de ses toilettes, la seconde par son aspect de cariatide, avec de souples plis de tulle qui flottent autour de ses bras noués, et ses jambes rejointes qui semblent porter le buste comme un socle.

Au Théâtre-Français, dans la reprise de la *Marche Nuptiale,* Mme Piérat a su accommoder avec un tact sûr chacune de ses toilettes aux moments successifs de l'action ou des sentiments. Correcte et un peu rétrécie dans son tailleur gris de jeune fille provinciale, elle sait garder dans l'élé-



gance parisienne la note discrète et virginale que commandait son personnage. Et puisque nous parlons des adaptations du costume au drame, il faut signaler, dans le *Chèvrefeuille* de M. d'Annunzio, les toilettes de Mme Bady, si justement intermédiaires entre la robe et le costume et qui semblent, en se tenant toutes proches de notre goût et de nos exigences, n'appartenir à aucune époque : robe de gaze brochée d'or, avec larges manches souples en mousseline ; robe de velours vert garnie de fourrure, somptueuse et tranquille, mi-vénitienne, mi-parisienne ; toque drapée garnie de longs paradis couchés qui eût pu figurer à une fête des Borgia, et que l'on voit aussi bien au *five o'clock* de l'hôtel Ritz.

* * *

Puisque l'actualité dramatique nous en laisse un peu le loisir, revenons maintenant au sujet que nous avons indiqué dans notre dernière causerie. Autant que des généralisations peuvent être proposées, la mise en scène moderne a passé jusqu'à présent par trois phases. D'abord les décors que nous pourrions appeler *réalistes*, ceux qui tendent à la reconstitution exacte et matérielle du milieu, à la reproduction littérale des paysages, des architectures, des accessoires. MM. Antoine et Albert Carré, qui sont les maîtres de cette manière, l'ont poussée jusqu'à son extrême limite de précision et de minutie. Et des artistes comme MM. Amable et Jusseaume viennent d'en donner à la Porte-Saint-Martin le plus complet spécimen. Au



dernier acte du *Chèvrefeuille,* par exemple, une vraie terrasse entourée de vrais escaliers domine une masse de vrais cyprès. Et chaque arbre existe réellement en bois et en toile, construit et coloré selon son plan.

Ensuite vinrent M. Reinhardt, les Russes et la tentative si heureuse de M. Rouché au Théâtre des Arts. Sous des formes différentes on nous a montré la mise en scène réaliste simplifiée et stylisée. Simplifiée en ce que le décor se trouvait, en quelque sorte, dépouillé de sa solidité et de sa profondeur. Au lieu de reproduire les objets dans leur consistance et à leur plan, le décorateur les reportait sur la toile de fond ; ce qui avait été tangible devenait seulement visible ; une perspective suppléait aux plantations ; c'était œuvre de peintre, non plus d'architecte. C'est d'ailleurs en confiant leurs décors à des peintres, et parfois à de grands peintres, que les Russes ou M. Rouché ont su leur procurer une harmonie et un style, et nous offrir des tableaux véritables au lieu d'adroits trompe-l'œil.

Maintenant nous en sommes à la troisième époque, aux décors qu'on pourrait appeler *symbolistes.* Il ne s'agit plus de reproduire un milieu, mais d'en donner l'illusion. Le décorateur ne reconstitue plus les objets dans leur consistance matérielle ni même dans leur apparence colorée ; il cherche, par les procédés les plus simples, à créer une impression qui en soit l'équivalent sentimental. Plus de plantations, plus de tableau. Une toile neutre, quelques plis d'étoffe limitant les espaces et que les éclairages seuls diversifient ; au premier plan, les seuls ustensiles indispensables à l'action. Des expériences déjà nombreuses ont prouvé que cette sobriété de moyens créait une atmosphère indécise et poétique. Le théâtre du Vieux-Colombier nous a montré, à notre surprise, qu'elle pouvait également convenir à une action moderne, fût-ce à une action aussi précise et resserrée que celle du *Pain de Ménage.* Un rideau gris, un petit canapé, un fauteuil, une table, une lampe, et le texte aigu et plein de Jules Renard était apporté à la salle dans toute sa force et son intégrité.

Pelléas et Mélisande, monté par M. Albert Carré, fut jadis un des chefs-d'œuvre de la décoration réaliste. Et cependant, si l'on voulait rechercher les principes et les moyens de la décoration symboliste, on les trouverait peut-être dans le théâtre de



M. Maeterlinck. De part et d'autre, on suggère au lieu de représenter : l'évocation remplace la description. D'ailleurs, même en littérature, quel est le procédé efficace pour communiquer la vision d'un milieu ? Est-ce de le décrire, c'est-à-dire d'en retracer littéralement tous les détails ? Est-ce de condenser en quelques mots évocateurs l'émotion qui s'en dégage ?

∴

Et cependant, salle Gaveau, tandis que Mlle Chasles illustre de tableaux vivants l'histoire de la danse depuis deux cents ans, Mme Yvette Guilbert chante...

LISE-LÉON BLUM.



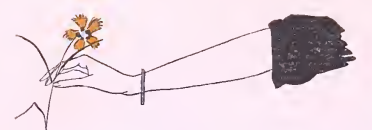
CADEAUX

FINIS, la poche de chocolats et le sac de marrons glacés, finie aussi, la gerbe d'œillets toute nue ou enveloppée de papier de soie, c'est-à-dire abandonnés, comme étrennes démodées, à la bourgeoisie bourgeoisante, aux gens de peu, au Marais, à la province (Pouah !).

— Hé quoi, cher, vous alliez entrer dans cette confiserie, d'ailleurs excellente et de bonne renommée, commander vos cadeaux de nouvel an ?... De grâce, n'en faites rien ! Je ne pourrais plus rester de vos amis. Les hommes chic n'achètent plus, à la fin de l'année, les bonbons pour les bonbons, ni les fleurs pour les fleurs : c'est à la portée de tout le monde. Ils vont dans des magasins d'art moderne, se donner la peine de dénicher entre cent (on ne se fournit pas à la grosse, que diantre !) des bagatelles originales, des bibelots d'un tour un peu neuf, et s'ils tiennent absolument aux pralines, ils les offrent, du moins, dans une boîte coloriée avec esprit, ou s'ils font à une poignée de *Maréchal Niel* l'honneur de les choisir, il les enverront en tout cas à la dame de leur pensée dans quelque vase élégant, recouvert lui-même d'un semis éclatant de roses peintes... J'ai dit.

Les boîtes peintes, les verreries peintes, les poteries peintes... Voilà, en effet, les troupes fraîches qui, en 1914, dans le drame annuel des étrennes, ont vaincu la vieille livre de chocolats, comestibles, il est vrai, mais non pas coloriés ! Aimez-vous la peinture ? On en a mis partout ; et qui s'en plaint ? Une simple boîte ronde à tulipes écarlates sur fond blanc rayé de vert... comme vous avez envie de fourrer des choses dedans ! Un vulgaire





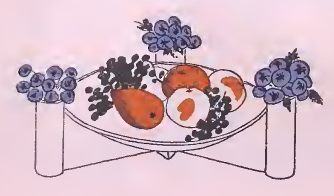
pot de fleurs en grès, qui, à cause de son excessive rusticité, n'avait pas accès au salon, comme il brille, maintenant, sur la table de Madame, fier de sa robe à palmes et à fleurettes ! Quant à ce gros flambeau, sur son pied de bois bleu et noir, il va éclairer, j'en suis sûr, quelque coin de féerie : on le portera très haut devant le prince Charmant. Et les « merveillettes roses », à la Ronsard, qui courent sur les flancs de cette jardinière suspendue, voisinent harmonieusement avec les plantes qui en retombent.

Ah ! seulement, il faut de la naïveté dans le coloris, quelque chose de juvénile et qui sente les parterres ! De tels « décors » réclament de l'ingénuité champêtre : on dirait que Rosette a préparé ces cadeaux pour Perdican... qui en comblera Camille.

Un, surtout (surtout est adverbe, ici) : toute une cueillette de ronds de serviette en étoffe, ayant la forme d'une rose avec ses tiges, ses boutons et ses feuilles. Je les ai vus chez un « faiseur en renom » : j'ai failli les respirer. Ces exquises frivolités, malgré leur modeste valeur, sont agréées avec joie par les belles madames où l'on dîne, et qui font plaisir à leur tour en les offrant à leurs invités. Chacun garde son rond. C'est charmant. On peut se croire de la maison... et l'on a l'illusion d'emporter l'argenterie.

Je n'en ai pas fini avec le chapitre des fleurs imitées et, comme je ne doute point que vous n'ayez des amies intimes, sachez, Monsieur, que vous pouvez faire présent d'une douzaine de mouchoirs de batiste, tout mignons, où un enfant a peint, de vives couleurs, une rose entr'ouverte. Il est agréable de se moucher dans les plis d'une souple aquarelle et d'une rose sans épines.

En dépit de cette abondance de petites choses charmantes, seriez-vous encore en peine de choisir ? Eh bien, voici des sachets parfumés, des cristaux de Venise — buées de la lagune montées sur tige — des boîtes à pommade en verre nacarat qui semblent des soleils couchants en miniature et, en verre aussi, de fins petits chevaux, hauts comme la main, soufflés par quelque prestigieux animalier de l'école muranienne ; je dirais volontiers que ces bais minuscules, piaffant

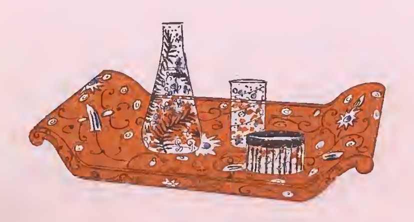


comme les pur sang de Constantin Ghuys, forment d'exquis brinborions d'étagère. Mais il n'y a plus d'étagères.

Et, sans doute, je le reconnais, de tels objets, couvertures de livres, plateaux historiés, boîtes et verres, sont des objets bien menus, pour maîtresses de maison dont les menus sont brefs. Mais les magasins de bon ton, celui de Martine, surtout, foisonnent en étrennes plus « sérieuses » : coupes d'albâtre, *pergolas* de table, vases opulents qui servent à la fois, avec leurs branchages d'or, de lampes électriques et de brûle-parfums, jattes à fruits en terre émaillée, flanquées comme un donjon de trois porte-bouquets en poivrière, pots énormes, à trois bulbes, qui reposent sur des socles en mosaïque et d'où s'échappent de hauts branchages noirs... Et il y a aussi, au pied de fières jardinières en fer forgé, des coussins somptueux, tissus de tout l'or et de tout l'argent des contes arabes, et que nos dandys, friands de turqueries comme ceux d'autrefois, feront porter chez leurs belles par de petits nègres tout empanachés.

Et ils souriront, le jour de l'an, s'ils croisent sur leur chemin M. Birotteau et sa dame, rouges et essoufflés, serrant sous leurs bras en anses leurs ridicules cornets de marrons glacés.

Carlos Fischer.



EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. 11. — *Costume tailleur de fantaisie. La jupe très foncée est en taffetas et le boléro en drap d'or.*

⁂

Pl. 12. — *Manteau du soir en velours bordé de fourrure. Robe du soir en mousseline de soie brodée de diamants, terminée, en bas, par des effilés de diamants et agrémentée d'une tunique courte en mousseline de soie sur fond de crêpe de Chine blanc.*

⁂

Pl. 13. — *Cette robe de promenade n'est autre qu'un amusant pastiche du portrait du général Caron d'Hévilly, par Louis Gauffier, qui figura à l'Exposition des élèves de David. Comme dans les costumes des cavaliers de l'Empire, la jupe et le dolman sont garnis de fourrure, de soutaches et de brandebourgs.*

⁂

Pl. 14. — *Costume tailleur de Worth en velours marron, doublé de crêpe de Chine brique et garni de renard de Virginie.*

⁂

Pl. 15. — *Cette robe du soir de Chéruit se compose d'une tunique en charmeuse recouverte de dentelle, et d'une jupe en velours. Le manteau lamé or est garni d'une étole en zibeline.*

⁂

Pl. 16. — *Voici une robe de dîner de Doucet. Elle est composée d'un fourreau de satin noir et d'une double jupe de gaze. Le corsage est un châle de filet noir brodé de roses et de feuillage d'argent.*

⁂

Pl. 17. — *Cette robe d'après-midi de Dœuillet est en serge bleu marine, avec une tunique plissée. Le petit gilet est en satin blanc et la ceinture en pékiné écossais.*

⁂

Pl. 18. — *Manteau du soir de Paquin en velours noir et velours rose, garni de dentelle d'argent et bordé de renard gris aux manches et au bas de la jupe.*

⁂

Pl. 19. — *Manteau du soir de Paul Poiret en velours rouge et en hermine.*

⁂

Pl. 20. — *Robe de Redfern pour danser le tango. C'est une gaine de perlé or et rouge serrée par une longue écharpe en velours amaranthe qui vient se nouer, en bas, par derrière. Le corsage est en tulle.*

⁂ ⁂ ⁂ ⁂ ⁂ ⁂ ⁂ ⁂ ⁂ ⁂ ⁂ ⁂ ⁂ ⁂ ⁂ ⁂ ⁂ ⁂

Imp. G. Kadar. *Lucien Vogel, Directeur-Gérant.*



L'AUMONE

Tailleur de fantaisie





"COROMANDEL"

Manteau et robe du soir

Pierre Brissaud 1913.

EN TENUE DE PARADE

Robe d'hiver pour la promenade

LA SÉANCE DE PORTRAIT

Robe d'après-midi de Worth

QUI DOIS-JE ANNONCER ?

Robe de visites de Chéruit



S'IL NE VIENT PAS, NOUS SERONS TREIZE...

Robe de dîner de Doucet

MARTY·13

LES SŒURS DE LAIT

Robe d'après-midi de Dœuillet



GEORGE BARBIER

LA JOUEUSE DE THÉORBE

Manteau du soir de Paquin



LE MANTEAU DE POURPRE

Manteau du soir de Paul Poiret



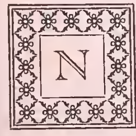
L. Sirinyl

LE FRISSON NOUVEAU

Robe de tango de Redfern



LA FEMME ET LES SAISONS



Nul n'ignore qu'elles portent, l'été, des chapeaux de velours, et des chapeaux de paille quand vient l'hiver. J'ai cru qu'elles obéissaient au désir de s'entraîner, de s'endurcir. Elles aiment tant le sport! Elles sont fières du biceps et de l'ampoule. Pourquoi ne s'attacheraient-elles pas à braver le froid et la chaleur? Elles renonceraient à se glorifier d'un corps délicat pour s'enorgueillir d'être insensibles à la glace et à l'ardeur du soleil, comme les boxeurs qui encaissent les coups sans sourciller. Je suis tout prêt à admirer leur vaillance.

Mais ma petite amie m'a confié que ses pieds charmants sont presque paralysés et que ses jambes sont gercées. Je ne puis vérifier. Ma petite amie n'est qu'une amie. Elle s'est approchée du feu. Elle tend vers les flammes ses jolis pieds et je constate qu'elle est chaussée de souliers plus que décolletés, et je vois que ses bas sont fins comme une toile d'araignée, et j'observe que sa jupe s'ouvre sur ses bas diaphanes. Ma petite amie est vêtue d'une jupe qui s'applique presque directement sur son corps. Son corsage, largement ouvert, dévoile son cou, et, quand elle fait un mouvement, j'aperçois ses épaules ou sa gorge. Ses manches sont transparentes pour que j'admire ses bras. Elle me prie de placer encore quelques bûches et, bientôt, elle sourit :

— Ça va mieux! Je ne sais pas ce que j'ai : je grelotte. Je ne parviens



pas à me réchauffer. Il faut absolument que je consulte mon médecin.

Je soulève le rideau pour jeter un regard sur le thermomètre extérieur : il y a cinq degrés au-dessous de zéro. J'entends bien que ma petite amie a un manteau de fourrure. Mais il ne faut pas qu'il descende trop bas. Il faut que les jambes ne soient pas protégées. Sans doute, quand elle était une fillette, ma petite amie portait des chaussettes, quelle que fût la température, pour se conformer aux lois d'hygiène qui nous venaient d'Angleterre. Et je contemple avec attendrissement cette pauvre petite amie que les lois familiales et mondaines obligent à toujours grelotter. Si elle était née dans une société moins élégante, elle aurait eu, quand elle était une enfant, des bas tricotés, des chaussons de Strasbourg, des sabots, des galoches. Mais la fortune de ses parents lui a imposé l'héroïsme de la nudité en hiver et, en été, le poids du velours et des fourrures. Je la regarde. Elle ne semble pas curieuse d'athlétisme ; elle ne courrait pas, nue, sur une piste neigeuse, comme font les élèves de Reims. Elle se conforme seulement à un code qu'elle ne discute pas, mais dont elle souffre. Il faut agir comme tout le monde, c'est-à-dire comme toutes ses amies, afin de ne pas ressembler au commun des mortels.

Il est réservé aux pauvres diables de souffrir des jours rigoureux, comme de la faim. L'élégante échappe à ces contingences. Elle brave les variations atmosphériques. Sa toilette est un défi aux puissances qui règlent les saisons. Apollon qui guide le char du feu, Jupiter qui déchaîne la foudre, Borée qui souffle la tempête n'ont nulle influence sur la femme. Elle prend un malin plaisir à les railler. Elle dit aux immortels :

— Vous croyez m'importuner en répandant sur la terre la neige. Regardez-moi : j'ai trop chaud ! Vous dardez sur moi vos rayons. Voyez donc : j'ai trop froid !

Elle ne dit pas la vérité ; mais il est des mensonges sublimes.





Notre éternelle compagne a l'esprit de contradiction et nous en pouvons être irrités. Mais, quand elle s'adresse à un ami, son entêtement nous paraît de la volonté, sa mauvaise foi de la logique. Et, quand c'est contre les divinités qu'elle s'insurge, nous ne pouvons lui refuser toute notre admiration. Elle a la beauté morale du grand révolté qui s'appelait Prométhée. Pour châtier son esprit d'indépendance, on attacha à sa personne un oiseau vorace qui lui becquetait le foie. Les dieux se vengeront encore. Ils enverront vers les femmes des volatiles imperceptibles qui les piqueront, qui leur infligeront des douleurs semblables aux rhumatismes. Mais elles ne cèderont pas. Elles chercheront des soulagements dans les stations thermales. Prométhée aurait victorieusement résisté à l'Olympe s'il avait pu aller, chaque année, à Vichy.

Ma petite amie n'a plus froid. Elle est heureuse. Elle a retrouvé la force de parler. Elle me confie que cette mode convient aux femmes qui ont leur automobile. Elles passent de l'appartement dans la voiture bien chauffée qui les attend sous la voûte. Mais les malheureuses qui doivent avoir recours au taxi? En rougissant, ma petite amie me rappelle qu'elle est au nombre de ces malheureuses. Je ne l'ignore pas; pourtant elle a honte de l'avouer comme si un indiscret pouvait entendre.

— Et m'expliquerez-vous, dit-elle, pourquoi "le taxi" n'est jamais chauffé? Jadis le fiacre à cheval était chauffé!

C'est un problème que je ne me charge pas de résoudre. D'ailleurs, elle est prête à braver de nouveau le froid. Elle me quitte après avoir fait quelques réflexions charitables sur les miséreux qui souffrent de l'hiver, car elle est très bonne :

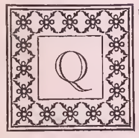
— Hélas! soupire-t-elle, il y a des femmes qui n'ont pas de quoi se vêtir et il gèle!

J'approuve sa pitié, tout en regardant son corsage diaphane, sa jupe légère et entr'ouverte, ses bas transparents et ses souliers de bal. Et, tandis qu'elle descend l'escalier, je me demande si elle ne veut pas souffrir comme les pauvresses dont elle vient de parler. Elle pense peut-être que bientôt l'inégalité sociale sera supprimée. La fortune n'existera plus. Elle se prépare sans doute à l'avènement de cette ère d'équité. Et qui sait si elle ne veut pas, par un sentiment chrétien, supporter déjà les épreuves que subissent ses sœurs dépourvues d'argent? Dieu a toujours employé des moyens détournés pour ramener les âmes au bien, et il ne faut pas oublier que les vues de la Providence sont impénétrables.

NOZIÈRE.



ARMÈNE OHANIAN



Quand le rideau fut tombé une dernière fois sur cet enchantement, il y eut dans la salle délirante comme un frisson d'inquiétude. — Où cette Danse sacrée qui prend les âmes autant que les sens pourrait-elle se produire? Où réunir le public de délicats, de grands seigneurs et d'artistes, de patriciennes et de poètes, qu'exigent ce spectacle de songe, ces visions de secrète détresse et de déchirante volupté?... Que n'êtes-vous de ce monde, Louis II, roi de Bavière? Vous eussiez recueilli, mieux encore que nos salons persans et nos dames à turbans, cette fleur précieuse, éclose au ciel vert d'Iranie, Armène Ohanian, et vous eussiez trouvé pour l'harmonie pensive de ses danses la seule assemblée qui convînt.

L'harmonie... Il nous semblait qu'Isadora et Nijinsky nous avaient tout révélé du triple accord des gammes, des sentiments et des lignes, exprimé par une chorégraphie inspirée. Et voici que s'ébauchent d'injustes parallèles, et que les attitudes dionysiaques de l'une, l'aérienne saltation de l'autre, nous paraissent aujourd'hui manquer de naïveté ou simplement d'idéal. Tant est mélodieux le rythme de ces danses persanes, transpositions raffinées des chorégraphies primitives, interprétations linéaires des antiques miniatures, évocations stylisées des fantômes de palais perdus dans les jardins de roses roses, des champs d'as-

phodèles et de pavots blancs, tapis à l'ombre des bleus minarets, du soleil mortel, des farouches solitudes, des mirages qui ont charmé l'enfance des ancêtres.

Nous n'avons plus sous les yeux un Orient de bazar, voire de ballet russe. Ils sont loin les ilotes ivres de *Shéhérazade ;* évanouie, l'orgie noire et grossière. Qu'Armène Ohanian danse *aux pieds du Maître* ou qu'elle mime la *Courtisane,* elle traduit l'âme voluptueuse, mais hautaine, du nostalgique Islam. Tandis qu'elle tend ses bras résignés à son maître, son cœur s'élance vers celui qui est loin du harem, et ses gestes s'égrènent, retombent comme les fleurs d'une guirlande mystérieuse, offerte à l'ami lointain... "*Ainsi,* commente la jeune Iranienne, *ainsi les saules pleureurs, dans les jardins enchantés de la Perse, pleurent l'eau des étangs et baignent leurs chevelures de larmes silencieuses. Car ils savent que jamais les murailles inflexibles de ces jardins merveilleux ne laisseront le vent frais et libre caresser leurs branches trop sensibles...* "

Au bruit strident des crotales, elle danse, la petite *Courtisane,* elle tombe à genoux, car elle est lasse de joie charnelle et de souffrance intime, elle danse avec ses bras, avec ses mains, avec ses doigts, son torse nerveux, son cou de cygne, son beau visage fermé, et surtout ses cheveux, ses cheveux frénétiques, qu'elle agite avec désespoir, telle Gorgone expirante secouant sa chevelure terrible. "*O jetez-lui des fleurs! car pour vous elle dépense toute sa richesse. Même lorsqu'elle vous maudit, inclinez-vous devant elle. Vous qui lui prenez cruellement tous ses charmes pour ne lui rendre que l'amertume, laissez, laissez-la rire!... Que le bruit de sa danse étouffe un instant les voix dolentes de son âme.*"

Valentine Gross

Une musique hindoue, qu'eût aimée Baudelaire, nous entraîne dans les *Jardins du Rêve.* Un fantôme apparaît, une petite fille nue, casquée d'or, enroulée dans un voile noir, lamé d'argent. Sans avoir eu à subir la nausée de la drogue, nous voici dans les *Paradis artificiels*.. La basse volupté, le désir cru, la luxure



déchaînée par Rimsky et Fokine, qui y pense? Nous sommes si absents de ce monde, si magiquement entraînés vers *autre chose*, que notre raison d'Européens capitule, et que les plus sceptiques, les plus blasés, se laissent séduire par le charme immatériel de cette chorégraphie de songe, par l'étrangeté saisissante de ces arabesques inachevées de sons et de lignes, par la puissance imprévue de ce pur profil iranien, de ces paupières obstinément closes, dont le mystère nous attire si loin et si haut.

Seule, l'expression de la divine Douleur pouvait nous arracher à ce mirage élyséen sans que nous en éprouvions un dépaysement suprême. Avec un art infini, et qui lui valut des ovations sans nombre, Armène a délaissé les *Jardins du Rêve* pour retomber dans la réalité de la vie, à l'heure sinistre du *Déclin*. Écoutez le charmant poème, tracé par la jeune danseuse : « *La Reine des roses qui brillait entre toutes dans le jardin du Kalife, que le jeune prince admirait, que chantait le rossignol, pour qui tombait plus abondante la rosée, et que le zéphir caressait avec tendresse, a été jetée cruellement près de la porte; et le prince qui s'était arrêté ce matin devant sa beauté; et n'avait pu retenir ses lèvres de lui donner un baiser, passe indifférent, en la piétinant. Sa tête indolente ne s'incline même pas pour sentir le dernier parfum de la fleur mourante.* »

Mais quelles paroles, même celles de cette merveilleuse artiste, pourraient traduire la beauté désespérée de cette Danse du *Declin?* Par la grâce du génie, ce *Déclin* que scandaient lugubrement le battement des pointes et le bruissement des bracelets enserrant les chevilles, ce *Déclin* qui torturait les yeux d'onyx,

la bouche crispée, le visage funèbre, c'était non seulement l'amour détruit, la vie de l'âme et de la chair anéantie, c'était aussi le Déclin des pays de rêve et de soleil, des légendes dorées, des traditions fleuries, l'irrémédiable déchéance de la terre musulmane, le noble et douloureux déclin de l'Orient.

Ah ! Loti, que n'étiez-vous là, l'autre jour, à ce *gala persan,* organisé par de vrais Persans, de Téhéran, de Chiraz, d'Ispahan? Vous eussiez reconnu avec émotion, sur le corps fragile de la Danseuse du *Déclin,* le suaire étincelant de l'Islam... !

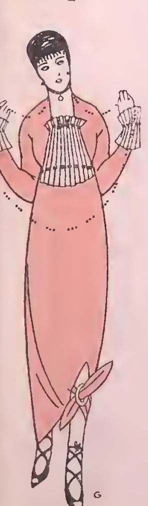
RAYMOND ESCHOLIER.





LES ROBES NOUÉES

On va de moins en moins coudre les robes. On essayera des combinaisons de drapés, des enroulements d'écharpes, et l'œuvre fiévreuse s'élaborera dans le mystère.



La femme, immobile et nue, des heures se prêtera aux essais d'où doit sortir sa beauté nouvelle. On interrogera l'époque archaïque de la Grèce dans ses touchantes stèles funéraires, et l'on n'abandonnera pas la Perse pour cela. Comitadjis d'une cause louable, dans les harems de la Turquie naguère triomphante nous pénétrerons; et peut-être même remonterons-nous, dans la nuit des temps, jusqu'à ce règne de Louis-Philippe, où l'on trouve les blanches mousselines plissées dont nous avons besoin.



Le mot d'ordre sera: Plus



de simplicité encore et guerre à l'artificiel. Et c'est fantastique ce que nous arriverons à faire avec cette formule-là. Voici déjà des robes nouées, retenues, ligotées... Nul artifice, pas la moindre tromperie. Ce sont des voiles, des écharpes, des draperies... Cela passe de l'épaule droite à la hanche gauche, cela relie vaguement et mollement les coudes aux genoux, cela passe autour des bras pour venir enrouler deux fois le corps, et s'attacher enfin par un nœud véritable autour des jambes... Et, n'est-ce pas, le moins possible de coutures; voilà un genre condamné... l'aiguille a fini son rôle; ne me parlez plus de ces robes qui avaient une jupe et un corsage, parfois même une tunique, et quoi encore?.. Un fourreau de satin serré sur les jambes par des cabochons de pierres précieuses ou par deux grosses broches en diamants, une belle écharpe couvrant le buste dont elle est le voile unique et retombant sur un bras en dénudant l'épaule et le côté, voilà l'exquis, l'inégalable, le nouvel enchantement... Et puis, voici la femme : Elle est offerte, secrète, enchaînée comme une captive, hésitante sur ses pieds gênés par l'entrave, faible et frêle, muette. Sa robe ferme hermétiquement sur son corps, pour que soit rappelée la parole de l'amant

« Ma bien-aimée est comme un jardin clos. » Elle est virginale et parée, courbée sous un tragique destin, chargée de chaînes à dix-mille francs la perle ou la maille; elle marche au sacrifice et ses bras nus, ses paumes avancées se tendent pour conjurer l'épouvantable vision... Et c'est l'idole de toujours, aux yeux enfantins ouverts sur le monde, l'Étonnée, l'Ingénue à la douce bouche ignorante. Immobile elle tient écartés de son jeune corps qui transparaît sous sa mousseline ses bras puérils, afin que sèche l'émail dont elle vient de peindre ses ongles... Adorons-la!..



Il conviendra donc que vous n'aimiez, pour cet hiver, que des femmes positivement attachées dans leurs robes. Vous-mêmes inventerez des complications de nœuds et de liens, et ce serait une mode d'un goût charmant que de les cacheter avec de la cire sur laquelle on imprimerait en relief le chiffre ou les armes de l'heureux propriétaire. Idée à lancer... Et puis, quelle sécurité!... Ainsi faisaient jadis, un peu moins galamment, les chevaliers vos ancêtres. Vous partirez ensuite plus tranquilles à la croisade, je veux dire à vos affaires. Le métier d'amant exigera plus de tact, et c'est en quoi cette innovation sera moralisatrice. Il n'y aura plus de règle générale pour déshabiller



une femme, mais chacune aura sa manière personnelle et, si je puis dire, sa spécialité. Ainsi la femme ne sera plus une énigme, mais un rébus. Quand un monsieur fera longtemps en vain la cour à une dame, il dira que le dénouement traîne en longueur. N'est-ce pas exquis?

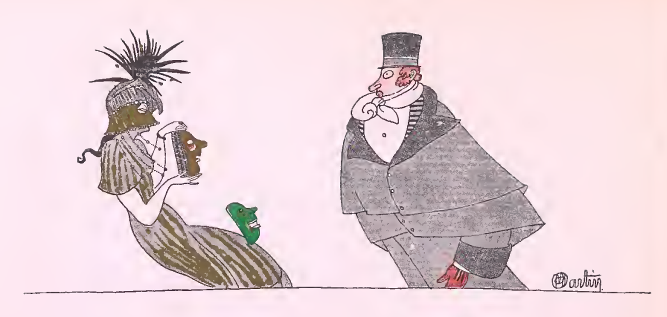
Mais quelle mode symbolique pour les robes de mariées! Les nœuds de l'hymen deviendront autre chose qu'une vaine rhétorique sur les lèvres bénissantes du vieux prélat. Et je vois avec attendrissement la touchante victime marchant à l'autel, ainsi Iphigénie ou la fille de Jephté, et ses demoiselles d'honneur, libres encore, elles, dans leurs simples robes virginales, la soutenant et pleurant sur son sort, comme faisaient les compagnes de la jeune affligée dans les chœurs antiques. Allégoriquement la nouvelle épousée inaugurera, en ce jour, sa première robe liée. Ses jambes, désormais, ne seront plus libérées. On lui donnera une auto à elle pour la transporter partout, et on ne la dénouera que pour susciter des défenseurs à la patrie et pour danser le tango.

Andromède exposée sur une grève trempée continuellement par l'écume de la mer, Salammbô aux talons réunis par une chaînette d'or, Atala qui fut ensevelie dans sa robe chastement enroulée autour de ses chevilles, Virginie qui ne voulut pas quitter la sienne, plus étroitement attachée sur son corps par la pudeur que par les liens les plus subtils, donneront aux robes nouées leurs noms délicieusement appropriés.

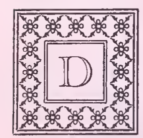
Et maintenant, Mesdames, à quand vos premiers ajustements selon les marchés d'esclaves de l'Arabie? Nos lieux publics vont se parer d'un charme bien enchanteur. Qu'Allah soit avec nous et qu'il nous préserve de l'Esprit Chagrin. Vous le connaissez. C'est le même qui protestait contre vos jupes ouvertes; va-t-il se plaindre qu'elles soient à présent fermées, et bien fermées? Honte à lui! Et s'il vient prétendre encore que vous êtes, Mesdames, folles à lier, nous lui répondrons que c'est fait, et que vous avez perdu le Nord, nous dirons : « Qu'importe, puisqu'elles ont trouvé l'Orient... »

Marcel ASTRUC.





MASQUES DE PERLES



Des personnes bien informées — qui ne l'est aujourd'hui? — m'avaient depuis longtemps annoncé que le carnaval de 1914 mériterait d'être marqué, dans l'histoire universelle des carnavals, d'une pierre blanche, à cause que les femmes y auront porté des masques de pierres précieuses. Ces personnes ne m'avaient pas trompé : les masques de pierres précieuses font fureur.



C'est là, n'est-il pas vrai? une idée charmante et j'aimerais connaître le nom du poète qui l'a lancée, ayant la faiblesse de croire que seuls les poètes sont capables d'aussi ingénieuses et aussi agréables imaginations! Le mystère du masque, si surexcitant déjà, s'est paré ainsi d'un attrait nouveau, d'une inédite séduction : il devient, en outre, de cette manière, plus personnel, permettant à chaque femme de voiler ses traits d'une trame faite de ses pierres



favorites. A celle-ci, l'aigue-marine, à celle-là, la chrysoprase; à d'autres, les coryndons ou les béryls, les émeraudes ou les opales, les rubis ou les pierres de lune, les saphirs ou les diamants, les améthystes restant réservées à celles dont le cœur pleure un amour défunt. Chacune saura bien choisir, n'en doutez pas, chez le lapidaire, les pierres qui, par leur couleur, leur éclat, la qualité de leur chatoiement, s'harmoniseront le mieux à son teint, au ton de ses cheveux, à la nuance de ses regards, en même temps qu'à celle de son âme. Et puis, n'y a-t-il point les perles qui siéent à toutes, et font également valoir la beauté des brunes et des rousses, des châtaines et des blondes?



Imaginez un loup fait d'un treillis serré de perles et cerclé, autour des yeux, d'un petit ourlet de brillants... imaginez un de ces grands masques à la vénitienne, comme en portaient les femmes de Casanova, tout tissé de minuscules diamants et la fente des yeux bordée d'émeraudes... imaginez un voile de tulle d'or tout brodé de rubis et d'opales, à travers les plis duquel se laisseraient deviner à peine, tout en s'y cachant et si transfigurés par ce mirage étincelant que l'on ne pourrait parvenir à les reconnaître, les traits d'un beau visage ardemment désiré... imaginez encore une pluie de saphirs et de pierres de lune tombant d'un

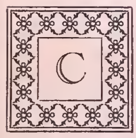


diadème ou d'un casque autour de la tête, en longue frange, et que le moindre mouvement ferait ondoyer et chatoyer dans la lumière, jusqu'à la naissance des épaules nues, illuminant les blancheurs mates de la chair du scintillement d'une divine nuit lunaire sous un ciel d'Orient!

Ces masques de pierres précieuses, on les dirait créés par la fantaisie d'un Gustave Moreau, nés du génie solitaire et orgueilleux de l'étonnant magicien que fut le peintre des Salomés. Ces masques de pierres précieuses, ils évoquent à nos yeux les splendeurs des époques mortes, ils font défiler devant nous les cortèges des princesses et des courtisanes de la légende et de l'histoire, la reine de Saba et Sémiramis, Cléopâtre et Akédysséril, ils nous transportent au cœur même des civilisations disparues de l'Inde, de la Perse et de l'Égypte et nous aident, sans que nous cessions d'être de notre temps, à accomplir dans le passé de ces voyages qui sont la joie de tous les passionnés de rêve et de beauté, là-bas, dans les palais « soie et or dans Ecbatane » qu'aimait Verlaine, ou sur les terrasses de Babylone et de Tyr, de Carthage et de Golconde, de Damas et d'Ispahan, aux pays de la lumière et de la volupté.

Gabriel MOUREY.

LE BON TON DES MERLETTES



ETTE rubrique, en naissant ici, se met sous l'aile du plus léger, du plus frêle des oiseaux héraldiques. La merlette est un gracieux petit animal dont les ailes s'ouvrent ou se ferment dans maints écussons français. Elle n'est pas prétentieuse, elle n'est ni éployée, ni becquée. Elle passe vite, de ses pattes menues sur les terrasses de sinople, sur l'émail d'azur, sur le champ de gueules. Elle est d'or quelquefois; elle est au naturel le plus souvent. Elle se souvient qu'elle est la fille du merle siffleur et se permet un petit cri moqueur. Pour ces motifs, on a préféré cet oiseau aux aigles trop glorieuses, aux chimères trop romantiques, aux cygnes trop purs.

La merlette en exergue annonce qu'on parlera légèrement, avec un sourire, d'une chose qui fut grande autrefois comme l'Histoire, belle comme le sang des héros, nitide et fière comme les lys de France.

Cette chose — la noblesse — est intéressante puisqu'elle est persécutée. Elle a sauvé du jeu des révolutions l'élégance des ogives en ruines, à moins que, d'aventure, elle n'ait le comique des fauxc réneaux et des donjons en ciment armé.

La noblesse de France existe par le sang, par le nom; elle existe même légalement puisque les lois qui la protègent ne sont pas abrogées, puisque le bureau du sceau, au ministère de la Justice, encaisse encore les droits de succession pour les vieux titres réguliers.

Comme tous les démocrates, les citoyens français ont le goût des titres héréditaires que ne donnent plus les chefs de l'Etat. La noblesse a maintenant l'attrait du fruit non défendu, mais impossible. Et les plus honnêtes gens osent des ruses d'apaches pour se titrer, parce qu'ils ne peuvent plus être titrés.

On ne comptera pas ici les merlettes de mauvais ton : elles sont trop. Mais, en de courtes notes, on signalera les vraies, les jolies merlettes de France et d'ailleurs, passant sur le fond de l'actualité. On répondra par surcroît aux questions des lecteurs — quand elles ne seront pas indiscrètes. Car la merlette de bon ton vole dans les allées sablées du grand parc et ne saute pas les murs de la vie privée.

LES AIGLES



Armes des Napoléon : d'azur à l'aigle d'or empiétant un foudre du même.

L'INNOCENTE VICTIME :

Sur une terre d'exil, dort, s'éveille et sourit un petit Français, héritier de tant de gloire, de tant de malheur qu'il en est tout ébloui, tout écrasé sous les couvertures de son berceau, où les dentelles de Flandre unissent les abeilles de l'Empire aux lys de France. Car en ce petit enfant coule le sang mêlé de Napoléon le Grand et de Louis-Philippe d'Orléans.

Cet être menu devient déjà la victime fragile de la politique. Un député veut demander si la loi d'exil frappe l'innocent né le 23 janvier 1914 (1). Et un cuistre de bureau refuse le titre de prince *au neveu de l'Aigle, à l'arrière-petit-fils du roi des Français. Le* Journal Officiel *écrit sottement : « Napoléon-Louis, fils de Victor-Napoléon ». Pourquoi pas citoyen ? Mais l'*Officiel *évite au moins*

(1) Il s'agit de la loi du 22 juin 1886 qui ordonne : « Le territoire de la République est et demeure interdit aux chefs de familles ayant régné en France et à leurs héritiers directs dans l'ordre de primogéniture ».

l'erreur de tous les journaux qui, après la naissance du petit prince, ont gravement écrit : « L'enfant a reçu les prénoms de Louis-Napoléon ».

Or Napoléon est le nom de famille, parce que le statut impérial des 21-30 juin 1853, complétant celui du 30 mars 1806, a établi que le nom de Bonaparte disparaît pour la famille impériale, remplacé par le seul prénom du chef de la dynastie. L'ancien nom, Bonaparte, est réservé aux membres de la famille civile, c'est-à-dire à ceux qui ne sont pas aptes à succéder au trône.

Le prince Victor, son frère le général-prince Louis et le petit enfant de Bruxelles sont donc Napoléon, sans plus, et c'est assez pour que les noms de la féodalité, les écussons des rois, les titres des souverains cèdent le pas à ce nom éclairé d'immortalité, foudroyé de génie, plus lourd à porter que la cuirasse d'un dieu, le disque du soleil ou l'orbe du monde.

REQUÊTE A UN MAITRE A DANSER :

Un professeur de tango, habile en publicité fructueuse, fait un impertinent procès à l'archevêque de Paris qui a commis le crime d'interdire la danse argentine. Pourquoi Me Dessouche, avoué, s'acharne-t-il à traiter l'archevêque de « Monseigneur »? Il croit sans doute se montrer élégant et poli. Or appeler un cardinal « Monseigneur », c'est donner du comte à un duc. Le cardinal Amette est Eminence, tout simplement.

GENS DE LETTRES

M. FRANÇOIS DE CUREL :

Armes : d'azur au lion d'or, armé et lampassé de gueules. *Parfois on ajoute :* accosté à senestre d'un senestrochère de carnation tenant une balance d'argent et sortant d'une nuée au naturel, chargée d'une étoile d'argent.



Avec une discrétion que les sots prennent pour de l'indifférence, M. de Curel porte le talent le plus viril qui soit au théâtre et l'honneur d'un vieux nom, au titre parfaitement authentique.

C'est une histoire longue de huit siècles que celle de cette famille dépossédée de sa terre en 1248 et depuis lors attachée à la défense de son nom, à la conservation de l'honneur sauf, à la protestation contre une famille riche et puissante, jusqu'au jour où une branche du vieil arbre refleurit dans la

richesse d'une alliance et donne le fruit savoureux et rare d'un homme de génie.

Cent ans bannière, cent ans civière *était un dicton appliqué jadis à la noblesse pauvre mais vraie des provinces françaises. Il s'enroule délicatement autour du bel écu porté par les Curel.*

*Le fief de Curel, près de Joinville en Champagne, sur les confins de l'ancien duché de Bar, appartenait dès le XIII*e *siècle à la famille qui en porte le nom « de temps immémorial ».*

*Après la septième croisade, Gauthier de Curel revint avec un tel mal d'impécuniosité qu'il dut vendre sa terre au sieur Delahaye, baron des Salles. De mains en mains, château et nom passèrent au XVII*e *siècle à une famille Hennequin, qui prit le nom par-dessus le marché et tint grand état.*

Réfugiés dans un petit fief avec résidence à Gondrecourt, en Barrois, les vrais Curel ne négligèrent jamais — et cela pendant des siècles — de faire inscrire dans les actes et les contrats : « ancien seigneur de Curel ».

En 1785, le 22 août exactement, la Cour des comptes et aydes reconnut les droits des anciens seigneurs de Curel contre les Hennequin devenus marquis d'Hecquevilly, comtes de Villermont, comtes de Curel, grands louvetiers et conseillers d'Etat.

Entre temps la ville de Gondrecourt avait été ruinée, effacée presque, par les guerres. Jean de Curel et deux de ses fils étaient morts, tués à la guerre dans le même combat. Un autre fils, Pierre, avait perdu ses biens et ses parchemins. Il vivait pauvrement mais noblement à Branvillers. Pour lui et pour son fils, en 1660 et 1722, le duc de Lorraine donna des lettres de « confirmation dans sa noblesse », avec preuves jusqu'à Gauthier de Curel, compagnon de Joinville.

*La fortune de la maison de Curel se releva vers la fin du XVIII*e *siècle par l'alliance du colonel François de Curel avec Mlle de Baillivy. En 1780, la famille acheta et restaura un vieil hôtel à Metz et, le 11 juin 1819, le roi Louis XVIII conféra aux Curel le titre héréditaire de* vicomte.

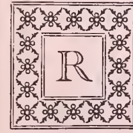
L'auteur dramatique, non marié, chef de nom et d'armes, a deux frères et une sœur, Mme de Moustier. Pour ceux que l'hérédité intéresse, ajoutons que sa grand'-mère était née Lynam, d'une ancienne famille anglaise.

Les autres alliances des vrais Curel sont dans les maisons de Gondrecourt, des Armoises, de Stainville, de Marley, de Sérocourt, de Tournis, de Choiseul, de Mitry, de Baillivy, de Faultrier, de Pinteville, de Montgaillard, de Wendel, de Carrey, de Moustier. Tel est l'arbre généalogique qui se reflète dans le miroir des siècles.

Jean de BONNEFON.



RIVIERA... RIVIERA...



IVIERA... Riviera... Azur, palmiers-plumeaux, malades, anglais, allemands, italiens, baccara... Riviera, rêve des concierges et séjour de faux riches... Balcon de France ouvert sur l'Orient vermeil... Porte fleurie de l'Italie... Attrape-princes et gobe-grisettes créé pour Louis Blanc, Gunzbourg et Negresco, salut!... Salut de Cannes à Menton, de Boulouris à Vintimille... Voici venir chez vous l'aventure du monde, du demi-monde et des hors-classe : grands-ducs ou pince-monseigneur.

Salut à Cannes couchée comme une chatte sur sa plage gomme-gutte où le polo met une tache d'émeraude, tachée elle-même par la flanelle blanche et la barbe classique du grand-duc Michel, par le norlfock grisaille de M. Pierre Lafitte rougissant aux politesses du russe, pinçant les lèvres lorsque M. Asquith réussit un plus beau lancé que lui.

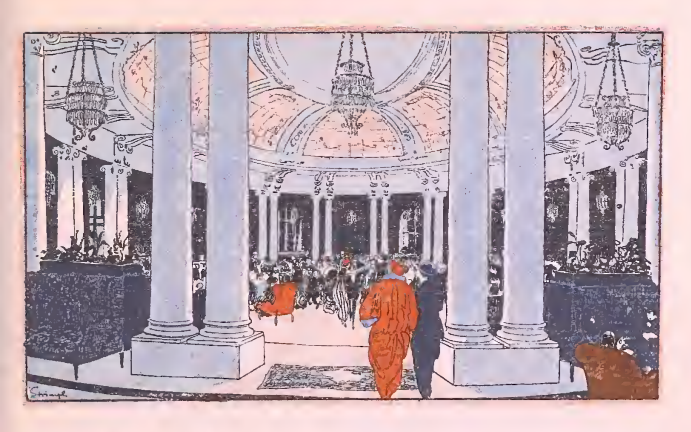
Salut au Cap où dramaturge Kistemaekers, à Antibes où mélodise Gustave Charpentier.

Salut à Nice, à Nizza-la-Bella, traîtresse comme une Italienne, chaude à midi, froide le soir... Nice où mourut Paul Déroulède, où rêve Maeterlink, où tangue tout Deauville, tout Biarritz et tout Munich.

Nice ! La « promenade des Anglais » et le champignon marin de la jetée-promenade, ornés de palmiers de zinc, modèle Samaritaine, et rappelant les bords les moins fleuris de notre Seine. Nice et le baccara., Nice et le casino... Mais Nice a Negresco.

Ce qu'est Cornuché pour Deauville, Marquet pour Ostende, Boulant pour Biarritz; ce que fut Vatel pour la cour et Montjarret pour Félix Ier, Negresco l'est pour Nice. Il a dressé dans l'azur bleu un palace de pierres blanches, à colonnades, à loggias, à vérandas. Comme le New-Métropolitan de New-York aménagea une piscine dans son hall, piscine où se trempèrent, avec les corps, les plus gros diamants du Nouveau-Monde, Negresco fit construire une rotonde, à l'architrave d'or et de marbre, aux colonnes accouplées, au péristyle noyé d'ombre, et toute dallée de mosaïque rose et ambrée, où tangue mieux que sur un transatlantique la belle société toute seule.

Sous le péristyle sont assis des noms, dont les personnes ne daignent point sacrifier de leur dignité à la danse qu'ils ne suivent que des yeux et du cœur. LL. AA. le prince et la princesse de Saxe-Meinigen, sévères; le prince Fironz, plus sévère; la princesse Rospigliosi, multicolore et non moins élégante; le prince Paul Liwoff; le prince Nicolas Radziwill, amateur d'art et de plastique; le prince Mourowsky, le prince Eristoff, le prince Bariatinsky, les grands alliés; une grande Française : la princesse de la Tour d'Auvergne; un grand Français : le duc de la Trémoille; lord et lady Airedale, le comte et la comtesse d'Arlincourt, le



comte Paul Csekonics, le comte Zamoisky, la comtesse de la Garrie, lord et ladie Paget, le baron et la baronne de Radowitz, le marquis et la marquise de Dion, le baron Max de Goldschmidt-Rothschild, le baron et la baronne de Rœder, l'Honorable Lloyd George, très assuré; S. E. N. Raffalowich, S. E. N. Boulatzell, M. et Mme de Lesseps, MM. Deutsch de la Meurthe, Garros, René Barrier, Franck Jay Gould, Hennessy, Cinzano, Brodsky, Sgouta, de Montascheff (Joseph), Alexis Chadiroff, Albert Nahmias, S. S. Schoubine, Georges de Porto-Riche, René Fauchois, D. Sol, Pierre Kraemer-Taylor et toute la foule des anonymes.

Et dans le ring... plus encore; mais ne nommons personne sinon Louise Balthy qui met son nez dans les oreilles de son danseur, et la vieille comtesse de B... ses soixante-dix ans dans les bras de pauvres jeunes gens.

Et dans quels costumes danse-t-on !...

Finie la Perse, finie la Chine. La mode est à Venise: tricornes sur chevelures poudrées, décolletés larges, tailles pincées; on revient au corset et aux épaules nues; mais sur ces épaules, un manteau. On danse en manteau !... Manteaux légers, de satin, et droits, sans empiècement; manteaux à la Chlorise, bouffant et en «revenez-y»; manteau Watteau, coupé court et de biais; le manteau de Lucile est plus vénitien : col haut pris bas derrière, et godets droits, tout noir; et, si on l'entr'ouvre, un galon noir et blanc: l'enterrement à Venise... du Luxembourg, quoi !

Mais voici Beaulieu où règne la baronne qui, jalousant les lauriers mouillés de Mme du Gast ou le ruban rouge de Mlle Dutrieu, pense noyer tout son cœur dans l'implacable bleue...

Le long de la Corniche d'Or, on tourne, on va, bouffant de la poussière, du pétrole et de la fleur d'oranger. Ce n'est pas l'auto qui monte ou qui descend, c'est la mer qui semble être un plateau mobile, tel on en vit dans les fêtes foraines, et qui tourne sur un invisible et gigantesque pivot, qui tourne ; et c'est sur terre, quand on va un peu vite, que l'on apprend le mal de mer.

Enfin voici Monaco, La Condamine, Monte-Carle, perché sur son rocher comme un Monsalvat de l'or, Monte-Carle qui semble construit en carton-pâte rose et bleu, Monte-Carle et Gunzbourg, le tir aux pigeons, et l'autre pigeonnière : le casino...

Monte-Carle qu'on fuit lorsqu'on a pu le fuir, les roses de Menton, Menton et ses roses, des voiles rouges dans le ciel bleu, une langue musicale qui chante aux oreilles et les énerve comme un cri de cigale, un ciel plus bleu encore, et la pente : l'Italie...

MICHEL GEORGES-MICHEL.



PETITES CHOSES POUR APRÈS MINUIT

§ 1. — DE LA COËFFURE

MAIS vous avez un front ravissant et vous ne le montriez pas ?

— Monsieur, s'il fallait montrer tout ce qu'on a de ravissant... où irions-nous ?

— Si vous ne vous rappelez plus mon adresse, je suis dans le Bottin.

— Insolent !

— O le joli front sur ces beaux sourcils courroucés ! Madame, en vérité, vous avez le front ravissant, bombé, arrondi en forme de perle, d'une courbe parfaite et d'une couleur qui fait rêver. Charmante mode du front relevé ! — Nous autres hommes, nous avons beau essayer cela, il n'y a qu'aux chauves que cela réussisse. Vous, vous donnez à vos cheveux en l'air un air de flammes et de torsades, d'ailes, de casques ou de fourrures, rien que par la façon dont vous les rejetez en arrière. — Bizarres femmes qui, par l'arrangement seul de vos chevelures, allez jusqu'à faire de vos cheveux l'équivalent d'une matière rare et précieuse.

— Rebelle.



— Non point. Rebelle, c'est un prétexte. Auriez-vous, voudriez-vous avoir le cheveu plat comme Mlle Hertulie, votre manucure. Votre cheveu a du sang, votre cheveu est noble et pétulant, il veut s'envoler. Occasion excellente : coincez-le, fixez-le, enchaînez-le. Je voudrais que tous vos cheveux fussent rebelles à ce point que vous dussiez les nouer chacun l'un à l'autre au moyen de petits fils d'or particuliers et réunis ensemble. Cela leur assurerait une garniture admirable. — Car, tout jolis, frisés, rebondis, abondants, odoriférants, insolents et ravissants qu'ils soient, une honnête dame ne peut paraître au spectacle ou au bal en cheveux. Il faut quelque chose, et n'importe quoi : l'aigrette, par exemple, minuscule et semblable à une virgule; aigrette en verre filé, ou en jonc, nouée d'une agrafe de perle ou de strass ou de jais...

Ou bien voici le diadème qui sied aux reines. — Mais point de Kakoshnick : cela sent le dessus de samovar. — Imaginez ce simple collier de pierres bleues montées sur une chaînette d'or — cela va fort bien à des cheveux blonds — comme les boules de corail aux noirs. Ou ce mince cercle de métal avec deux ailes sur l'oreille. — Il y a aussi des peignes, épingles, turbans, harnachements de cailloux, de paillettes, de plumes, de marabouts. Mille choses charmantes et compliquées comme on en voit sur la tête caparaçonnée des chevaux de sang, le jour que dans leur carrosse de





gala, la reine et le roi vont à la promenade, dans les pays où cela se fait. — Mais plus de perruques vertes, n'est-ce pas ? ni bleues — tout juste, Madame, si l'on vous tolère les bas de cette couleur ! — ni roses, ni orange; mais la chevelure naturelle, noire ou rousse ou blonde ou dorée — ou blanche, quand cela viendra... Et si ce nouvel « Art d'arranger les cheveux » apparaissait singulier à d'aucuns, des maris intelligents feront bien de le trouver ravissant. A-t-on jamais vu qu'un mari se plaignît de voir sa femme trop enchaînée ? Elles mettent aujourd'hui leurs chaînes dans leurs chevelures — pour ne pas les voir ! — Et si Madame n'est pas contente : — Trois cent mille de perles dans les cheveux, mon ange, qu'est-ce qu'il lui faut !

§ 2. — DU GANT

Le gant est une sorte de main postiche que l'on enfile sur la véritable, et propre à vous éviter de toucher du doigt des choses malpropres. En ce temps que le baisemain revient à la mode, souffririez-vous sans malaucœur de vous voir frotter sur la peau tant de lèvres et tant de barbes qui l'ont été faire à combien d'autres avant vous.

Gant de peau, fin, superfin, jamais assez fin — en suède. A larges plis dans le bras — qu'on voie bien que la peau ne vous coûte rien. Sur le dos de la main, des dessins ajourés et variés, une rose, un lys, une initiale — une

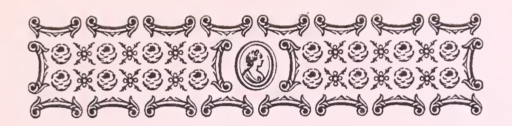


montre si vous le voulez. Mais le temps vous est donc de quelque chose ? — Ne pas avoir de montre, ni d'endroit où la mettre, permet d'arriver en retard aux rendez-vous — et c'est une des voluptés de l'existence.

Le gant sert aussi à vous garder du froid et de l'onglée, lorsqu'il fait du vent et que l'on va se promener sur la glace, à Chantilly ou à Versailles, avec, aux pieds, ces sortes de couperets cornus dénommés patins. — Le gant sert aussi de vide-poche quand on n'en a pas : on y met de tout : mouchoir, porte-cartes, petit miroir ou menue monnaie. Le gant sert encore à faire joli.

Baguettes noires sur gant blanc, et vice-versa. Gants à crispin — très sport; mais alors un gros gant, large et d'où la main sorte avec aisance et rapidité : paradoxale. Je veux bien aussi la mitaine, de soie puce ou grenadine ou noire, à cause que des doigts qui sortent d'une mitaine fine, c'est joli. Mais il y faut la beauté des ongles, l'éclat des bagues; et c'est, à l'autre extrémité, le charme de cet endroit adorable du coude, que l'on nomme — pourquoi? « petit juif ». Une méthode raffinée consiste à porter un petit sachet de parfum entre le creux de la main et le gant. — Autre détail, vos gants sont sales ? Changez-les. Vous ne sauriez porter des gants qui puent le teinturier et ses mélanges. Des gants empoisonnés, c'était très bien au temps de Catherine de Médicis. Encore n'empoisonnaient-ils pas la benzine.

Emile HENRIOT.



PAR suite d'un accident survenu dans l'exécution de la planche 15, nous avons dû la supprimer dans ce numéro. Elle sera jointe au prochain, qui comportera ainsi deux robes dessinées d'après des modèles de la Maison Chéruit.

Nos lecteurs voudront bien la replacer dans son numéro.



LA GAZETTE DU BON TON

Avril 1914 — 2e Année — N° 4

SOMMAIRE

PLANCHES HORS-TEXTE

ZICK'S GOLF HOTELS — Hyères

SITUATED ON GOLF LINKS (27 HOLES)

BEAUVALLON GOLF HOTEL

SPLENDID HOTEL D'ANGLETERRE — Marseille

(NEXT TO STATION)

Panorama Palace Hôtel

Confort et Élégance

Hôtel Baer — Grindelwald

Hôtel de 1er ordre

HOTEL MATIGNON

Rond-Point des Champs-Élysées

6, Avenue Matignon

PAVILLON HENRI IV — Saint-Germain-en-Laye

CURE D'AIR

HOTEL MÉTROPOLE — Monte-Carlo

(EN FACE LE CASINO)

Monte-Carlo

HOTEL MÉTROPOLE — Cannes

POSITION MAGNIFIQUE

HOTEL ROYAL — Dieppe

SOMPTUEUX, CENTRAL

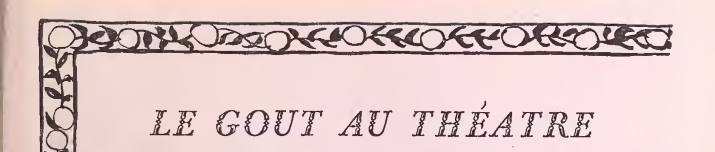
HENRY TRUB, *Directeur général*



Chez MERCIER Frères

Tapissiers-Décorateurs

100, Rue du Faubourg Saint-Antoine, PARIS



LE GOUT AU THÉATRE

Vous savez que Mme et M. Jean Richepin ont risqué une pièce sur le *Tango*, cette danse appliquée, froide et lascive tout ensemble qui est notre coupable folie. Depuis un an, il n'y avait guère eu de comédie ni même de drame où le Tango ne figurât comme accessoire et divertissement. Mme et M. Jean Richepin l'ont soudain élevé en grade, ils en ont fait un moyen dramatique. Pour faire jaillir entre deux êtres trop longtemps insensibles l'étincelle merveilleuse qui doit les embraser... ou simplement les unir, c'est à son puissant magnétisme qu'ils ont eu recours. Qui pouvait avoir assez d'ingéniosité, de barbarie et de raffinement pour habiller les personnages de ce drame

MARTY

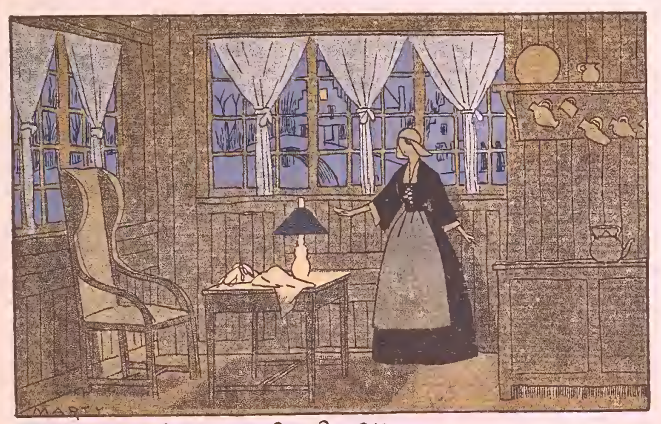
le troisieme acte de «Tango»

exotique et parisien? D'autres sans doute, mais assurément M. Paul Poiret. Qui pouvait meubler les ateliers, les villas, les salles de sport et même les jardins où s'enlacent ces deux bizarres et trop tardifs amants? Le seul ou la seule — on ne sait — Martine. Qui devait encadrer meubles et personnages? Le nécessaire M. Ronsin.

Il en fut ainsi. Et quatre actes durant, nos yeux ont été aguichés par de rares et acides combinaisons, souvent voluptueuses, jamais indifférentes. Mlle Spinelly, dans un tailleur vert tout galonné de blanc, chapeau mordoré à ailes vertes, souliers mordorés à talons verts, fut d'abord fringante et cavalière; les sports du matin la trouvèrent en longue chemise de laine blanche, encore virginale, et, comme elle allait se rendre à sa leçon de tango, une tunique verte à dessins jaunes et blancs sur jupe de velours noir accomplit sa transformation savoureuse. A l'acte de la révélation d'amour, on la vit déshabillée dans une souple draperie d'argent largement fendue sur les côtés et rattrapée entre les jambes en forme de culotte.



Cependant, au premier acte, les murs étaient jaunes, les portes noires encadrées d'or, les hautes frises vertes et noires sur fond jaune; les divans étaient noirs avec des coussins blancs, les divans étaient blancs avec des coussins noirs; les lampes électriques noires, jaunes et vertes, laissaient tomber du plafond une lumière symétriquement polychrome. La terrasse de la villa kabyle nous offrit la sur-



la jeune fille à la fenêtre

prise de treilles dorées, supportant des grappes lumineuses de raisins noirs et verts. Pour le tango définitif, le décor fut un jardin : à droite et à gauche, deux bosquets verts parsemés de petites lumières pareilles à des vers luisants; au fond, le charme inattendu d'une façade d'hôtel XVIIe siècle, conçu et exécuté par un architecte du XXIe !

⁂

Malgré tout, il est rare que les grands théâtres nous fournissent ce genre de secousses ou même de satisfactions. Le plus grand de tous, l'Opéra, en montant *Parsifal*, s'est contenté, dans la mesure où il ne copiait pas Bayreuth, de machineries rudimentaires et de toiles coloriées à l'aventure. La plus fastueuse de nos scènes de genre, les Variétés, se

contente, pour monter les *Merveilleuses,* d'une reconstitution soignée et servile des modes du Directoire. M. Vallet, dans les *Cinq Messieurs de Francfort,* se borne aussi à reconstituer, bien qu'avec un sens particulier du pittoresque dans l'exactitude. Les music-halls montrent plus de fantaisie. L'Olympia, pour habiller un ballet non moins Directoire, les *Fanfreluches de l'Amour,* s'adresse à M. Barbier, et aussitôt l'invention apparaît : couleur presque orientale des écharpes, feston aiguisé des jupes, grâce plus raide des bonnets.

Pour trouver quelque chose qui révèle vraiment l'effort profond, le soin studieux, l'application directe au texte, il faut, comme toujours, regarder du côté des petits, des tout petits théâtres, de ceux qui ne font pas d'argent, et qui ont le courage de monter une pièce pour trois, deux, quelquefois une représentation. C'est ainsi qu'au théâtre Villiers, pour une exhibition unique de *La Mort de Tintagiles,* MM. Mouveau et Variot ont enveloppé l'œuvre de M. Maeterlinck d'un cadre qui n'en est nullement indigne. Au théâtre des Arts, M. Dethomas a composé autour de *La jeune fille à la fenêtre,* dont M. Samuel a écrit la musique sur un poème de C. Lemonnier, une rêveuse atmosphère de béguinage. Mme Bathori, penchée à sa fenêtre, évoquait presque la dentellière de Vermeer dans son impassible mélancolie.

Voilà de beaux exemples. Il faut les saluer au passage car ils ne risquent guère d'être suivis.

Lise Léon BLUM.

les fanfreluches de l'amour

Mme YVETTE GUILBERT

AIME LE RUBAN

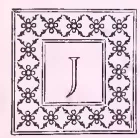


MME Yvette Guilbert aime le ruban... elle en fait des robes et des chapeaux, des coussins et des manteaux... elle n'aime que le ruban! A la robe que nous reproduisons ici, il y a 37 mètres de ruban, c'est assez dire l'importance qu'il prend de plus en plus.

Voici que, avec le retour des modes Louis XV, le besoin du ruban se fera de plus en plus sentir, et si nos robes s'égaient de-ci de-là de papillons de ruban, nos chapeaux perchés haut retrouveront dans l'envolée des grandes coques toute l'allure et la grande élégance de cette époque féminime entre toutes?

LA MODE ET LE BON TON





E suis au théâtre le plus chic de Paris, théâtre qui n'est pas plus grand qu'une bonbonnière et qui donne assez l'impression d'un salon facile, où l'on recevrait un peu n'importe qui, en même temps que certains princes de familles royales. Ici, dans l'avant-scène, c'est la grande sensitive artiste, écrivain incomparable et danseuse à la fois, qui s'amuse follement de l'opérette, sous sa coiffure de Cléopâtre, nullement en rapport avec sa frimousse de gavroche.

A côté c'est une duchesse authentique qui joue la névrosée et l'incomprise, malgré sa folie de tango quotidiennement dansé.

A côté encore, c'est une petite mariée de deux mois, candide et sans fards qui s'étonne de tout, ironiquement coiffée d'une couronne de Sioux en aigrettes blanches.

LES décolletés n'ont plus rien de ce nom, puisque ce sont des nudités qui se prolongent presque jusqu'à la taille... si peu s'en faut, attention !

Devant et autour de moi, aux fauteuils, j'ai une série de femmes vraiment charmantes. Jeunes ? Je ne sais, mais en tous cas vraiment gentilles et si joliment pomponnées et présentées que, sous quelque face que je les regarde, elles m'offrent l'agrément d'une jolie vue.

IL y en a qui ont des cols Robespierre montant dans le dos, et les bras complètement nus... Non, ce n'est pas vrai? Parfaitement, tout nus, de l'épaule au coude où s'arrête un gant noir tel ceux d'Yvette en 1898. Voilà qui est nouveau, ou je ne m'y connais plus.

IL y en a qui ont des feuilles de mousseline noire, collant au corps en guise de corsage, sans doublure aucune et sans garniture, c'est idéal. Celles-là ont des manches très longues et portent des anneaux de brillants sur la manche.

LA plupart ont d'adorables coiffures en boule, c'est-à-dire les cheveux collés sur la tête sous une ondulation plate et sans chignon, éclairés de demilune de pierrerie.



IL y en a d'autres, sans personnalité, qui veulent jouer à l'étrangeté et mettent dans l'encadrement des loges de fausses orientales aux visages outrageusement maquillés; leur robe semble être celles des reines de music-hall vues de trop près derrière un portant de la scène; c'est faux, c'est



toc, affreux à regarder, mais elles ont l'air si content!

J'AI vu quelques costumes de trotting en velours côtelé dont les jaquettes bizarres mettaient les femmes dans des sacs. La jupe a toujours une tendance à dégager le devant et à se retrousser en arrière. Beaucoup de poches, petites et grandes, sont distribuées un peu partout sur les basques près de la poitrine et sur la jupe, toutes piquées de boutons. La dentelle sort en profusion de l'encolure et des manches.

DITES-MOI pourquoi, par une de ces bises glaciales, j'ai rencontré, marchant aux Acacias, une pimpante blonde dont la longue jaquette-sac, croisée et boutonnée en pointes contrariées sur le devant, avait un espace libre figurant une petite fenêtre juste à l'endroit de l'estomac. Par là on voyait la légèreté de la blouse... brrr!.. quelle aération mal placée.

IL y a aussi les voiles de blouses qui sont charmants et que je vous signale : un carré de chantilly monté à fronces et tombant derrière, un peu plus bas que la taille. Par devant il descend en deux petites pointes juste à la taille et le tout est bordé de cygne blanc. C'est peu de chose mais un « peu de chose » réussi, et seyant à celles qui ont la taille un peu lourde.

POUR finir je vous confierai que j'aimerais avoir la grande cape des officiers italiens que j'ai vue, en drap blanc, portée par une délicieuse Américaine, il y a très peu de jours de cela. Sur un costume tailleur tout noir, ça vous a un chic vraiment très crâne.

LE ruban écossais ou à fleurs de couleurs sur fond noir revient à la mode comme au temps des pimpantes romantiques... « Zinzolinages, rayures à bouquets et pépins chatoyants », comme dit M. de Montesquiou.

NADA.



EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. 21. — *Robe du soir en satin. La jupe est un carré de satin retenu par un gros cabochon autour des jambes.*

⚜

Pl. 22. — *Robe d'intérieur en lin et en drap d'or.*

⚜

Pl. 23. — *Robe d'après-midi de Chéruit en satin noir avec ceinture lâche en satin blanc. La robe suivante, également de Chéruit, remplace la planche 15 qu'un accident dans la fabrication nous avait obligé de supprimer du n° 2. Nous prions nos lecteurs de l'intercaler à sa place dans notre numéro de février. C'est une robe de visites en taffetas avec une ceinture de fourrure retraversée en tissu. Le bas du dessous de jupe est en fourrure.*

⚜

Pl. 24. — *Cette robe de dîner de Dœuillet est composée d'un fourreau en crêpe de satin noir, ouvert sur un plissé de Chantilly et d'un corsage en dentelle noire. La haute ceinture tombant en pan sur le devant est terminée par des glands de jais.*

⚜

Pl. 25. — *Robe du soir de Doucet en lamé d'or jonquille. La tunique de mousseline de soie est bordée de plumes d'autruche bleues.*

⚜

Pl. 26. — *Voici deux robes de jeunes filles de Jeanne Lanvin. Celle de gauche est une robe d'après-midi en taffetas changeant, avec une guimpe de dentelle. La seconde, pour les visites, est toute en petits volants de taffetas, ainsi que le chapeau, forme cabas, dont le fond est en paille d'Italie. La fillette porte une robe de promenade et un petit calot en duvetyn.*

⚜

Pl. 27. — *La tunique de cette robe du soir de Paquin est en tulle gris et en perles grises sur une gaine en velours turquoise.*

⚜

Pl. 28. — *Robe du soir de Paul Poiret. C'est un tulle noir plissé sur un fond blanc et bordé de petits cabochons de jais. Le maillot est en dentelle noire et le corsage est formé par un tulle blanc bordé de jais.*

⚜

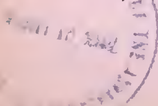
Pl. 29. — *Robe du soir de Redfern en lamé argent et or. La tunique est en mousseline verte bordée de zibetine et en dentelle.*

⚜

Pl. 30. — *Voici, de Worth, une robe de dîner en damas lilas lamé argent, formant un léger panier sur le côté gauche. Le même satin cerise double la traîne et se retrouve sous la broderie diamant de la ceinture. L'épaule droite du corsage est en tulle diamanté.*

⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜

Imp. G. Kadar. *Lucien Vogel, Directeur-Gérant.*



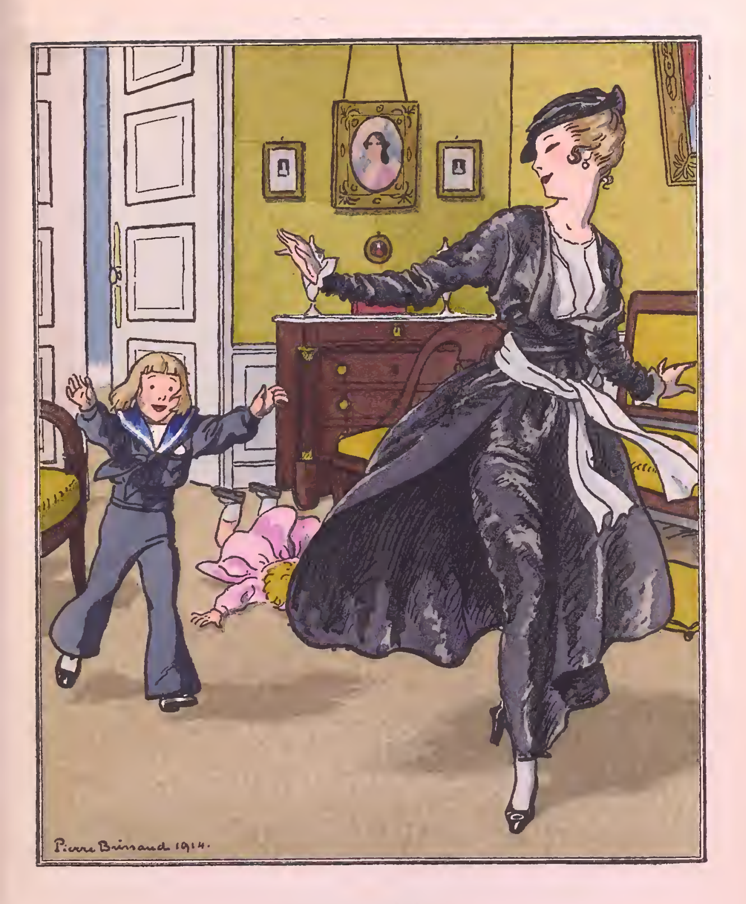


IL A ÉTÉ PRIMÉ

Robe du soir

"FLORE"

Robe d'intérieur



ATTRAPE!..

Robe d'après-midi de Chéruit



L'INVITATION AU VOYAGE

Robe de dîner de Dœuillet

H Robert Dammy 1914

LA FLEUR MERVEILLEUSE

Robe du soir de Doucet



G. BARBIER 1914

LA FONTAINE DE COQUILLAGES

Robe du soir de Paquin





"SALOMÉ"

Robe du soir de Paul Poiret



LA FUMÉE NOIRE

Robe du soir de Redfern



M. BERGSON A PROMIS DE VENIR...

Robe de dîner de Worth

LA GAZETTE DU BON TON

Mars 1914 — 2e Année — N° 3

SOMMAIRE

PLANCHES HORS-TEXTE



CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

PARIS
A
LONDRES

via Dieppe et Newhaven

PAR LA GARE SAINT-LAZARE

Services matin et soir

Tous les jours

(Dimanches et Fêtes compris)

TRAINS LUXUEUX

Puissants Paquebots à turbines

Les plus rapides de la Manche

MAXIMUM DE CONFORT

CHAQUE JOUR *(sauf Dimanches et Fêtes)*

Women's Wear

PUBLISHED EVERY BUSINESS DAY

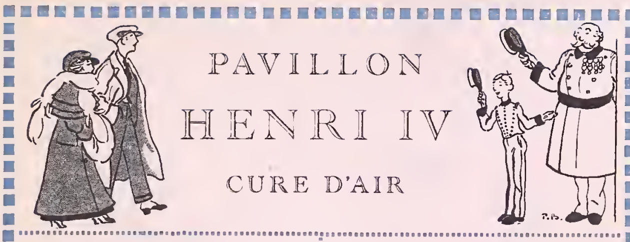
NEW-YORK

Présente le tableau

de la MODE et de la VIE ÉLÉGANTE

à travers le Monde

Saint-Germain-en-Laye



Grindelwald

Panorama Palace Hôtel

Confort et Élégance

Hôtel Baer

Hôtel de 1er ordre

Dijon

HOTEL MATIGNON

Rond-Point des Champs-Élysées

6, Avenue Matignon

Grand Hôtel de la Cloche

Confort moderne

Monte-Carlo

HOTEL MÉTROPOLE Monte-Carlo

(EN FACE LE CASINO)

HOTEL MÉTROPOLE Cannes

POSITION MAGNIFIQUE

HOTEL ROYAL Dieppe

SOMPTUEUX, CENTRAL

HENRY TRUB, *Directeur général*



Chez MERCIER Frères

Tapissiers-Décorateurs

100, Rue du Faubourg Saint-Antoine, PARIS



LA PREMIÈRE FLEUR DU JARDIN

Robe printanière de Dœuillet



Les Sept Vertus Capitales

LA DERNIÈRE VIOLENCE

OUI, car enfin la modération, le goût, les nuances délicates de l'opinion et les cent mille précautions que certains prennent avant que de porter un jugement, tout cela, c'est très joli, évidemment; mais c'est là un genre, une pose qui, révérence parler, pue « l'intellectuelle », ce qui n'a rien de bien rassurant ni de très comme il faut, on l'avouera.

Se montrer douce, bienveillante, craindre de peiner celui-ci, d'offenser celui-là, tolérer, admettre, fermer les yeux, réfléchir en donnant son avis — des chichis! Et savez-vous bien ce que ça prouve, mesdames, au fond? Eh bien, ceci, à savoir qu'on est une femme de peu de foi, n'ayant pas seulement le courage de dire tout net et bien haut ce qu'elle pense.

Or si l'on ne témoigne pas d'un tel courage, parbleu! c'est donc qu'on a honte de ses opinions et qu'on pense mal.



(Ai-je besoin de vous rappeler qu'on pense mal quand on approuve le tango et lorsqu'on n'admire point passionnément le ballon libre, les retraites militaires, les conférences du *Foyer*, le petit prince de Galles, etc... Il y a ainsi une liste d'opinions choisies dont vous aurez soin d'avoir toujours une demi-douzaine dans la mémoire : sinon, vous ne pourriez plus causer.)

Par conséquent, afin de faire voir à tout le monde, et immédiatement, comme vous pensez bien, n'hésitez pas, mesdames : tranchez dans le vif, hardiment, et déclarez-nous vos décisions de la façon la plus carrée, la plus rude, la plus crue, la plus simple, la plus terrible, la plus sauvage — avec la dernière violence, enfin ! Et allez donc !

« — Un tel? C'est une crapule... Une telle? Une rien du tout... Telle mode ? Une ordure... Telle opinion ? Une honte, un crime... M. le député Tartempion? De la boue... M. de Pomayrols ? Un poète... » Ainsi de suite.

A la bonne heure ! Voilà comme il faut dire ! Nul ne pourra jamais suspecter une personne si brillante et si énergique en ses affirmations.

En outre, foin des demi-mesures et des pauvres réticences, bonnes pour ces mauvaises Françaises qui ont la tête pourrie par les romans et les lectures, vous savez?... Ainsi une femme vient-elle de divorcer, ou le veut-elle faire? Ne lui cherchez point quelque fade excuse, mais prononcez tout rondement : « Je ne connais plus

cette espèce. Elle peut aller traîner ailleurs ses guêtres d'anarchiste ! » Et vlan ! Quels sont les salons du faubourg qui ne s'ouvriraient largement devant des fureurs d'un si bon aloi ? C'est le sang qui parle, ventre-saint-gris !.. et le sang bleu, naturellement.

Menez partout ces grandes manières. Toutefois, sachez les varier selon les circonstances. Quelque impertinent, par exemple, viendrait-il à prétendre devant vous que la chère marquise, que l'aimable vicomte, que la petite baronne, ou que cette bonne Madame X., multimillionnaire, ne sont rien moins que des pimbêches et un niais, devenez aussitôt rouges d'indignation — si vous êtes vêtues de blanc ce sera charmant — et vous récriez : « Je les tiens au contraire pour des personnes éminentes, remarquables, des âmes étonnamment élevées, parmi les plus extraordinaires intelligences de notre époque ! » Ran ! plan ! ouvrez le ban !... Car un titre est un titre, je pense, et un million vaut un million. N'oubliez jamais cela, et ne faiblissez pas, de par vos aïeux !

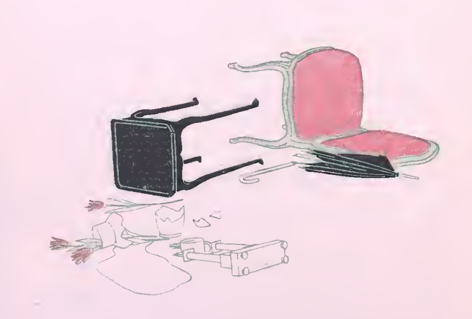


Et puis, à la moindre contrariété, entrez dans des colères folles, brisez les vases de Chine, jetez les Saxe et les Chantilly à la tête de vos gens, laissez entendre à vos rivales et à votre époux qu'il y a un revolver impatient dans le tiroir de votre table, et que ce revolver va jaillir incontinent de sa cachette, si l'on continue à vous exaspérer !...

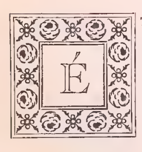
Ou du moins dites, faites croire que vous

êtes ainsi : car la colère est noble. On avoue en souriant, en rougissant presque, qu'on souffre d'une impétuosité naturelle, impossible à contenir. Pour un rien, enfin, on se sent prête à charger, comme à Fontenoy, ou à tirer le canon de la Bastille, ainsi que le fit la Grande Mademoiselle. C'est ce qu'on appelle « renouer les traditions », et vous n'ignorez pas que c'est du tout dernier bon ton.

Marcel BOULENGER.



LE DÉCOLLETÉ



TAIT-CE à la générale de la Comédie des Champs-Élysées? A la générale de Fémina? A la générale de la Renaissance? L'entr'acte venait de commencer. Les spectatrices venaient de se lever. Et je vis avec plaisir que toutes celles qui étaient devant moi étaient nues jusqu'aux reins.

« Bon, dis-je à mon voisin. Les corsages sont décidément supprimés.

— Voire, dit celui-ci. Mais ne vous y fiez pas. »

Les lignes pures et fermes du dos apparaissaient jusqu'à la taille. « Savez-vous, reprit mon voisin, qu'il n'y a rien de si moderne que cette façon de se décolleter? Nos aïeules du XVIIIe siècle, qui étaient généreuses de leur gorge, cachaient ingénument leurs omoplates. Vous rappelez-vous le joli mot de Musset, dans *la Mouche*. « Le dos est une beauté récemment inventée? »

« C'est, lui dis-je, une agréable invention. Mais tournons un peu voir si le décolleté est semblable à lui-même sous un angle nouveau. »

Nous n'en eûmes point la peine. Car une jeune femme, devant nous, tournait justement avec beaucoup de grâce; et quand elle eût pivoté, nous nous aperçûmes qu'elle portait un corsage en velours noir, lequel laissait libres les deux côtés. Un tulle rose y suppléait et descendait du creux du bras à la ceinture.

Nous fîmes quelques pas ; et la diversité infinie, effet de l'heureuse imagination des couturiers, parut à nos yeux.

La plupart des corsages étaient décolletés en pointe. Ils descendaient des épaules pour joindre le creux de l'estomac. Il n'y a rien de si juvénile que ces épaules fraîches sortant de cet angle aigu. L'extrême innocence s'y mêle à l'extrême liberté. C'est proprement le fichu du XVIIIe siècle, privé seulement de ses épaules. Les hautes coiffures, les perruques bleues et les fronts découverts s'alliaient galamment à ce costume pastoral. Et, quelquefois, une grosse rose ou un poinsettia marquait comme une cible la place d'un cœur léger.

Nous prenions plaisir à louer ce goût charmant et à considérer des épaules qui sortaient d'un taffetas rose comme un bouquet hors d'un cornet. « Il ne faut pas, reprit mon voisin, nous attarder à des inventions particulières. Regardez l'ensemble de la salle. Il est vrai que presque tous les dos sont nus. Mais voyez, presque toutes les gorges sont couvertes. La mode est un changement perpétuel, où le total découvert reste constant. On montre ceci, on cache cela. Il faudrait vivre cent ans, avec une très bonne mémoire, pour additionner ce qu'on nous montre par morceaux et s'en faire une image complète. Et, au bout de ce temps, le modèle et le spectateur seraient également las. »

Mon voisin avait raison. Beaucoup de gorges étaient chastement recouvertes. Il est vrai que c'était d'un tulle transparent. Dans les corsages en pointe, il arrivait qu'un côté tout entier était formé de cette étoffe indiscrète, de sorte que le décolletage était unila-

téral. C'est une mode, je pense, qui doit remonter aux Amazones.



Il y avait beaucoup de décolletages en carré. Ils rappelaient le beau temps des Stevens. Il y en avait d'autres en rond, comme on en voit dans les antiques. Et il y en avait de tout droits formés d'une ligne horizontale de l'étoffe. Étoffes souples et molles en vérité, et qui se seraient diverties à glisser, si l'on n'avait inventé un procédé nouveau qui est de retenir le corsage à un collier. On attache ainsi les serviettes des petits enfants, en passant autour du cou un cordon avec deux agrafes. Les femmes n'ont rien trouvé de mieux que de tendre devant leur gorge, par un procédé pareil, un corsage de soie légère. L'innocence n'a pas d'âge et conserve les mêmes mœurs. Seulement les chaînes qui retiennent ces tuniques tombantes sont de pierreries et de perles.



« Louez, me dit mon voisin, la variété du temps où nous vivons. Il est indulgent à mille caprices. Le corsage relevé par une chaîne croisée sur le milieu de la gorge, s'abaisse doucement sur les bras. Cet autre est suspendu aux épaules par des palans de retenue, comme disent les marins. Il n'y a dans tout cela qu'une forme vraiment disparue : c'est cette gaine barbare qu'on appelle la manche. » Il n'y en avait point de traces.



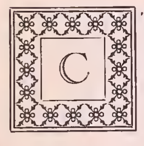
« Prenez garde, répondis-je, en voici. » Nous en vîmes, en effet. Sous un corsage de soie, accroché au centre par un médaillon, et qui s'abaissait de toutes parts, un peu de dentelle s'échappant avec grâce atteignait les bras, et les bras étaient vraiment couverts d'une petite bande transparente, aux environs de la saignée. Ce n'était pas tout à fait une manche, et c'était presque un bracelet.

De-ci de-là, cependant, on voyait des épaules couvertes. C'était par ces tulles transparents qui, reliés à la ceinture, formaient des voiles élégamment tendus. Aucune doublure n'en altérait la délicatesse. Qu'il est agréable, dis-je, de vivre dans un temps où les couturiers sont des artistes. » Mais mon voisin ne m'écoutait plus. La sonnette avait retenti, et par les escaliers de l'orchestre les femmes regagnaient leur place ; la robe ouverte découvrait jusqu'au genou une jambe modelée par des mailles de soie rose. Il regardait avec plaisir. Puis l'obscurité se fit, et il s'assit en soupirant.

Henri Bidou.

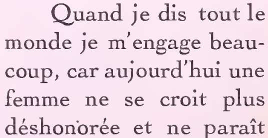


L'Éclectisme de la Mode



C'EST Alexandre Dumas fils qui déclarait que l'évolution de la mode consistait pour les femmes à passer de l'aspect du fourreau de parapluie à celui de la sonnette ; le grand dramaturge a prouvé une fois de plus qu'il était un grand observateur car sa boutade devient actuellement encore un axiome : le fourreau empire s'amplifie, se drape, se retrousse, quelques audacieuses y ajoutent résolument des paniers, c'est le retour à la robe-sonnette Louis XV. Du reste les cheveux qui se relèvent sur la nuque, les fronts qui se découvrent, la mouche qui se pose sur le visage clair, l'étroit velours qui encercle le cou faisaient présager cette évolution. De là à retrouver le corset rigide qui serre la taille, remonte la gorge

en pommes, évase les hanches et rejette la femme en arrière, il n'y a qu'un pas qui sera vite franchi. Au lieu de voir des dames en S, dos arrondis et ventres en avant, nous admirerons des dames toutes droites, cambrées, poitrinant, marchant librement dans des jupes froufroutantes. Les corsetières vont exulter, quelques interviews de nos femmes à la mode vont nous révéler que la ligne vraiment normale est celle qui ne le paraît pas et tout le monde s'accordera à leur donner raison.





Quand je dis tout le monde je m'engage beaucoup, car aujourd'hui une femme ne se croit plus déshonorée et ne paraît pas ridicule si elle adopte ce qui lui semble pratique ou seyant. Beaucoup, et elles auront raison, resteront fidèles à la ligne actuelle, d'abord certaines beautés auxquelles la coiffure tombante ombre les yeux et affine les traits; certaines couleurs vives éclairent heureusement d'originales physionomies, la robe collante moule quelquefois de si beaux corps !... puis les actives, riches ou pauvres, pour lesquelles la jupe plate et la jaquette droite sont indispensables; essayez donc de faire du sport ou de circuler

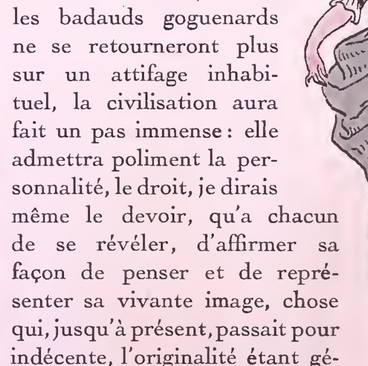
vivement avec des falbalas ou des vertugadins et vous m'en donnerez des nouvelles.

Mais les autres, celles pour lesquelles la nouveauté est la grande affaire, les capricieuses, les ultra-élégantes, celles aussi dont le physique s'y prête, mettront les choses charmantes que vous voyez là et elles auront joliment raison !

Car actuellement la mode n'affecte plus les rigueurs de jadis, elle n'impose plus un uniforme à ses fidèles, elle se plie au contraire à tous les goûts, à toutes les exigences, elle seule nous prouve que la tolérance, le respect des idées d'autrui nous sont acquis ; un chiffon traduit mieux une pensée qu'un gros livre et l'état d'une société se connaît mieux à une coiffure qu'à de longs discours.

Maintenant la mode est éclectique et quand de lourds pédants déplorent le chaos de nos toilettes ils ne se rendent pas compte du progrès immense qu'il représente. Ce mélange admis de tous les styles, ces perruques de couleurs, tout ce qu'un esprit superficiel qualifie de folies démontre au contraire la plus belle des conquêtes : la liberté non seulement de penser, mais encore de s'exprimer. C'est l'image et la plus jolie démonstration de l'indépendance. Pourquoi, esprits tatillons et chagrins, chaque beauté ne porterait-

elle pas ce qui lui sied? et pourquoi, puisque la nature s'est ingéniée à faire les femmes diverses, la mode ne s'appliquerait-elle qu'à les rendre toutes semblables? Au nom de quelle loi, de quel usage interdiriez-vous à ce visage tragique le bandeau de Cléopâtre, et à ce minois chiffonné le pimpant tricorne? Par quelle raison vraiment raisonnable empêcheriez-vous celle-là d'être plus belle et cette autre plus jolie?

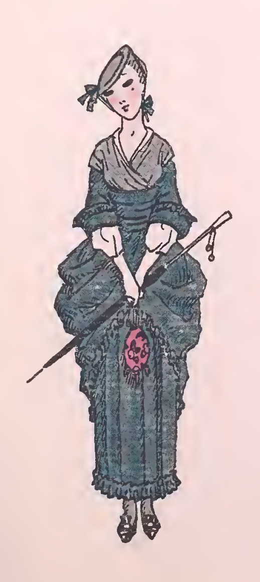


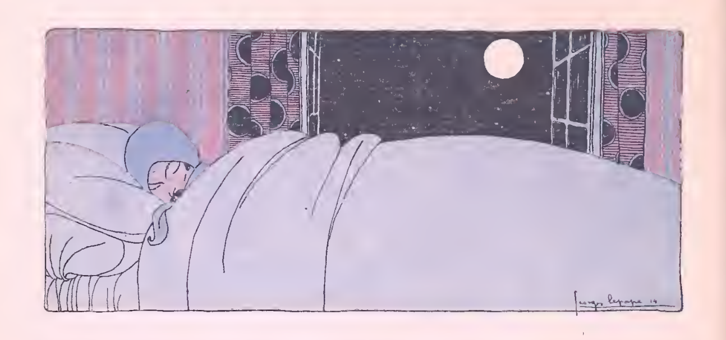
Au contraire, encourager l'éclectisme en fait de toilettes est marquer la route au progrès. Le soir où on ne sifflera plus la dame coiffée de cheveux émeraude, le jour où les badauds goguenards ne se retourneront plus sur un attifage inhabituel, la civilisation aura fait un pas immense : elle admettra poliment la personnalité, le droit, je dirais même le devoir, qu'a chacun de se révéler, d'affirmer sa façon de penser et de représenter sa vivante image, chose qui, jusqu'à présent, passait pour indécente, l'originalité étant généralement considérée comme une tare et ses manifestations comme un scandale. L'idéal autrefois était de suivre aveuglément ce qui était admis seulement, et le comble de l'élégance était de n'en avoir aucune à soi. Quelques-unes, de nos jours,



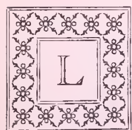
en sont encore à s'imaginer que le suprême en fait de comme il faut est l'absolue impersonnalité. Quelle absurdité! et comme seul le contraire devrait être admis! C'est pourquoi je souhaite de rencontrer ce printemps les jeunes femmes que voilà. Si, en plus, une de ces Manons chemine encadrée d'une Madame Sans-Gêne et d'un tailleur à la Poiret sans soulever les lazzis des passants, je n'en serai que plus ravie et je saluerai les rubans que ces élégantes diverses vont porter plus nombreux, plus brillants que jamais, comme autant de drapeaux de l'indépendance et de fanions de la liberté!

SYLVIAC.





DÉSHABILLÉS MASCULINS



Le plus sombre dénigrement inspire sans doute les grincheux qui assurent que les Français n'ont pas le culte du Foyer.

Le Foyer ! mais nous le vénérons ! Nous l'adorons, chez nous, parmi nos amis dont les femmes sont jolies et accueillantes, à l'Opéra, au Théâtre-Français, que sais-je encore ?

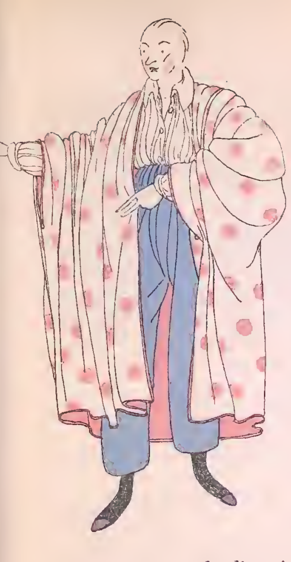
Nous l'aimons, ce Foyer, au point de l'illustrer de maintes vêtures amusantes. Car nous avons, nous aussi, nos petits déshabillés matinaux, nos tea-gown, nos liseuses, nos robes de chambre. Mais avec quelle allure et quelle originalité portons-nous cette garde-robe intime !

Vous avez dormi, calme, serein, la fenêtre grande ouverte, enveloppé dans ces miraculeux pyjamas de soie impalpable, souples et frais ; la tête ceinte d'un impondérable surah... Et voici que le réveil sonne...

Vite, à bas du lit. Sur le fauteuil anglais repose la robe de chambre. Enfilez-la rapidement.

Je dis « robe de chambre ». Entendez bien : il ne s'agit pas d'un peignoir de bain ni d'un froc de capucin. Ces fantaisies-là sont bonnes pour



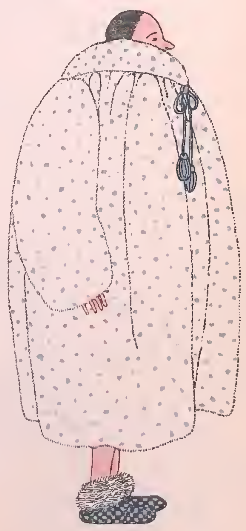


M. Émile Faguet, M. Anatole France ou M. Jean Richepin. Mais un dandy !

Une robe de chambre, c'est un vêtement de style dont l'attitude lâche, alanguie, doit se teinter de romantisme, c'est l'enveloppe des premiers rêves, la chrysalide du papillon nocturne.

Les modèles actuels sont taillés amples, drapés, enveloppants. Mais défiez-vous, néanmoins, des effets faciles : pas de burnous ni de gandourahs ; cela sent à quinze pas la pacotille et le bazar.

Non : adoptez une robe de chambre confortable, généreuse, en duvetyn nacarat, jaune indien ou en écossais gris-mauve ; un haut col Robespierre, des manches pagode. Voilà qui est bien.



pour le bain de vapeur

Je vous accorde dix minutes de béatitude, allongé sur le divan indien. Puis, vite au cabinet de toilette. Ici, autre décor : le pyjama diurne.

Mais quel difficile choix ! Depuis la vulgarisation de ce fashionable vêtement, la confection a galvaudé ce genre divin et saccagé ce chic léger. Il est mille fois plus malaisé aujourd'hui de dénicher un pyjama smart que de se faire dresser un frac impeccable.

Longtemps on nous offrit des pyjamas à brandebourgs sinueux, à col montant, à pantalons à bandes ; insipides complets qui nous transformaient, selon la nuance, en chef tzigane ou en contrôleur des wagons-lits.

Nous sommes heureusement revenus à de plus sages mesures. Les pyjamas actuels sont de vigogne légère aux tons discrets. Et les types à tresse et à olives cèdent le pas aux modèles

cintrés, à châle, avec un col très évasé et de longs revers. N'êtes-vous point sportif, que diable ! et ne pouvez-vous vivre le cou nu ?

Les délicats ont d'ailleurs raffiné sur ce thème, et je sais une délicate blousette en tussor, aux manches kimono, au col montant, qui constitue le fin du fin.

La toilette achevée, il vous faut songer aux soins de votre corps. La culture physique s'impose, le match de boxe, puis le bain glacé.

Au sortir de ces joutes musculaires, passez le chaud vêtement sportif au col de fourrure rase, au style rude, aux doublures réconfortantes. Vos pieds las et fatigués disparaîtront dans d'originales chaussures parées d'opossum.

Et puis, l'esprit libre, le corps souple, la peau fraîche, vous vous installez à votre bureau pour travailler un peu. C'est-à-dire que vous écrivez un billet à votre maîtresse.

Il vous faut alors une autre vêture matinale : le veston d'appartement est de règle absolue.

Mais ceci, c'est un autre sujet. Il ne faut point brouiller les chapitres. Restons-en là pour ce matin.

Pierre de Trévières.



FELIX LORIOUX

LE BON TON DES MERLETTES

PRINCIPES ET CONSEILS

L'ART et la manière de reconnaître un faux gentilhomme, à la maison, à la campagne et même en voyage.

Le faux seigneur met des écussons partout, et la couronne toute seule s'il est mal dégrossi.

Armoiries sur le tulle des vitrages : c'est le mensonge à l'usage des passants.

Couronne sur le cuir ou le bois des chaises : noblesse de 1889.

Couronne au fond du chapeau : c'est un appel aux valets de pied pour être titré par eux.

Sur le linge, les initiales ou le nom de baptême, passant à travers une couronne comme un chien savant dans un cerceau : noblesse de casino.



Couronne sur les malles : noblesse de commis voyageur, qui met en méfiance les portiers d'hôtels.

Mouchoirs brodés aux armes : un homme né ne se mouche ni ne crache parmi l'écusson des aïeux.

Devises, supports, casques et lambrequins sur la chapelle mortuaire : mensonge posthume qui ne trompe ni Dieu, ni le diable.

Figures héraldiques dessinées en fleurs et plantes grasses sur la pelouse, devant le perron : c'est provincial et municipal.

Mais voici la marque certaine du faux : la pointe où se piquent les autonobles est celle de l'épingle ou de la broche. Jamais un vrai seigneur ne porte sa couronne, son chiffre, ses armes à la cravate. Il les fait porter par son régisseur, son valet ou sa gouvernante. Les souverains en voyage donnent des épingles à leurs armes, couronnées de diamants, mais ils réservent ces cadeaux pour les hôteliers, les fournisseurs, les gens qu'on ne décore pas.

Un vrai gentilhomme, petit ou grand, n'est pas la vitrine de sa noblesse.

J. DE B.

LE COMTE DE BÉSIADE D'AVARAY, *président du Jockey-Club.*



La maison de Bésiade d'Avaray est grande par ses alliances, plus grande par ses services, belle par sa fidélité à la monarchie vaincue. Elle a le mérite de ne pas chercher sa gloire dans la nuit des temps et de citer avec fierté ses origines bourgeoises.

Elle est sortie de Muneim, en Navarre, et porta jusqu'au seizième siècle le nom de La Voyrie, La Boyrie et La Beyrie. Bésiade est le nom d'un faubourg de Sauveterre où Jean la Boyrie, maître d'école, se retira modestement en 1596. Un frère de ce régent fit fortune comme premier valet de chambre du Roi, devint Bésiade puis Sauveterre et acheta la seigneurie d'Avaray. Il laissa de grands biens, dans l'Orléanais et la Navarre, à ses neveux, fils de l'instituteur. Ainsi fut fondée l'illustre maison de Bésiade qui, de charge en alliance, parvint à Claude-Antoine de Bésiade, marquis puis duc d'Avaray, lieutenant général, pair de France, autorisé par l'affection de Louis XVIII à charger ses armes des armes de France. Les lettres patentes sont du 16 décembre 1815. Mais l'ordonnance est datée de 1801, « en exil ». *Le titre de duc-pair est du 6 décembre 1817.*

Le nouveau président du Jockey-Club est le frère du duc, qui avait épousé Rose de Mercy-Argenteau et qui fut en France le premier duc divorcé, événement qui eut lieu le 3 février 1892.

Tout cela prouve que, sous l'ancienne monarchie, un pauvre maître d'école pouvait faire souche de ducs authentiques.

DUC DE BROGLIE, *prince du Saint-Empire.*

Armes : d'or à un sautoir ancré d'azur.

Pour un grand seigneur au Jockey-Club, voici un très grand seigneur à la présidence de l'Union. Les cercles se partagent les noms glorieux. Nulle maison n'a eu plus d'éclat le long des siècles que celle de Broglie en deux cents ans : c'est un semis de maréchaux, d'académiciens, de ministres, d'ambassadeurs avec de la froideur et de l'éclat, avec des victoires et de magnifiques défaites.

Les Broglie viennent de Chieri, en Piémont, où ils s'appelaient Broglia. Ils étaient gentilshommes sans histoire et avaient beaucoup d'enfants, avec une filiation prouvée depuis le XIVe siècle. Jean Broglia et Béatrixine Merlo laissèrent huit fils : l'aîné, Jean, fut l'auteur d'une famille de médecins qui se débattait encore au XVIIIe siècle, à Aix-en-Provence, pour établir sa parenté avec les illustres Broglie. Un autre fils de Jean, le plus jeune, fut le premier de la branche italienne qui existe très humblement. Le quatrième fit souche de ducs et de princes. Il s'appelait Mathieu, vivait en 1436 et avait épousé Adrienne Parpailla.

Charles et son frère François furent naturalisés français au milieu du XVIIIe siècle. La terre de Dormans devint marquisat. Puis ce fut l'inondation de gloire : François, ambassadeur et maréchal, obtint en 1742 l'érection en duché héréditaire de sa terre de Chambrais, jadis Ferrières, devenue en troisième étape la terre de Broglie.

Le deuxième duc, celui qui commanda l'armée des princes en 1792, reçut le 28 mai 1759, de l'Empereur d'Autriche, le titre de prince du Saint-Empire, pour lui et tous ses descendants des deux sexes. Un de ses fils mourut pour le roi sur l'échafaud. Un autre fonda la maison de Broglie-Revel. Un troisième fut l'évêque de Gand, adversaire de Napoléon. Le guillotiné laissa, de Mlle de Rosen, un fils qui épousa la fille de Mme de Staël. C'est pourquoi le petit collet de M. Necker voisine, dans le fier hôtel de la rue Solférino, avec les bâtons des maréchaux et le viril turban de Corinne.

ROHAN ET ROHAN-CHABOT :



Armes de Rohan : Parti au I de gueules à neuf macles accolées d'or, qui est de Rohan; au II d'hermine, qui est de Bretagne.

Armes de Chabot : d'or à trois chabots de gueules.

Le duc de Rohan-Chabot mourait en France il y a peu de temps. Voici qu'au fond de la monarchie austro-hongroise s'éteint le duc de Rohan. Et les rédacteurs des gazettes appelent ce dernier mort « le chef de la branche autrichienne des Rohan. » Erreur : il n'y a qu'une seule maison de Rohan, fixée en Autriche. L'illustre maison de Rohan-Chabot n'est pas une branche *de cet arbre déraciné. C'est une autre famille, née Chabot, élevée en 1648 au duché-pairie de Rohan, bien que la maison de Rohan ne fût pas éteinte. Légalement, la famille française ne peut pas séparer le nom (très glorieux) de Chabot du nom de Rohan.*

Le seul duc de Rohan tout court est donc le dernier mort, celui d'Autriche. Il laisse des fils et une sœur, l'admirable veuve de don Carlos, celle que le respect de tous appelle la Reine.

Les Rohan, les vrais, issus des ducs souverains de Bretagne, ne sont pas, comme les Montmorency, les premiers serviteurs des rois de France. Ils furent, au cours des siècles, les chefs reconnus de l'aristocratie féodale, qui défendait les libertés de la nation contre l'absolutisme des rois. Les Rohan sont princes du Saint-Empire romain germanique, mais ils portèrent de tout temps le titre de prince « parce que les rois de France les tenaient pour issus de race souveraine. »

L'Almanach de Gotha *de 1860 nota la distinction entre les Rohan et les Rohan-Chabot par cette note : « Rohan, maison princière qu'il ne faut pas confondre avec d'autres familles portant le nom de Rohan seulement par alliances de femmes, sans pour cela faire partie de la maison de Rohan. »*

On ne saurait mieux dire, ni plus diplomatiquement !



Jean de BONNEFON.



ÉLOGE DE LA CAPE

A l'heure où paraîtront ces lignes, Madame, peut-être, si vous êtes très hardie et de goût parfaitement sûr, porterez-vous déjà la cape, ce vêtement ravissant, subtil, nouveau dans sa classique éternité. Mais ce qu'il y a de certain c'est qu'à l'heure où je les écris, ces lignes, vous ne vous doutez même point qu'elle existe, qu'elle se fait, qu'elle est imminente, qu'elle va vous tomber sur les épaules. Et c'est tant mieux. Car ainsi j'aurai le plaisir d'avoir



rêvé ce que vous alliez devenir quelques jours avant que vous le fussiez devenue. Et lorsque je vous rencontrerai, cavalière, impertinente, frondeuse, agressive et toujours charmante cependant, il me semblera vous reconnaître. Mais parlons d'elle, car si je tarde deux phrases encore, je sens que je ne ferai déjà plus figure de prophète.

Au fond, Madame, avouez-le, la cape s'imposait. Songez qu'elle est le plus vieux vêtement du monde et donc le plus logique. C'est une cape de feuillages qui descend sur la poitrine frissonnante d'Ève chassée du Paradis, telle que nous la dépeignent des maîtres primitifs et ingénus. Je ne conteste pas les progrès accomplis depuis ces époques naïves.

Mais le mouvement essentiel est toujours le même, car c'est la belle ligne de l'épaule féminine et le gracieux geste du bras qui lui impriment sa cadence initiale. Tranchons le mot : la cape est le vrai manteau, le manteau idéal, et c'est une satisfaction pour les yeux, j'oserai même dire pour l'esprit, que de la voir retomber le long du buste, à beaux plis simples et naturels : il me semble que me voilà tout à coup confronté avec un être sain et primitif, en butte aux dangers éternels et terribles des saisons et qui, contre le froid, la pluie, la tempête, le vent, d'un geste normal et nécessaire et donc très harmonieux, se drape.

Est-ce à dire, Madame, que je veuille vous abandonner seule dans une forêt, seule avec une loque de laine grossière? Je ne forme point de projets si sauvages, et j'entends bien au contraire que, pour être sous cape, il ne vous sera pas défendu d'y rire (de nous) et d'y être civilisée, très moderne. La cape, et justement parce qu'elle est simple, logique, harmonieuse, se prête à tous les usages et revêt toutes les formes. Vous verrez (vous le voyez ici) que c'est un jeu pour elle de rappeler la silhouette, d'ailleurs très jolie, en faveur l'an dernier. Il lui suffit pour cela de se froncer légèrement, au-dessous des hanches : elle apparaît ainsi un peu ambiguë, hésitant entre l'ampleur et l'exiguïté et en conservant la double séduction. Mais son triomphe sera d'être elle-même en effet, résolument, pleinement, c'est-à-dire, longue ou courte, de tomber... Mais là encore, que de

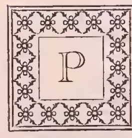
variétés ! Il y en aura à mille plis, souples et nobles comme des draperies antiques, et de rigides, guerrières, bourrues, confortables; les unes seront tout unies, les autres surchargées d'ornements. Mais toujours — et c'est ici que les élégantes déploieront les ressources infinies de leur ingéniosité — il y aura ce geste, ce geste merveilleux de rejeter pardessus l'épaule, comme pour le défi d'un départ, le pan qui viendra s'enrouler, cravate soudaine, adorablement impertinente, autour du col.

Multiforme et toujours reconnaissable, commode et pleine de style, la cape sera digne de vous en toute occasion. Elle sera de l'après-midi et de la soirée, du Bois et du bal, de l'automobile et de la chasse, du thé et du théâtre. Vous y serez à volonté libre ou engoncée, solennelle ou familière. Enfin — et c'est ici le suprême avantage — vous n'aurez plus à vous impatienter de la maladresse de votre compagnon lorsque, dans l'antichambre, il tâtonne, à la recherche de vos manches, pour y introduire vos pauvres bras étendus. Car la cape, Madame, n'a point de manches et c'est vraiment ce qu'au bout du compte, et au risque de passer pour M. de La Palisse, je puis vous en dire de mieux.

Francis de MIOMANDRE.



PROVINCIAUX D'HIPPIQUE



OUR les Parisiens blasés, repus, saturés de fêtes et de distractions, le Concours Hippique n'est qu'un événement mondain de plus, une réunion trop tassée où il est difficile de bien montrer des toilettes nouvelles.

Pour les provinciaux, âmes étroites qui vivent devant des horizons larges, le Concours Hippique est la consécration du chic, le nec plus ultra de l'élégance.

Et les châtelains paisibles, les aristocratiques ménages de sous-préfectures somnolentes, choisissent, d'un commun accord, cette époque pour venir à Paris. Sans doute, il ne s'avouent point ouvertement leur désir infini d'aller au Concours. Monsieur prétexte l'urgence d'une consultation pour une entérite opiniâtre. Madame parle avec enthousiasme des occasions extraordinaires qui ont l'honneur des expositions de blanc. Mesdemoiselles ne disent rien : en leur âme fraîche et tendre comme un petit Gervais se lèvent des espoirs indécis d'aventures honnêtes...

Les provinciaux ont à Paris, depuis un quart de siècle, leur hôtel familier. C'est une sorte de pension de famille dont la clientèle et les meubles ne changent jamais : vieilles dames, demoiselles sèches, prêtres vénérables,



officiers retraités se retrouvent dans le même cadre vétuste. Depuis vingt ans le ménage provincial occupe la même chambre, avec le même papier à fleurs, la même photographie souriante de Léon XIII.

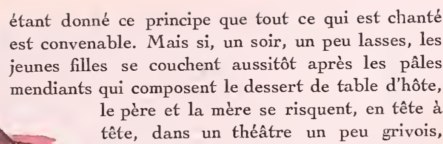
Dans l'escalier de l'hôtel, depuis vingt ans, flotte la même odeur de choux de Bruxelles et de linge usagé.

Ainsi, pendant trois semaines, le petit hôtel abritera la vie agitée de cet honnête quatuor. Certes, agitée ! Là-bas, en Bretagne ou en Bazadais, la famille se couchait tôt. A peine le mélancolique crépuscule s'abaissait-il sur les tourelles mesquines du château que, déjà, le sommeil sans rêve fermait tous les yeux. On n'allait point au théâtre. Assurément la ville voisine offrait bien de temps à autre les représentations des tournées de passage, mais il ne fallait point songer à assister, dans *sa ville*, à des pièces un peu lestes, alors que l'épicier et le notaire, dans la salle, pouvaient juger défavorablement la présence en ces lieux de gens bien pensants.

A Paris, cela n'a pas d'importance. Et c'est pourquoi, presque chaque soir, à l'heure où le Parisien va dîner, on peut croiser sur le boulevard, se rendant au théâtre, le groupe sympathique des provinciaux. Madame, nu-tête, une mantille à peine jetée sur un chignon tortueux, flanquée de ses deux filles, marche délibérément, tenant d'une main ferme et rouge un éventail et une coupure de *Comœdia*. Monsieur suit. Il est en habit, et l'ouverture de son pardessus laisse entrevoir une de ces cravates blanches, rigides comme un principe, qui rappellent délicatement les premières communions à Chazé-sur-Argos ou la distribution des prix à Condé-sur-Noireau.

Sans doute, il est des pièces qu'on ne va pas voir, même à Paris. On emmène surtout ces demoiselles à l'Opéra-Comique,





étant donné ce principe que tout ce qui est chanté est convenable. Mais si, un soir, un peu lasses, les jeunes filles se couchent aussitôt après les pâles mendiants qui composent le dessert de table d'hôte, le père et la mère se risquent, en tête à tête, dans un théâtre un peu grivois, presque en cachette, comme si cette fugue mystérieuse lézardait la façade de dignité de leur existence.

On ne soupe point. La famille, après le théâtre, va prendre un chocolat dans un café convenable, loin de ces jeunesses légères «qui font métier de leur corps pour de l'argent». Et sous l'œil un peu dédaigneux du maître d'hôtel, les provinciaux refusent les dangers onéreux du champagne.

Chaque jour, à deux heures, régulièrement, la famille se rend au Grand-Palais. C'est en somme pour cela qu'ils sont venus, et ils n'auraient garde de retarder d'une minute leur entrée solennelle dans ce cénacle des élégances, où l'odeur d'un crottin distingué se marie aux relents de parfums bon marché.

Madame promène triomphalement une robe qui fut l'objet de tous les soins d'une «petite couturière», patiente élucubration des deux femmes penchées sur les journaux de modes de Paris. Ces demoiselles portent sans grâce un agréable rafistolage qui remporta un succès discret aux belles soirées des nobles patronages. Quant à Monsieur, il a tiré d'une armoire ancienne, un chapeau qui compte beaucoup de lustres sans en avoir aucun. Il a revêtu une jaquette courte et bonne, qui fut maintes fois à l'honneur et à la peine, car ce vêtement austère figura dans ces comices où, pour l'amour du pays, s'engagent d'homériques luttes entre les étables conservatrices et le bétail républicain — véritable bataille de bovines — et, plus triste encore, suivit le corbillard empanaché des notabilités défuntes. La famille va s'asseoir un peu à l'écart. Ils ne songent pas à entrer dans cette tribune des sociétaires dont l'élégance écraserait la sobriété fantaisiste de leur mise.

Madame scrute d'un œil sévère et injuste les robes, les chapeaux et les bas. Monsieur regarde les jolis nez en l'air, la courbe harmonieuse des hanches, le départ aguichant de gracieux mollets. Madame prend «des idées». Monsieur, qui est main-

tenant brancardier à Lourdes, s'efforce de repousser celles qui pétillent un instant dans la cendre de ses souvenirs, car l'heure de la ménopause morale a sonné pour lui.

Ces demoiselles regardent tout. Chaque gentleman qui saute semble un prince Charmant entrevu dans un rêve, renversant tous les obstacles... pour arriver jusqu'à elles.

Hélas! tous quatre, ils contemplent les chevaux, compulsent le programme, notent les défaillances et applaudissent aux triomphes. O candeurs! Perdez à jamais l'illusion d'être un jour *Parisiens*, vous qui ne tournez point le dos à la piste, qui ignorez le dernier adultère et ne connaissez aucune des hétaïres empanachées qui vous frôlent, emportant, dans leur sillage odorant, votre mépris teinté d'admiration!

Les provinciaux se considèrent d'ailleurs, au fond d'eux-mêmes, comme un peu à part, un peu au-dessus de ces Parisiens futiles qui font bon marché de la morale alors qu'ils paient si cher tout le reste.

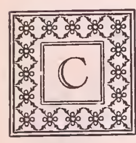
Ils le sentent : ils ne pourraient s'accommoder de cette existence fiévreuse dominée par un snobisme coûteux, eux qui, dans le calme des campagnes, élèvent leurs génisses et leur âme, fondent des ouvroirs et évoquent le retour prochain des régimes disparus. Quinze jours de Paris, c'est bien; c'est assez. Les provinciaux ne sauraient y demeurer davantage. Il leur manque la vie rapetissée, leur chez-soi, leur petite puissance locale, cette demi-féodalité empreinte de bourgeoisisme qui fait d'eux non des grands seigneurs, non pas tout à fait des paysans, mais simplement des hobereauturiers...

Jean de MONTOZON.





Les Peignoirs de Lucienne



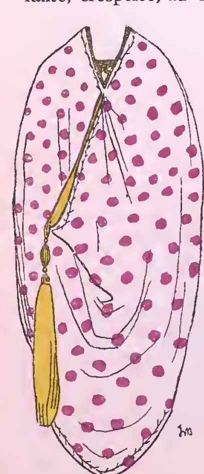
CELA t'amuse de rester là quand on me coiffe, — dit Lucienne à son ami, — cela te plait de voir mes cheveux, qui ont les reflets et les couleurs de certaines tulipes brunes, ruisseler comme des sources ténébreuses et exhaler l'odeur de l'écorce et de la rose ? Eh bien ! demain, viens avant le déjeuner, et tu assisteras à ma coiffure ! Ne crois pas que cela soit là une petite faveur. Si je te l'accorde c'est que je suis sûre que tu resteras tranquille et silencieux, que tu ne feras pas de plaisanteries trop niaises, et que tu respecteras ma surprenante immobilité. Ah ! tu seras étonné de voir comme je reste facilement immobile ! Tu ne me reconnaîtras pas ! Je serai pareille à une idole, très droite sur une chaise à dossier bas, plus sérieuse qu'un portrait devant les trois faces du miroir, et recouverte d'un peignoir sacerdotal comme une chasuble.

» Je possède, pour l'accomplissement de cette cérémonie, de très nombreux et de très beaux peignoirs. Et je vais être fort embarrassée pour choisir entre tous ces peignoirs, car je veux paraître à mon avantage. Voyons ? En pénétrant demain dans le cabinet de toilette, découvriras-tu, à la place de ta Lucienne chérie, une petite fille grecque ? Par exemple cette Nausicaa dont tu me parles si souvent pour me dire qu'elle avait le corps



moins frais que le mien et les gestes moins souples. J'ai un peignoir qui me déguise parfaitement en Nausicaa. Il est fait d'un tissu impondérable et légèrement grumeleux, un peu brillant, qui paraît être en chair de pêche. Aux endroits où il touche ma peau sans faire de plis, il devient plus rose, et, entre les mèches déroulées, il prend, ici et là, des nuances secrètes, précieuses, qui te plairont probablement.

» J'ai aussi un peignoir dans lequel je ressemble à Namouna. Il a la couleur pâle et molle de la pistache, et tu le trouverais un peu fade s'il n'était relevé par des soutaches rouge-solférino : ce beau rouge courageux, agressif, qui donne soif au palais et fait grincer un peu les dents. Je porte, avec ce casaquin musulman, une superbe culotte bouffante, crespelée, au bout de laquelle mes deux pieds ont l'air de carpillons tout frétillants d'avoir échappé à un maladroit filet.



» Si tu le préfères, je puis encore revêtir, demain, un soyeux, confortable burnous, dans lequel je ressemblerai à l'Hôtesse Arabe des *Orientales*; et je te dirai tristement, mais pour rire, entre mes cheveux défaits :

Adieu, voyageur blanc ! J'ai sellé de ma main
De peur qu'il ne te jette aux pierres du chemin
Ton cheval à l'œil intrépide...

» Cependant, si l'Arabie ne te suffit pas, je puis arborer le zarafe des Indiens. Tu ne sais pas ce que c'est qu'un zarafe ? Que tu es ignorant ! C'est un long rectangle d'étoffe, avec un trou au milieu. Par ce trou, je passe la tête et les deux pans tombent ainsi des deux côtés de ma chère personne. J'ai un zarafe soufre, un zarafe rose

tramé d'argent et un zarafe couvert de mille petites raies multicolores, qui ont l'air de bouger tellement elles sont nombreuses et enchevêtrées !

» Enfin, il y a la Chine. Je veux dire la Chine "style-peignoir". Cela ne ressemble point aux tombeaux des Mings. C'est une Chine de fantaisie, qui ne m'oblige pas à me replier l'orteil, ni à n'aimer que des hommes à longues nattes ; rassure-toi ! ... Mon peignoir chinois est superbe et musical. Superbe, parce qu'il est décoré d'immenses disques rouges qui arrêteraient net toute locomotive bien née, et musical, parce qu'on a cousu tout autour des clochettes de métal, minuscules mais sonores, qui amusent la chatte et étonnent le coiffeur. La doublure de ce peignoir est verte comme un tennis anglais, et les reflets de cette doublure sont si violents que ma peau, là-dessous, à l'air d'être éclairée par un feu de Bengale émeraude.

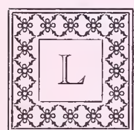
» Mais tu en as assez, dis-tu, d'avoir toujours sous les yeux une indienne, ou une Turquesse, ou une Persane, ou une Chinoise ! Rassure-toi donc et souris courtoisement : je mettrai, demain, un fichu de villageoise, infiniment simple, en linon, à peine brodé de pâquerettes, de myosotis et de liserons, fleurs humbles et occidentales. Et, là-dessous, je ne serai plus ni Nausicaa, ni Namouna, ni Akédysséril, mais Lucienne, ta Lucienne, qui est modeste, tendre, sincère, et qui t'aime ! »

J.-L. Vaudoyer.



LA MODE ET LE BON TON





A mode nouvelle, lorsqu'elle n'est pas reprise aux mièvreries et aux retroussis prétentieux d'une époque musquée et poudrée, n'a d'intéressant et de joli que les réminiscences orientales... Cela peut sembler excessif car, enfin, voilà près de cinq années que nous vivons sur le Persan, le Chinois et le Turc importés par le grand Poiret. C'est pourtant ainsi. Je mets au défi n'importe quelle femme de goût de me dire si ce n'est pas seulement lorsque apparaît le mannequin habillé à l'orientale qu'elle est heureuse, au milieu de ce fatras inouï de robes cherchées, sans être... trouvées?..

EN ai-je vu des bergères de Lancret, des habits de Conventionnels et des jupes Louis-Philippe, tentatives innombrables et peu heureuses; pourquoi? Cela, personne ne saura le dire, attendu qu'il y a des moments aptes à recevoir certaines modes, comme d'autres à n'en vouloir que d'un autre ordre.

QUI niera l'attrait de ces habits tunisiens, vagues et souples, dont quelques femmes, parmi les grandes coquettes, feront leurs tailleurs?

Et ces grands fourreaux de sultane-favorite, taillés dans des tissus de métal et d'or, si courts par devant qu'ils laisseront voir les jambes jusqu'à mi-hauteur; et ces chemises noires, molles comme un mouchoir de soie, dont les pointes de côté s'envolent en oriflamme de beauté absolue en fait d'atours.

VOILA, moi, ce qui m'a plu, transportée, enchantée, et ce que je voudrais avoir; mais à côté de cela, si vous voulez que je vous parle *mode*, je vous dirai que l'on fait des trotteurs variés à l'infini, plus courts qu'une robe de fillette; que les vestes sont si courtes et si larges, refusant à tel point d'épouser les lignes du buste, que quelques-unes font des bosses dans le dos.



LES jupes, étroites pour la plupart, s'élargissent vers les hanches par des manières de volants en forme qui viennent mourir près de la taille, devant. D'autres sont montées par de larges plis plats qui fournissent une ampleur aux hanches, laquelle ampleur est reprise tout à coup et rejetée en arrière, dans un retroussé « laveuse. »

BEAUCOUP de robes en taffetas souple ont ce retroussé dégageant à tel point

les jambes, derrière, qu'on peut les voir jusqu'à mi-hauteur, sans la moindre gêne de la part de celle qui déambule ainsi. C'est assez cocasse, avouez-le.

BEAUCOUP de rubans courant en girandoles sur les robes de l'après-midi, nouant la jupe parfois à la hauteur des genoux, on ne sait pourquoi, ou flottant dans le dos, repris deux fois, à la taille et dans le retroussé de la jupe.

Partout, enfin, je vois des liens et des nœuds de rubans.

Renouvellement incessant des gants, en toutes couleurs; et garnitures de ruban : les deux toquades du moment.

JAMAIS les corsages et les blouses n'auront donné plus de transparence, disons le mot, de nudité, même pour les 5 à 7 en robes de visites.

Les manches seront idéales, longues et larges, retombant avec une souplesse exquise, et cela dans des tissus extrêmement légers, tulle ou mousseline de soie, dans les tons « ocre » ou « blanc sale. »

BEAUCOUP de broderies d'or et d'argent sur de la serge ou de la cheviotte; des broderies indiennes, rappelant les tissus à palmes de couleurs, seront reconstituées sur des parties entières de certains costumes : bandes plates montant le volant plissé d'une jupe, blouse de crépon demi-longue formant chemise tunisienne, etc. etc...

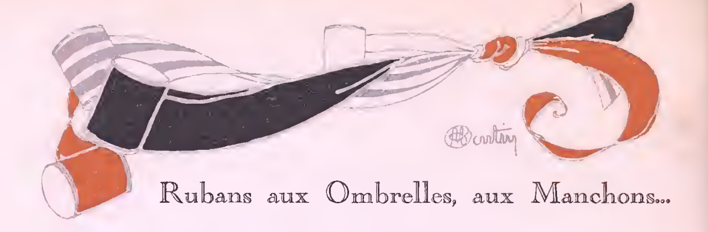


DES capes, des capes, et encore des capes, pour le jour, avec un retour marqué aux mantelets d'antan quelque peu transformés, mais d'origine mantelet tout de même : en taffetas découpé en dents rondes et semé de glands de soie, en liberty drapé comme un fichu et brodé comme un canevas, de toutes les manières, de toutes les formes possibles.

JE reviendrai sur les robes du soir, merveilleuses et variées; pour aujourd'hui je vous dirai ce que, en confidence, dans le tuyau de l'oreille, m'a glissé ma vendeuse lorsque je lui ai demandé le prix d'une de ces turqueries d'après-midi, sobre, mais idéale de forme, en petite serge modeste : « Pour vous, je ferai un tout petit prix, mais ne le dites pas surtout, ne le dites à personne; en changeant la broderie qui est extrêmenent chère et en la remplaçant par un simple galon, je vous ferai le costume pour dix-sept cents francs. C'est pas cher, hein, je suis gentille ? »

ET souriante, la hanche rejetée de côté, sa petite loque de dix-sept cents francs jetée sous le bras, comme un parapluie, ma vendeuse attend une réponse... je crains, hélas, qu'elle ne se fatigue en l'attendant!..

NADA.

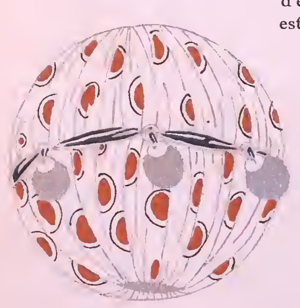


Rubans aux Ombrelles, aux Manchons...

Nous, quand nous avons tout simplement du génie littéraire, on nous décore; on nous permet de porter dix centimètres de ruban de moire rouge à la boutonnière de notre veston. Quelquefois, au dernier moment, le ruban rouge est violet. Ne dites pas : « La petite affaire... » Ce n'est pas du tout la même chose. Nous nous mettons dans une colère furieuse contre le ministre responsable. Certains vont acheter quand même leur bout de ruban rouge. Seulement, ils le choisissent traversé par un mince filet vert, et ils prennent l'habitude de se placer à contre-jour quand on leur parle de près.



Les femmes, elles, font leurs promotions elles-mêmes et c'est pourquoi elles sont mieux servies. Elles n'attendent aucune décision d'aucune chancellerie pour promener des chapeaux sur lesquels trois commandeurs de la Légion d'honneur trouveraient leurs cravates. A côté d'elles, pour ce qui est du ruban, nous n'existons pas. M. Bergson se pare d'une minuscule rosette, et il a écrit des livres subtils sur les limites de la Connaissance. Ses auditrices n'écrivent guère que des pneumatiques pour décommander leurs amants, et elles sont bien plus décorées que M. Bergson.



On laisse faire aux femmes tout ce qu'elles veulent. Dès ce début de saison, elles ont déclaré que le ruban serait la grande affaire de ce printemps; et voici que, avec l'aide des vers à soie, elles tiennent parole. Elles vont mettre du ruban sur



leurs manchons d'été, ce sera amusant; et elles vont garnir de ruban leurs ombrelles, ce sera très joli. J'ai ici, sous les yeux, quelques dessins qui nous renseignent sur la forme des uns et des autres : les manchons ont l'air de gros fruits et les ombrelles ressembleront, dans la campagne, à des fleurs épanouies. Sur les parasols et sur les manchons, je vois, posés çà et là, de jolis papillons de rubans. Voilà, à n'en pas douter, des modes pour le printemps.

Je me permets de vous faire remarquer, dessiné sur cette page, un parasol qui me plaît bien. Le manche enrubanné évoque l'idée d'un mirliton. Je trouverais exquis que l'on brodât sur le ruban des vers ou plutôt de touchantes devises. On fermerait son ombrelle pour faire lire les vers à ses amis et cela ferait passer agréablement une minute.

Les femmes portent maintenant des manchons d'été, c'est indispensable, et la pensée qu'elles en avaient manqué jusqu'à l'année dernière passe l'imagination. Aux Courses, les élégantes assortiront les couleurs du ruban de leurs ombrelles et de leurs manchons, aux couleurs de l'écurie qui a leurs sympathies. Comme elles auront une ombrelle et un manchon différents pour chaque course, il n'y aura qu'à regarder la tonalité du pesage et des tribunes pour se renseigner sur les cotes. Il sera du meilleur ton de parier sur le manchon de sa dame, bien que cela ne puisse s'appeler jouer sur le velours, puisque le manchon sera en ruban.

Que si enfin, Madame, vous paraissiez douter de l'utilité d'un manchon en été, je vous rappellerai les boîtes à poudre, à rouge, à bonbons, la bourse en or, et votre intéressant griffon, cette boule de poils jaunes, qui doit y avoir sa place à l'abri du soleil... Vous avez bien votre ombrelle, vous, Madame, votre belle ombrelle de ruban.

Marcel Astruc.

EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. 31. — *Petit négligé du matin composé d'une veste et d'un pantalon en drap fin.*

✣

Pl. 32. — *Cape en velours noir. Le châle est en soie écossaise et les franges en passementerie dorée.*

✣

Pl. 33. — *Habit rouge pour le Concours Hippique.*

✣

Pl. 34. — *Gants en soie. En-cas en toile, pour la campagne. Chapeau d'été en paille et en lingerie orné de rubans.*

✣

Pl. 35. — *Cette robe d'après-midi de Dœuillet est en soie fantaisie rayée rouge et blanc. Elle se compose d'une jupe garnie de trois volants coulissés et d'un corsage très simple. Le grand col est en linon brodé et la ceinture en ruban.*

✣

Pl. 36. — *Voici deux costumes tailleur de Doucet. L'un est un boléro en velours noir avec une ceinture de cuir blanc; la jupe est en tissu écossais plissé sur la tournure. L'autre se compose d'une jaquette à taille basse et d'une jupe ample en gabardine.*

✣

Pl. 37. — *Robe de jeune fille et robe de fillette de Jeanne Lanvin. La jeune fille porte un tailleur du matin dont la jaquette est en duvetyn souple et la jupe en tissu rayé fantaisie. La robe de la fillette se compose d'un chandail et d'une jupe plissée en serge.*

✣

Pl. 38. — *Cette robe du soir de Paul Poiret est une tunique en tissu d'or sur une jupe brodée de jais vert.*

✣

Pl. 39. — *Tailleur de Redfern en cheviot neigeuse, orné de parements et de brandebourgs noirs. Le petit gilet et le col de la veste sont en ottoman.*

✣

Pl. 40. — *Manteau du soir de Worth en moire noire.*

✣

Pl. 41. — *Ce manteau du matin de Chéruit peut aussi servir pour conduire. Il est fait en lainage écossais, De larges godets partent de dessous la ceinture assez remontée sous les bras.*

✣ ✣

Imp. G. Kadar. *Lucien Vogel, Directeur-Gérant.*

LE FUTUR PÈRE

Petit négligé du matin



GARCIA
CALDERON

LA CAPE ECOSSAISE

Cape pour le théâtre



LES PROPOS DÉSOBLIGEANTS

Tenue pour le Concours Hippique

POUR LES BEAUX JOURS

Chapeau, ombrelle et gants de jardin



LA MATINÉE DE PRINTEMPS

Costumes tailleur de Doucet

TA MAMAN VA BIEN?

Tailleur du matin et robe de fillette de Jeanne Lanvin



TU DIRAS BONJOUR...

Robes de jeunes filles et d'enfant pour l'après-midi de Jeanne Lanvin

LE LYS ROUGE

Robe du soir de Paul Poiret



RUGBY

Costume tailleur de Redfern

LE CHOIX DIFFICILE

Manteau du soir de Worth



MAUDIT VENT!

Manteau du matin de Chéruit